U d'/of OTTAWA
39003001702439

746.1A-5
320zert

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/sermonssurlimpu00bour

SERMONS

SUR L'IMPURETÉ
SUR LA CONVERSION DE MADELEINE
ET SUR LE RETARDEMENT
DE LA PÉNITENCE

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

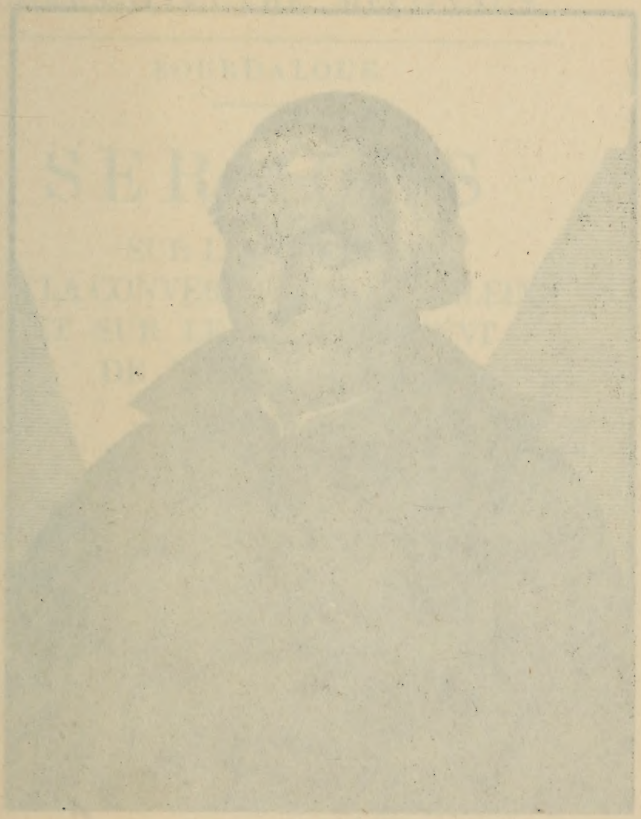
DE M. GONZAGUE TRUC

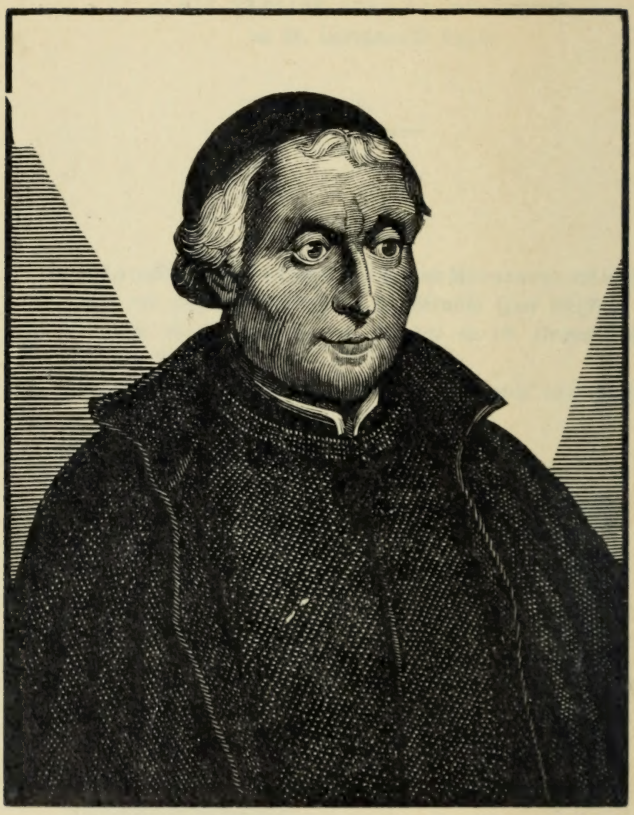
La collection des « CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS » *est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5 × 19,5).*

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N° 1.850

Le texte reproduit dans ce volume est celui de l'édition Bretonneau.





Louis BOURDALOUE

(1632-1704)

Gravé par Achille Ouvré

d'après une estampe du temps

COLLECTION

DES

CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

BOURDALOUE

SERMONS

SUR L'IMPURETÉ
SUR LA CONVERSION DE MADELEINE
ET SUR LE RETARDEMENT
DE LA PÉNITENCE

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

INTRODUCTION ET NOTES

DE

GONZAGUE TRUC

Avec un portrait gravé sur bois par Achille OUVRÉ

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1921

BX
890
.B7W7
1920

INTRODUCTION

DE

GONZAGUE TRUC

INTRODUCTION

On a dit, on a répété sur tous les tons, parfois sur les moins aimables, que la vogue de Bourdaloue a été due à ses allusions, à ses attaques directes, à la façon dont il usait dans la chaire des événements ou des personnes, et l'on n'a pas craint de lui attribuer ainsi une sorte de succès de scandale. C'est un point sur lequel il faut d'abord s'entendre, et sur lequel je crains qu'il n'y ait beaucoup de superficiel et de convenu. On ne vit pas à travers les siècles de ce que l'on a pu piller à la surface de l'un d'eux.

Certes, la mode des « portraits » sévissait, et surtout avait sévi, au temps de Bourdaloue, et ne se localisait pas dans le siècle ; certes, nombre de prédicateurs empruntaient aux questions brûlantes du jour un intérêt qu'ils n'auraient su tirer de leur fonds et demandaient à la matière de les excuser sur la manière. L'auditoire les suivait avec un malin plaisir et

n'apportait sans doute pas à leur parole un zèle de charité propre à en adoucir les traits trop précis. Ces dispositions manifestes du public suggèrent un premier doute. Il se trouvait, par nature et par mode, tout prêt à mettre des noms sous les images les plus abstraites et à devancer, dans l'application, la réserve et peut-être la pensée du prédicateur. Quelle est dès lors la part de celui-ci dans les personnalités et n'en a-t-il point réussi qui, pour rester exactes, n'en étaient pas moins gratuites ? Toute description morale, en effet, correspond à des réalités de même ordre, et ce n'est pas merveille, si, traçant une description de l'hypocrisie, il se trouve un hypocrite pour y répondre. Bien mieux, plus l'art du moraliste avance dans le concret, dans le détail, dans la vie, plus se multiplient les rencontres avec la réalité, voire avec les réalités du jour, et il se trouve que des identifications légitimes s'opèrent que l'on n'a ni prévues, ni voulues. D'où les « clefs » de La Bruyère et les « portraits » de Bourdaloue. L'un a payé comme l'autre d'avoir trop bien fait, et celui-ci a délié plus qu'il n'aurait voulu sans doute l'esprit de ses auditeurs. Mais ses peintures, Feugère le note déjà [a], « n'a-

[a] Feugère, *Bourdaloue. Sa prédication et son temps.* p. 373.

vaient, *le plus souvent*, aucun caractère personnel » — je souligne pour prévenir toute objection, — le *plus souvent*, et ce n'était pas sa faute si, emporté par son génie, il dépeignait si juste qu'on « cherchait d'instinct la ressemblance [a] » et que les yeux se portaient naturellement vers quelque malheureux qui semblait se trouver à point pour illustrer le discours.

Non, malgré le témoignage des contemporains, malgré une apparence qui nous séduit encore, les « peintures » de Bourdaloue « n'avaient le plus souvent aucun caractère personnel ». Il y a de cela des raisons, dont la plus forte semble le caractère même du prédicateur. Tout dans sa vie proteste contre l'imputation qu'on voudrait lui faire, d'avoir cherché le succès au prix du scandale, et la qualité de son œuvre interdit une telle pensée. Non seulement, en professionnel pour ainsi dire, il préparait de longue date ses sermons et ne pouvait y introduire le fait du jour qu'accessoirement, par convenance, par opportunité, par condescendance à plaire, et donc, toujours par surérogation, non seulement, dans la coutume qu'il pratiquait avec ses confrères de

---

(a) *Id., loc. cit.*

répéter les mêmes morceaux, il se trouvait lié par son texte et ne pouvait que le modifier en surface et par occasion ; mais encore des aubaines de ce genre qu'il laisse échapper montrent combien il semble peu « probable que l'orateur ait ainsi été à l'affût des premières actualités [a] ». Bourdaloue enfin se faisait une trop haute idée de son ministère pour en sacrifier le fond à une chance passagère de succès. Il sait ce qu'on dit de ses sermons et ce qu'il ne voudrait pas qu'on y vînt chercher. Il engage ses auditeurs à dépasser les circonstances pour retrouver le plein de la morale. Il leur demande de ne pas rechercher autrui dans les descriptions ou dans les exemples et de s'y reconnaître eux-mêmes. Il les semond de se soucier un peu moins des péchés d'autrui, un peu plus des leurs. Il entend leur donner enfin lieu de se morigéner et non de se glorifier par une trop facile comparaison. « On ne veut plus, dit-il, qu'une morale délicate, qu'une morale étudiée, qui fasse connaître le cœur de l'homme, et qui serve de miroir où chacun, non pas se regarde soi-même, mais contemple les vices d'autrui [b]. »

(a) Griselle, *op. cit.*, p. 401, t. I.

(b) Carême, Sermon pour le dimanche de la cinquième semaine. *Sur la parole de Dieu*, 1re partie (*in fine*).

C'est assez dire qu'il faut, et ne pas prêter à Bourdaloue, et réduire sur ce que ses contemporains lui ont avancé. On ne voit pas le préjudice qu'on porte à un tel esprit en le remettant dans la perspective de l'heure et de la mode. Comme la plupart des grands hommes, il vaut mieux que son succès et il l'emporte, en qualité, sur les éloges de son public. S'il avait tant appartenu à son temps il appartiendrait beaucoup moins au nôtre. Il use de l'actualité, c'est entendu, il n'en vit pas, et la conception qu'il en prend et l'usage qu'il en fait, ne sont à la taille ni d'un nouvelliste, ni d'un médisant. Les « portraits », si portraits il y a, restent collectifs ; ce sont, si j'ose risquer cette expression baroque, des *géographies* et des *géologies* de vices, plus que des portraits. Au fond, la méthode de Bourdaloue suit celle des véritables « grands » de son siècle. Comme Molière, il groupe en ensembles des observations dispersées ; comme La Bruyère, il rend au public ce que le public lui « a prêté », et il a moins qu'eux besoin de personnalités, en ce sens qu'il travaille une matière moins plastique. L'art du dramaturge et l'art du portraitiste exigent des aspects concrets que la parénétique doit s'interdire. Si Tartuffe s'impose à notre mémoire, si, précisément, Irène ou Ménalque gardent un

certain flou dans l'accumulation des détails par le manque de traits capables de les individualiser, c'est qu'ils ressortissent à une forme d'art qui vise avant tout le plaisir du lecteur, et, malgré des déclarations intéressées, n'atteint que par ricochet au souci de sa conduite. La prédication demande d'autres méthodes. On charme par les peintures : on instruit, ou du moins on croit instruire, par les raisons. Le rôle du prêtre consiste à déduire au peuple, du haut de la chaire, les raisons d'agir chrétiennement. Bourdaloue s'en persuadait plus que tout autre et sa parole n'a jamais failli à cette mission. Avant tout, il saisit les défauts et les vices et les soumet à la lumière de la vérité religieuse. Il en recherche le fondement, il les suit dans leurs transformations, il les signale dans leurs effets, il les ramène enfin à leur source : le démérite initial de la création, et à leur rôle essentiel, l'obstacle au salut. Et nulle complaisance pour soi dans cette laborieuse recherche ; nul dilettantisme, nulle concession au talent. C'est l'Évangile à la main que marche le prédicateur, c'est à l'Évangile qu'il confronte les agitations des hommes, c'est pour l'Évangile qu'il veut pratiquement travailler. Le moment fournit matière à son œuvre pour qu'il le corrige et non pour qu'il l'exploite. Il

lui emprunte un cadre, des images, des exemples, des sujets : il ne s'y condamne pas et la morale qui lui sert pour le régénérer, le domine pour s'étendre à tous les âges de chrétienté. Car les formes du vice passent, transitoires et changeantes : le vice en sa racine demeure identique et perpétuel. Or, c'est au vice qu'en prêtre loyal en veut Bourdaloue, et c'est le vice, odieux au prêtre, qu'il poursuit à travers ses aspects changeants.

L'actualité d'ordre historique ne suffit pas à motiver un jugement sur Bourdaloue. Il vaut plus et mieux qu'elle ne laisserait supposer. Jusqu'où il arrive à propos de la psychologie de ses contemporains, nous allons essayer de le montrer en suivant une manière de gradation. Et peut-être nous sera-t-il donné de voir que l'homme rangé par une classification arbitraire parmi les grands hommes secondaires de son siècle et mal servi par le destin d'une forme qui n'a pu nous parvenir dans son intégrité, ne le cède à personne par la hauteur des vues, par la pénétration de l'esprit, par le génie personnel et que son œuvre reste pour nous un trésor, où nous pouvons puiser comme dans les meilleurs.

C'est une juste remarque de M. Griselle que « c'est se méprendre sur la condition vraie du sermon et en faire gratuitement et contre la vérité un genre littéraire que le traiter comme on jugerait un ouvrage écrit à loisir par un artiste de style, un écrivain de profession [a] ». C'est une juste remarque, et toutefois je me demande s'il ne faut pas la retourner. Bourdaloue prédicateur a dû prêcher dans les conditions requises par son temps. L'intéressant me semble de connaître, par un renversement de la thèse de M. Griselle, non point par quoi peuvent l'expliquer ou le justifier les habitudes courantes, mais par où il les dépasse pour venir jusqu'à nous ; si paradoxale que cette position paraisse en histoire, je voudrais le restituer à son milieu pour montrer comment sa valeur brisa le cercle étroit des circonstances, l'en fit évader.

Nous ne pouvons nous figurer, en des jours où la parénétique a perdu tout éclat, ce qu'elle fut au siècle de Louis XIV. Alors se maintenait encore, entre l'église et le peuple, un peu

[a] Griselle, *Bourdaloue. Histoire critique de sa prédication*, etc. (Lille, 1901).

de cette familiarité qui les unit si profondément au moyen âge ; alors, si l'on se conduisait dans la cathédrale comme dans un lieu public découvert, on ne s'y promenait point avec une respectueuse indifférence. Les catholiques étaient là chez eux et la vie chrétienne se mêlait à la vie domestique. Le roi interrompait le P. Gaillard en chaire pour annoncer à haute voix la prise de Philippsbourg et le prédicateur aussitôt après improvisait des actions de grâces [a]. La morale qui tonnait sous la nef n'était pas la vaine apologie d'une religion mise en doute. Elle parlait d'autorité, elle menaçait, et l'on pouvait y contrevenir, mais non la mépriser. Bien plus, elle osait ce que nul écrivain, nul orateur laïque, n'aurait osé devant les puissances, contre les puissances ; et ses violences, ses allusions directes nous étonnent encore aujourd'hui. Elle fut la seule voix libre en ce temps de silence.

A première vue, Bourdaloue ne se distingue dans la prédication contemporaine que par la place suréminente qu'il y occupe. Lui aussi, lui surtout dirent ses auditeurs, et nous nous contenterons de lui aussi, taille dans l'actualité, dénonce les vices du jour. Les historiens per-

---

[a] Griselle, *op. cit.*, p. 706, n. 2.

dent beaucoup à ce qu'on ne puisse dater que très conjecturalement quelques-uns de ses discours et à ce qu'on ne soit jamais sûr de leur contenu exact, lors d'une occasion donnée. Nous n'avons pas, du moins ici, à partager ces regrets. Il doit nous suffire d'abord de rechercher de quelle façon Bourdaloue traitait cette actualité, quelle part il lui donnait, et surtout quel parti il en tirait. Il semble, à cet égard, qu'on ne puisse mieux faire que d'examiner quelques-uns des sermons où elle se montre le plus et de conclure *a minima* pour les autres, ou plutôt de laisser conclure les textes. Il faut toujours revenir à l'œuvre pour trouver l'homme et le meilleur document historique ne remplace pas, du moins en psychologie, la parole du sujet.

Le sermon dit « sur l'Impureté » est un des plus étonnamment hardis dans cet ordre d'idées. Je suivrai, pour en parler avec quelque détail, l'édition officielle, la copie qu'en a publiée M. Griselle [a] s'avérant, — chose piquante, — infiniment moins pleine, moins précise, moins suggestive. Je ne doute pas, d'après la comparaison du texte courant et de l'inédit, que Bourdaloue, tel que nous allons

[a] *Sermons inédits*, p. 115 à p. 151.

le prendre, ne se répète et peut-être, et sans doute, ne se corrige. Cela n'importe pas à notre dessein.

L'orateur commence par ses divisions et subdivisions coutumières. Il montrera, dit-il « en deux mots « l'impureté signe de la réprobation et principe de la réprobation ». Il trouvera dans l'âme imbue de ce péché les « quatre choses » qui « expriment parfaitement l'état d'une âme réprouvée dans l'enfer, ténèbres et obscurité, confusion et désordre, esclavage et servitude » ; enfin « le ver immortel d'une conscience cruellement et continuellement déchirée ». Il tire ensuite, et de ces répartitions et des autorités théologiques mises en œuvre, ces déductions où nous lui verrons, en d'autres cas, déployer un sens psychologique touchant parfois à la plus étonnante subtilité. Vers la fin du premier point interviennent les applications directes. C'est d'abord un rappel explicite de l'affaire des poisons, ce sont, après, des allusions à ces sacrilèges où « suivant la prédiction d'Isaïe » l'homme « fait servir son Dieu même à ses plus infâmes voluptés », proprement aux messes noires dont on ne peut être sûr, et d'après ce passage même, qu'il faille restreindre l'usage à Mme de Montespan. Viennent enfin ce qu'on pouvait appeler les portraits,

et je demande ici la permission d'anticiper sur le texte :

... Je dis que c'est l'esprit impur qui entretient les dissensions et les querelles d'une ville, d'un quartier. Vous le savez : trois ou quatre femmes décriées, et célèbres par l'histoire de leur vie, en font presque immanquablement toute l'intrigue.. Je dis que c'est l'impureté qui rend la calomnie ingénieuse à former des accusations, et à suborner des témoins : la mémoire n'en est que trop récente... Je dis que c'est cette passion qui rend l'injustice toute-puissante dans les sollicitations ; et l'usage que vous avez du monde vous permet-il d'en douter ? On sait que ce magistrat est gouverné par cette femme, et l'on sait bien au même temps, le moyen d'intéresser cette femme et de le gagner : c'est assez... Je dis que c'est ce vice qui désole les maisons et qui en dissipe tous les biens ; n'en avez-vous pas vu cent exemples ? heureux si vous n'en avez pas fait l'épreuve, ou par votre propre péché ou par le péché d'autrui. Le désordre ancien et commun était de voir avec compassion un insensé sous le nom d'amant, prodigue, et prodigue jusqu'à l'extravagance, contenter l'avarice, et entretenir le luxe d'une mondaine qu'il idolâtrait : mais le désordre du temps est de voir au contraire une femme perdue d'honneur aussi bien que de conscience, par un renversement autrefois inouï, faire les avances et les frais, s'épuiser, s'endetter, se ruiner pour un mondain à qui elle est asservie, dont elle essuie tous les caprices, qui n'a pour elle que des hauteurs, et qui ordonne de tout chez elle

en maître. L'indignité est que ce désordre s'établit de telle sorte qu'on s'y accoutume ; le domestique s'y fait ; on obéit à cet étranger ; ses ordres sont respectés et suivis parce qu'on s'aperçoit de l'ascendant que son crime lui donne ; tandis que celle-ci ne gardant plus de mesure, et libre du respect humain dont elle a secoué le joug, se fait une vanité de ne ménager rien, et un plaisir de sacrifier tout, pour se piquer du ridicule avantage et de la folle gloire de bien aimer (a).

On conçoit après cela l'expression « frapper comme un sourd ». Elle ne serait inexacte que si l'on en concluait à quelque inconscience dans Bourdaloue. Il frappait, en effet, non comme celui qui n'entend pas, mais en homme qui ne veut rien entendre : le siècle étale des mœurs contradictoires à la doctrine qu'il prêche, le méchant triomphe avec son insolence ordinaire, l'impudique traîne son vice jusqu'au pied des autels. Il se dresse contre ces abus, il les appelle par leur nom, il les voue, faute de pénitence, à la perdition. Il ne se gênera point pour emprunter à des personnalités ses exemples ; il dénoncera on ne peut plus ouvertement l'immoralité de Molière (b), il se plaindra, non sans quelque rudesse, des jansénistes, et il

(a) 1er point. V. ci-dessous, p. 79.
(b) Je me place, naturellement, au point de vue Bourdaloue. V. n. 1, p. 82.

saura trop bien montrer comment triomphe encore l'esprit d'orgueil dans l'extrême souci de la perfection [a]. Il ne perdra pour se tenir si près du détail ou de l'actuel, ni en généralité ni en hauteur. C'est qu'un soin plus grave que celui du fait ou du moment, le guidera toujours.

Et il nous étonne, plus encore que par son utilisation historique du siècle, par sa connaissance des secrètes misères du siècle. En conclusion du premier point de ce même sermon sur l'Impureté, il écrit une page d'analyse morale qui, vraiment, nous stupéfie sous une telle plume. Plongeant dans le plein de la vie mondaine il dépeint après tant d'autres, mieux que bien d'autres, le tourment d'aimer :

Quel tourment, par exemple, est comparable à celui d'un esprit blessé qui aime et qui s'aperçoit qu'il n'est pas aimé ; qui veut plaire, et qui par cela même déplaît ; qui conçoit des désirs ardents, et qui ne trouve que des froideurs ; qui s'épuise en services et en soins, et qui n'est payé que de rebuts. Cette passion ridicule et bizarre, mais opiniâtre, quelque force qu'il ait d'ailleurs, n'est-ce pas ce qui le dessèche, ce qui le mine, ce qui le fait misérablement et inutilement languir ; et de quelque bon sens que Dieu l'ait pourvu, n'est-ce pas ce qui l'infatue, ce qui pousse sa raison à bout, ce qui le

---

[a] Cf. par exemple le sermon sur la vérité chrétienne, des *Dominicales*.

met dans l'impuissance de s'en aider ? En sorte que tout persuadé et tout convaincu qu'il est de sa folie il ne peut la vaincre ni s'en défaire : d'autant plus malheureusement ensorcelé, pour ainsi dire, qu'il ne l'est qu'à ses dépens ; tandis que les autres, peu touchés de ce qu'il endure, ou en raillent ou en ont pitié.

Mais que vaut l'amour, ajoute-t-il, même quand tout lui réussit :

Cette passion finira, et le succès le moins fâcheux que j'en puisse attendre, c'est qu'elle finira par quelque chose de désagréable, c'est-à-dire qu'elle s'usera, et se changera en dégoût ; mais ce que j'en dois plus craindre, c'est qu'elle finira par quelque chose de douloureux, par une infidélité qui me désespérera, par une ingratitude qui me consternera, par un mépris qui m'outragera, par une ignominie qui me comblera de confusion, qui me mettra hors d'état de paraître dans le monde dont je serai la fable, qui m'en bannira pour jamais : c'est qu'elle finira sans moi et malgré moi, avant que de finir en moi, et qu'elle ne subsistera dans moi que pour me rendre la vie insupportable, et pour me faire goûter par avance toutes les horreurs de la mort.

En vérité cet homme connaissait le cœur des hommes.

On voit déjà combien cette façon de traiter l'actualité l'élevait au-dessus de sa valeur temporelle. Ces allusions, je le répète, n'étaient

pas des allusions, mais des exemples, ces analyses n'étaient pas d'ingénieuses descriptions, mais des enseignements. Le siècle fournissait la matière qu'un génie, un génie d'ordre psychologique surtout, pétrissait à son gré. Les transparences de l'histoire, qui passent en nombreux éclairs dans les sermons de Bourdaloue, ne me semblent pas ce qui doit nous y intéresser d'abord. Cette œuvre va plus loin et plus profond. Ne vient-on pas de voir qu'elle arrive au tableau de mœurs, au tableau de mœurs conçu à la grande manière, à la fois impersonnel et concret, qu'elle le dépasse, besogne infiniment plus difficile et plus ample dans son apparente humilité, pour atteindre le vif de l'âme? Un autre sermon, où l'éditeur signale un écho du précédent, nous présente au moins un trait d'une portée significative. C'est celui sur la conversion de Madeleine [a]. Dès le premier point, nous y entendons, sur un ton où ne laisse pas de percer l'amertume, et dans une digression nettement séparée, le plus curieux des plaidoyers *pro domo*, ou comme on disait alors, la plus déclarée des *apologies*. On s'est élevé contre le prédicateur, on lui a reproché la hardiesse de ses paroles. Il répond :

(a) Carême (jeudi de la cinquième semaine), au début du 1er point. V. ci-dessous p. 121 et n. 2.

Si dans un autre discours j'ai parlé plus en détail de ce péché, c'est des paroles toutes pures de saint Paul que je me suis servi. J'ai cru qu'étant consacrées, je pouvais, à l'exemple de ce grand apôtre, les employer dans un auditoire chrétien, et ceux qui m'ont entendu savent avec quelle réserve, toutes consacrées qu'elles sont, bien loin d'en développer tout le sens, je n'ai fait que l'effleurer... J'ai usé de la même précaution, et quoique indigne de me comparer à cet homme apostolique, Dieu m'est témoin que le même zèle m'a porté à vous faire les mêmes reproches ou les mêmes remontrances. J'avais droit de croire que je trouverais dans vous les mêmes dispositions, et qu'une morale que saint Paul avait crue bonne pour le siècle de l'Église naissante, c'est-à-dire pour le siècle de la sainteté, pouvait l'être encore à plus forte raison pour un siècle aussi corrompu et aussi perverti que le nôtre. Je me suis trompé : ce siècle, tout corrompu qu'il est, a eu sur cela plus de délicatesse que celui de l'Église naissante. Ce que j'ai dit n'a pas plu au monde ; et Dieu veuille que le monde, en me condamnant, ait au moins gardé les mesures de respect, de religion, de piété, qui sont dues à mon ministère : car pour ma personne, je sais que rien ne m'est dû. Trop heureux, si, me voyant condamné du monde, je pouvais espérer d'avoir confondu le vice et glorifié Dieu.

Ces révoltes d'un public, se retournant, par un soudain réflexe, contre son prédicateur favori, montrent à quel point il se sentait touché au vif. En bon médecin, Bourdaloue met-

tait le doigt sur la plaie et faisait crier le malade. Il se mouvait avec aise dans ce rôle de moralisateur évangélique auquel il donnait si pleine efficacité. Son exemple témoigne de l'ardeur qui alors animait encore la prédication. Le prêtre ne parlait pas du haut de la chaire à des foules indifférentes pour s'y dérober aussitôt : il connaissait la vie de ses ouailles, il s'y mêlait pour la condamner et la diriger ; il descendait parmi l'assemblée, il y écoutait l'écho de ses paroles, il y recueillait les fruits de son zèle ou y constatait ses échecs, et, qu'il le voulût ou non, il s'entendait juger à son tour par ceux qu'il venait de juger. C'était enfin, malgré ses imperfections, un public chrétien qui venait écouter une parole chrétienne.

Limité à sa fonction et à sa carrière, Bourdaloue nous apparaît déjà en notable relief. Il a prêché les foules dans l'unique but de les édifier et leur a donné une solide nourriture. Il ne s'est pas borné à des corrections de détail et à des réprimandes d'actualité. A propos des défauts et des vices du jour, il a sondé les vices et les défauts de tous les âges. Ses peintures, malgré des éléments domestiques, restent générales, ses portraits, si criants qu'ils paraissent, sont des portraits moraux. Parce qu'il a été

vivant, concret, intéressant, sous son appareil scolastique, on ne doit pas conclure qu'un demi-siècle le renferme tout entier. Ses personnages se perpétuent, et cela suffirait déjà pour lui garder un cachet classique. Sa connaissance des hommes ne gêne en rien sa science de l'homme, et sa précision ne borne ni son étendue ni sa profondeur.

Tout le monde à peu près s'accorde sur certaines qualités de Bourdaloue. On lui reconnaît généralement de grandes facultés d'observation et d'analyse, l'art de grouper les idées, et, tirant des textes tout le parti possible, d'épuiser son sujet par le point où il le touche, l'habileté enfin à plaire et à captiver. On suspecte un peu sa science théologique, et il n'eut pas à la manifester en plein dans son genre, on loue sans réserve sa doctrine.

Nous ignorons si, selon le mot méchant de Mme Cornuel, il donne « à bon marché dans le confessionnal » : nous voyons qu'en public il garde, sans « surfaire », une exacte mesure dans une juste sévérité. Un protestant, M. Tarrou, dans une thèse succincte et pleine de fortes

suggestions, résume en ces termes l'opinion commune :

Ainsi, puissance d'analyse et de synthèse qui suppose une connaissance approfondie du sujet, puissance épuisante du plan, comme disent les Allemands, art des constructions dialectiques ; voilà ce que les critiques ont reconnu et admiré dans Bourdaloue (a).

Et voilà, je le reconnais, Bourdaloue *vu de l'extérieur*.

Il semble, en effet, qu'on ne lui accorde cette valeur technique et ces qualités d'organisation et de métier que pour lui marchander le fond et qu'on ne veuille le reconnaître habile qu'en le déclarant superficiel. Déjà Feugère, dans un parallèle où il le compare à Bossuet et sur lequel nous reviendrons, ne lui fait point sa part. Il lui concède une « faculté d'observation analytique et successive », et vraiment le borne trop à ses qualités les plus apparentes. Je crains bien que Bourdaloue n'ait été ainsi, plus d'une fois, victime de son succès. Saisie par l'heureuse disposition des idées, le naturel et la vivacité de l'accent, l'à-propos de la circonstance, et le coloris de la peinture, la critique n'a pas songé à regarder

(a) N. Tarrou, *Étude sur Bourdaloue prédicateur*. Strasbourg, 1857.

plus bas et a conclu sur ces vertus secondaires, niant ou négligeant le fond. Le même Tarrou reflète, de la façon la plus claire, cet état d'esprit. « J'ai dit de Bourdaloue, écrit-il, qu'il épuisait les sujets. Là-dessus Vinet me paraît avoir fait une réflexion bien juste en disant que « Bourdaloue applique le tranchant de l'analyse à la notion plutôt qu'à la substance de l'idée ». Et il s'explique dans ce passage capital qui se place au nœud même de la question :

La substance des idées, c'est le sentiment de la vérité en nous, vérité qui est vraiment réalité. Ce sentiment peut exister sans l'idée, et c'est en quoi consiste le développement de notre esprit, savoir : que la vérité en nous devienne vérité hors de nous, que le sentiment de la réalité devienne idée. L'homme inculte à tous les sentiments de l'homme cultivé, la différence entre eux est, que l'un a les idées de ses sentiments et non pas l'autre. Qu'a donc voulu dire Vinet : Que Bourdaloue n'arrive pas jusqu'à ces idées qui sortent toutes vivantes du sentiment qui leur a donné naissance et qui, grâce à cette empreinte de vie qu'elles ont retenue, rappellent ce sentiment d'une manière plus vive, idées, si je puis parler ainsi, qui ont moins d'objectivité. L'homme les sent tout près de lui. La raison ne s'en est pas encore emparée, c'est l'âme qui les saisit. Voilà du moins ce que moi j'entends quand je dis que la logique de Bourdaloue n'a pas atteint cette profondeur de l'idée (a). »

(a) Tarrou, *loc. cit.*, p. 17.

Je ne m'arrêterai pas sur le problème de philosophie que pose, à propos de Bourdaloue, cette page pénétrante. Je me tiendrai au sens restreint de la critique et à l'examen de sa valeur. Vinet d'abord, puis M. Tarrou, plus explicitement, reprochent à notre prédicateur de nous toucher plus intellectuellement que sensiblement, de manier la forme du sentiment plus que sa matière, et un bergsonisant dirait d'utiliser le mécanisme cérébral plutôt que l'intuition. Dans un langage accessible à tous, cela signifie au juste que Bourdaloue s'adresse au cœur moins qu'à l'esprit, qu'il démontre au lieu de persuader, qu'il emporte le consentement théorique et non l'adhésion sentimentale, que, trop didactique et trop rationnel, il arrive à convaincre sans émouvoir, et qu'enfin, pour confondre, il ne convertit point.

Cette opinion me paraît aussi ingénieuse qu'injuste et je m'explique parfaitement qu'elle revête ce double caractère. On ne se dépouille jamais de son parti, quand on appartient en toute sincérité à un parti, et quel que fût leur bon vouloir, Vinet et M. Tarrou ont jugé de Bourdaloue comme il convenait à des protestants d'en juger. Je n'entends par là rien de blessant pour eux ; je dis simplement qu'il était naturel que la parole d'un prédicateur

catholique ne sonnât point juste à des oreilles protestantes, que la morale de l'Église ne fût pas accueillie sans réserve par la morale du Temple. Y a-t-il donc, me dira-t-on, deux morales ? Je crois qu'il y en a bien plus, mais pour nous en tenir à ce qui nous intéresse, il y a deux façons de prêcher la morale. Et c'est pourquoi, question de tempérament mise à part, les sermons de Calvin ne ressemblent point à cenx de Bossuet. Bourdaloue, catholique, rattache étroitement et profondément sa doctrine à la dogmatique de l'Église romaine, là est pour lui « la substance des idées », là est pour lui la « vérité qui est vraiment réalité ». Or ces choses-là pour Vinet et pour Tarrou sont ailleurs. Rien de surprenant alors qu'ils ne les trouvent point où leur croyance même leur interdirait de les chercher, Il faut enfin se placer au point de vue catholique pour apprécier justement le jésuite Bourdaloue, et s'y placer encore pour voir comment il le dépasse.

De ce « lieu » du spectateur impartial, Bourdaloue, au contraire, apparaît singulièrement vivant et singulièrement profond. D'un coup il dépasse l'actualité transitoire du jour pour plonger dans l'actualité perpétuelle de l'homme. Ici les phrases s'aligneraient en vain et les faits s'imposent. Ouvrons le premier sermon

sur l'Ambition ([a]). « Il n'appartient qu'à Dieu, nous dit-on, de nous donner les véritables idées des choses. » De ce vice, couronnement de l'orgueil humain, quel est le principe ? La méconnaissance des desseins de Dieu auxquels nous voulons substituer les nôtres. Il y a en effet une vocation de Dieu, entendez choisie pour nous par Dieu, et notre prédestination roule presque sur ce point, je veux dire, sur le choix des états que nous embrassons.

De là dépend presque uniquement le bonheur ou le malheur de notre éternité, et en voici la raison : parce que la prédestination, disent les théologiens, n'est rien autre chose, de la part de Dieu, qu'un certain enchaînement de grâces qui nous sont préparées ; et, de notre part, qu'une suite d'actions sur quoi est appuyé le jugement décisif que Dieu fait de nous. Or, « la plupart des grâces que nous recevons sont des grâces déterminées à notre état, et presque tous les péchés que nous commettons viennent des tentations et des dangers où nous expose notre état. Or, il faut une grâce de vocation pour embrasser une vie humble dans le cloître, on en convient ; mais pour s'élever aux premiers rangs, mais pour être assis sur les tribunaux, mais pour se charger des affaires publiques, mais pour exercer des emplois où l'on a entre les mains les intérêts de toute une ville, de toute une province, de tout un royaume, mais pour occuper des places

([a]) Carême (mercredi de la deuxième semaine).

qui demanderaient, s'il était possible, la sainteté des anges, l'ambition d'un homme et sa cupidité suffit (a). »

L'ambition résume donc en son essence notre ignorance, notre présomption et, nous livrant à notre propre sens, nous éloigne de plus en plus de Dieu. C'est là, dira-t-on, de la théologie ! C'est là surtout de la psychologie. Otez le principe, la relation avec le divin, et voyez s'il ne vous reste pas, même alors, la plus véridique des peintures, la plus large et la plus profonde vue sur le caractère de l'homme. Cette vocation dont il est parlé, nous pouvons la considérer comme la connaissance de nos aptitudes réelles dont nous tenons si peu compte dans notre recherche effrénée des grandeurs, cette présomption qui nous fait regarder comme nos sièges naturels les plus hauts sièges, c'est la nôtre. Qui est en jeu ici ? l'homme, tout l'homme, l'homme avec son incurable présomption et ses violences déguisées. Ne voilà-t-il pas, pour justifier ses excès, qu'il va se prévaloir, paraissant se désintéresser de lui-même, de l'honneur et de l'intérêt de sa charge.

Mais pourquoi ce zèle ne s'allume-t-il qu'en certaines rencontres et lorsqu'il est question d'abaisser

(a) 1er point.

les autres et de prendre l'ascendant sur eux... Car, quelque subtil, que nous soyons à nous tromper nous-mêmes, voici, Chrétiens, le sujet de notre honte, et il faut que nous en convenions. Ne s'agit-il que d'une fonction pénible, laborieuse, de pure charité et de nul éclat, ce zèle de faire sa charge et de maintenir son rang nous inquiète peu ; mais qu'il y ait une préséance à disputer, une soumission à exiger, une loi à imposer, c'est là qu'il se réveille tout entier (a).

Comme nous nous reconnaissons ! comme voilà bien notre légèreté, notre impudence et notre imprudence ! Nous courons ainsi vers tout ce qui grandit, sans nous soucier jamais de ce qui vraiment *nous* grandirait ; nous rôdons ainsi par le monde, demandant partout des ornements extérieurs, sans penser jamais à rentrer en nous-mêmes pour peupler quelque peu le désert que nous y laissons. Le prédicateur vient de nous pencher sur l'abîme de notre orgueil et de nous en montrer la désolante nudité ; il nous a rudement remis à notre place, nous éclairant sur nos vrais motifs, sur nos vrais désirs, il a dissipé les sophismes par lesquels nous nous déguisons, et il nous a rendus à notre laideur naturelle. Dépouillant l'être, peut-on dire qu'il n'a pas atteint le fond de l'être ?

(a) 2e point.

Ceci pour l'ensemble, mais quels coups de sonde dans le particulier. Voyez par exemple, car le détail serait infini, dans le deuxième sermon conservé sur la même matière (a), « en quoi se résout enfin l'ambition » :

« Quel aveuglement de désirer toujours ce qu'il n'a pas (l'homme), de prendre plaisir à se charger de soins, de peines, de fatigues, et à s'en charger jusqu'à s'accabler s'il pouvait et à *se faire une gloire de cet accablement* (b). »

Et voici comment ce connaisseur montre qu'il connaît l'engrenage et les ricochets des passions.

« C'est que pour contenter une seule passion, qui est de s'élever à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes les passions : car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous ; et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjectures et les divers sentiments dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes colères, tantôt nous accable des plus profondes tristesses, tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies ; qui fait souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchire par mille bourreaux intérieurs et domestiques (c). »

(a) *Dominicales.*
(b) 1re partie.
(c) 1re partie.

En tout, sa spécialisation fonde une pratique et, dirions-nous aujourd'hui, un pragmatisme. Je ne sais s'il laissait à désirer en théologie, comme on l'a insinué de son temps. C'est aux professionnels de prononcer, et je me demande si le fait d'apprécier la théologie d'un prêtre d'après ses sermons ne part pas d'une injustice préalable. Mais peu nous importe pour le moraliste et le psychologue, du moins en tant que nous voulons les juger humainement. Or, Bourdaloue reste surtout cela. Il le reste au point de subordonner la vérité à ses conséquences pratiques et d'écrire sur la prédestination ces mots qui ont dû faire tressaillir de joie M. Brunetière et qui auraient charmé William James :

> Car enfin, en quelque sens que nous prenions la chose, et de quelle manière que nous envisagions la prédestination dans Dieu, il en faut toujours revenir à cette règle, dont il ne nous est pas permis de nous départir, savoir : que si l'idée que nous nous formons de cette prédestination va à diminuer dans nous la ferveur chrétienne et à nous faire négliger nos devoirs, quelque spécieuse qu'elle nous paraisse, c'est une idée fausse [a].

Tout le sermon constitue une variation sur ce thème dont toute la prédication de Bourda-

[a] Carême. Sur la prédestination (*loc. cit.*).

loue développe une application continue. Peut-on agir plus directement, plus profondément sur la conscience et peut-on y agir par une méthode plus appropriée ?

Et il faut voir comment Bourdaloue met en œuvre ces idées qui doivent ramener le pécheur, ces idées auxquelles il donne par sa manière, sans les soutenir du secours hasardeux de l'image, la force et la valeur d'un sentiment, et il faut le voir surtout dans le *Sermon sur la pensée de la mort*. Persuader les chrétiens de se détacher des choses du monde par la considération de leur fin et de tout examiner « sous l'espèce de l'éternité », n'était que se conformer à un point essentiel de l'enseignement des fidèles. Mais de ce thème classique, par la plénitude avec laquelle il le développe, par la pénétration dont il le fouille, Bourdaloue tire un incomparable parti. Si quelque chose, en effet, pouvait contraindre les passions qui ne connaissent d'ennemis qu'elles-mêmes, et ne craignent jamais que leur propre épuisement, « la pensée de la mort » ne donnerait-elle pas « le remède le plus souverain » pour en amortir le feu [a] ? Cette vue d'une si riche psychologie forme le premier point du

[a] E. Griselle, *Sermon de Bourdaloue sur la Pensée de la Mort* (Paris, 1901).

discours. Au pied du tribunal définitif de la mort sont traînées les plus grandes idoles humaines et, là, sommées de donner leurs raisons. Et les avares doivent assister vivants à la dispersion de leurs biens, et les vaniteux à leur chute dans l'oubli, et la voluptueuse au premier flétrissement de son corps. Tout cela pour que soient distinguées les œuvres de l'homme des œuvres de Dieu, que le vrai sens du mot : *vie* revienne au chrétien :

Car ce terme, mourir, est un terme de privation et de destruction qui abolit tout, qui anéantit tout ; qui, par une propriété tout opposée à celle de Dieu, nous fait paraître les choses comme si elles n'étaient pas au lieu que Dieu, selon l'Écriture, appelle celles qui ne sont pas comme si elles étaient [a].

La suite montre combien la pensée de la mort intervient « pour conclure sûrement dans nos délibérations », et enfin « pour nous inspirer une sainte ferveur dans nos actions [b] ». Le fidèle se sent ainsi pressé en tout sens par le rappel de sa condition et du principe de sa condition, il voit où il s'égare et par où il peut revenir, il aperçoit la vie qui change tout à coup sa perspective et s'éclaircit formidable-

[a] *Id.*, *ibid.*, p. 41.
[b] *Id.*, *ibid.*, p. 26.

ment dans le lointain. Le fidèle, dis-je, et d'autres encore, car ces vues dépassant la morale et le dogme frappent au plein de notre humanité, et, par une lumière inaccoutumée jetée sur les choses, nous arrachent à la quiétude indifférente où nous laissent les jours sans pensée, pour nous rejeter à l'angoisse de notre incompréhensible destin.

On peut maintenant, je crois, prendre quelque idée de la valeur de Bourdaloue. Cette valeur ne tient pas aux avantages extérieurs qui firent jadis son triomphe, mais à sa psychologie et au caractère comme à la qualité de sa psychologie. Ses déductions, dont on exagère d'ailleurs la scolastique (a), nous laisseraient froids si elles ne se montraient qu'habiles et si la matière, la plus nourrissante des matières, ne les étoffait ; ses actualités historiques ne nous toucheraient plus que d'une curiosité d'érudits, la plus sèche des curiosités, si elles n'atteignaient une autre portée qu'une portée historique. Il possède enfin une pratique sûre et personnelle du fond qu'il

(a) Sauf, pourtant, chose piquante, dans quelques-uns des inédits.

manie. On a naturellement essayé de s'en rendre compte par une inévitable comparaison.

La pénétration de Bourdaloue, écrit Feugère, n'est pas cette prompte intuition qui est le propre de Bossuet et qui donne aux réflexions morales de cet orateur, je ne sais quel éclat de vérité saisissante. Bossuet d'un coup d'œil entre jusqu'au fond de l'âme... Bourdaloue observe plus lentement et de moins haut avec ordre et méthode, il passe en revue ce nombre infini de caractères qui forment la société humaine, il y démêle la trame compliquée des penchants et des intérêts, des passions et des vices [a].

Il y a de cela, mais je me demande si on ne fausse pas à peu près complètement le sens de Bourdaloue en ne disant que cela. Le parallèle, on a raison de l'établir quand on le sort du vain exercice littéraire où il se confine d'habitude et qu'on le poursuit dans l'examen des ressorts psychologiques mis en action par les deux orateurs. Il enseigne toutefois autre chose. La psychologie de Bossuet reste morale et déductive. Elle part du principe, non du fait et garde l'impersonnalité la plus absolue. Elle se réfère à l'intelligence, et ne demande pas à la réalité les éléments de l'analyse. S'agit-il d'examiner la faiblesse de l'homme devant le

[a] Feugère, *op. cit.*, p. 345.

mal ? « Deux obstacles, dit Bossuet, deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés, l'inclination et l'habitude : l'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire [a]. » Cette phrase typique dispense de l'accumulation des exemples. Le rapprochement est génial, et Bossuet avait du génie : il rentre dans l'ordre général et discursif. Pour conclure ainsi, il n'a fallu ni suivre l'âme dans ses défaites, ni enregistrer ses lâchetés, il a suffi de remonter aux principes de l'être et d'en souligner, dans la qualité, les conséquences. C'était plus difficile, c'était plus profond, c'était plus grand, je le veux bien : c'était différent.

La psychologie de Bourdaloue procède par des voies plus terrestres. Bossuet saute directement de la conséquence au principe et réalise ainsi, on vient de le voir, des raccourcis saisissants. Bourdaloue déduit, quand il déduit, en passant par des intermédiaires qu'il relève, soutient et illustre par l'expérience du cœur ou l'exemple du jour. Mieux encore, sa vraie méthode, tout autre, cache en réalité, sous une apparence de déduction, un développement de séries inductives. Il arrive au vice par les

---

[a] *Sermon sur la pénitence*, 2e point.

degrés du vice et ne rattache le mal à sa racine qu'après en avoir épuisé les manifestations. Parfois même ce rattachement se ramène à une simple indication, à un bref rappel de la doctrine et il semble qu'on tienne moins au but, qu'au chemin qu'on vient de parcourir pour y atteindre. C'est que le prédicateur se soucie moins de la théorie du péché que de la correction des pécheurs, et que l'induction qui part de la vie, qui chemine au long de la vie, qui collectionne les faits et les aspects de la vie pour en faire le fil conducteur de sa marche, intervient comme une méthode naturelle dans l'examen et l'amendement de la conduite quotidienne. Bourdaloue s'adresse à des fidèles, non à des théologiens ou à des philosophes. Il les mène au salut en leur inspirant la crainte de la damnation, il les engage dans la voie étroite en leur montrant les périls dissimulés de la grande route, il note les remèdes en décrivant les abus. Son ennemi, l'éternel ennemi du chrétien, c'est le siècle et ses séductions, l'intérêt mondain et sa dissimulation, l'appétit et ses passions. Un voile impalpable couvre les yeux de l'égaré dans sa marche vers l'abîme. D'une main délicate le psychologue évangélique soulève les plis de ce voile, restitue aux yeux leur puissance et parvient à dégager

l'esprit qui recule soudain devant la réalité de ses œuvres et l'aveu de ses hontes. Ainsi travaille Bourdaloue. Il s'attache à décrire plus qu'à systématiser. Il corrige plus qu'il n'explique. Il touche le cœur par la pratique du cœur.

Voilà pour le fond, et voici pour la manière, où il retrouve encore une originalité de fond. Il émeut, non par l'image et la formule comme le poète ou l'orateur, mais par la suite du discours. Il joue une partie unique dans la littérature et il là gagne : il *atteint le sentiment par la raison*, contredisant en apparence, lui, le grand psychologue, la loi élémentaire de la psychologie. Remarquez en effet qu'il s'abstient de tout appel à l'émotion sensible, de toute victoire purement sentimentale. Il montre le cadavre et il dit : « Venez et voyez. » Mais il n'entend point par là : Épouvantez-vous de l'horreur du spectacle et de l'aspect physique de la mort ; il suggère : Réfléchissez, comparez ; vous, avare, amenez là vos trésors et pensez à leur nature ; vous, ambitieux, portez jusqu'ici vos ambitions et soupesez leur poids ; vous, coquette, confrontez à cette face les merveilles de votre face et voyez leur fragilité. D'ordinaire, décomposer c'est détruire, ratiociner, battre des doigts une marche sur l'airain des

portes qui détiennent le sentiment. Par la nature de sa psychologie Bourdaloue s'affranchit des limites de son procédé. Tant le procédé vaut ce que vaut l'homme ! Son analyse reste vivante, son raisonnement, au sens fort du mot, convertit. Il croit, avec son siècle, que la vertu se trouve dans la raison, et que la raison doit régler la vie et cette doctrine — qui maintenant ne ferait que des infirmes — le soutient comme elle soutient Racine. C'est que, pour l'un et pour l'autre, « raison » signifie « connaissance » de la vie et « pratique de la vie ». C'est que l'un et l'autre ont bâti leur œuvre en puisant avec science et plénitude dans la réalité du concret.

On a méconnu Bourdaloue. Ses contemporains l'ont trop tiré à eux, et la postérité, comme toujours, l'a recueilli, embaumé dans des jugements tout faits. On lui concède la probité, la franchise, l'utilité ; dans la forme, l'art de la disposition, on ne va pas plus loin. « Lu aujourd'hui, dit Sainte-Beuve ([a]), Bourdaloue nous paraît avant tout fructueux. » Ses sermons, note Brunetière, abondent en leçons et conseils pratiques ([b]). Certes ce sont là d'importants mérites et sur quelques-uns d'entre eux, par

([a]) *Lundis*, t. IX et *Revue Bourdaloue*, X, 720.
([b]) Art. de la *Grande Encyclopédie*.

exemple la probité, on ne saurait trop insister : il ne faudrait point cependant qu'ils nous aveuglassent, et Bourdaloue les dépasse, et ils n'en donnent même pas l'essentiel. Il est fructueux et pratique, soit, mais ses fruits ne se confinent pas dans l'austérité de la discipline, sa pratique ne le rive point au terre à terre. Il nous ouvre, je le répète, comme les grands, une vue en profondeur sur la vie, il nous élève en esprit, par la force de la pensée, à la jouissance de la pensée ; il est éternel, de la brève éternité des hommes, parce qu'il saisit et isole un moment de l'éternel humain. Je ne dis rien de son style, par excès et non par défaut de matière. Je remarque seulement que les réserves qu'appelle sa langue, si loin de nous être parvenue dans son intégrité, le grandissent encore. Il faut, en effet, une singulière valeur de fond pour se maintenir sans la précellence de la forme, et corriger, par avance, les corrections qu'on devra subir.

Peut-être sent-on maintenant quel genre d'actualité on doit reconnaître et rechercher en Bourdaloue. Ce n'est pas le document, c'est le trait moral, saisi sur l'heure, et adjoint à la durée, c'est la généralité psychologique l'emportant sur le détail d'érudition. Il ne perd rien à ce que les faits trop précis par lesquels

ses auditeurs l'interprétaient malignement aient reculé dans la pénombre. A suivre ses « portraits » sans pouvoir les illustrer par un nom ou par un événement, l'intérêt de curiosité peut en quelque mesure défaillir, le profit s'augmente. Bourdaloue, en un mot, dégagé du voisinage trop absorbant des circonstances, apparaît plus en relief sur la masse nuageuse du souvenir historique et, pour se déprendre un peu des siens, se range pour toujours des nôtres. Il appartient à l'homme en effet, non aux hommes, et c'est pourquoi il reste vivant.

NOTE SUR LE TEXTE

M. Griselle a prouvé, par ses travaux et ses découvertes, que nous ne possédions pas le texte original de Bourdaloue et que nous ne pouvions prendre qu'une idée très imparfaite des sermons de cet orateur, tels du moins qu'ils ont été prononcés. Les éditions classiques, dérivées de l'édition officielle de Bretonneau, reproduisent des discours groupés en cycles parénétiques, sans souci d'histoire ou de chronologie, et, de l'aveu même de l'éditeur, retravaillés par lui. Des documents et des copies, échos plus directs de la parole même partie de la chaire, nous montrent à quel point cette parole a été corrigée, adoucie, généralisée, à vrai dire, neutralisée ou ternie. Les sermons, en un mot, démunis de leur caractère local et temporel, amputés malheureusement des traits de l'actualité contemporaine, se présenteraient un peu comme un recueil de modèles à l'usage des pasteurs ou de leurs ouailles et la personnalité de l'auteur s'y déroberait avec excès. Avec cela, nul moyen de rétablir l'œuvre dans sa pureté. Les copies sténographiées, pour ainsi dire, selon une coutume qui remonte au moyen âge, diffèrent trop entre elles pour autoriser un texte, et, vraiment, on ne peut se permettre de substituer à la version courante, parce qu'elle s'avère édulcorée, le travail, hâtif et incontrôlable de rapporteurs, pleins de bonne volonté, mais dépourvus des moyens grâce auxquels l'impression fondamentale a dû se faire. M. Griselle ne songe nullement, d'ailleurs, à remplacer la version officielle : il se contente de publier, parallèlement, les copies pour qu'on prenne une idée plus directe de son auteur. Le résultat pourtant n'est pas toujours celui qu'il espère et il arrive que l'original parlé n'a pas toute la saveur de l'original écrit.

Dès lors, ainsi que le conseille M. Alexandre Brou, dans un article des *Études* (5 mai 1920), le mieux est de s'en tenir au texte courant et de le compléter ou l'éclaircir par les inédits. C'est ce que nous avons fait pour le sermon sur l'Impureté, seul de ceux que nous publions dont on ait pu découvrir un « doublet ». Nous reproduisons donc l'édition Bretonneau en ayant soin de la collationner d'après les meilleurs exemplaires, car il lui arrive, plus d'une fois, d'être singulièrement négligée.

Les sermons de Bourdaloue que nous donnons, ne sont pas *littérairement* les meilleurs. Mais ils forment, par le sujet, une sorte de tout, ils se répondent, et il en est peu qui puissent mieux illustrer cette « actualité psychologique » dont on vient de prendre une idée.

Les notes numérotées renvoient à la fin du volume.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE (1)

FEUGÈRE. *Bourdaloue, sa prédication et son temps.*

N. TARROU. *Étude sur Bourdaloue prédicateur.* (Strasbourg, 1857).

GRISELLE. *Bourdaloue.* Histoire critique de sa prédication. (Lille et Paris, 1901).

GRISELLE. *Sermons inédits de Bourdaloue.* (Paris, 1901).

GRISELLE. *Nouveaux sermons inédits de Bourdaloue.* (Paris, 1904).

GRISELLE. *Sermons choisis de Bourdaloue.* (Édition critique d'après les copies contemporaines.)

GRISELLE. *Sermons du Carême* 1678. (Paris, 1911).

Collection de la *Revue Bourdaloue* et note à propos du Sermon sur la Conversion de Madeleine. Avril 1904, p. 423.

SERMON SUR L'IMPURETÉ [1]

Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida, quærens requiem, et non invenit. Tunc dicit : Revertar in domum mean undè exivi. Et veniens invenit eam vacantem, scopis mundatam, et ornatam. Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum nequiores se, et intrantes habitent ibi.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. et à son tour, il la trouve vide, balayée, et ornée ; il part aussitôt, et il va prendre avec soi sept autres esprits encore plus méchants que lui ; et ils rentrent dans cette maison, et ils y habitent.

S. Matth. (2),

SIRE, c'est une doctrine communément reçue et fondée sur l'Écriture même, qu'il y a des démons de plusieurs espèces ; et cette différence, remarque saint Grégoire pape, vient des différentes espèces de péché où ces esprits de ténèbres ont coutume de nous porter. Il y a des démons d'orgueil, il y a des démons de vengeance, il y a des démons de jalousie et d'envie, il y a des démons de mensonge, d'illusion et d'erreur, et tous ont leur caractère particulier, aussi bien que leurs fonctions propres. Celui qui nous est aujourd'hui représenté dans l'Évangile, est le démon d'impureté : cet esprit immonde

dont l'exercice est de souiller les âmes purifiées par la grâce de Jésus-Christ, et, toutes spirituelles qu'elles sont, de les rendre toutes charnelles, en les infectant de la contagion de leurs corps : *Cum immundus spiritus exierit ad homine.* Or le Fils de Dieu veut qu'entre tous les autres démons, nous ayons particulièrement horreur de celui-ci, et c'est pour cela qu'il entreprend lui-même de nous le faire connaître. C'est donc, mes chers Auditeurs, de cet esprit impur que je dois aujourd'hui vous parler ; et il est important de vous en découvrir la malignité, puisque le même saint Grégoire nous assure que ce démon, ou plutôt que le vice qu'il entretient dans nos cœurs, est la cause la plus générale de la damnation des hommes et que c'est lui qui fait tous les jours périr tant de pécheurs : *Hoc maximè vitio periclitatur genus humanum.* Je vous en donnerai une idée dont vous ne pouvez tirer d'autre conséquence que de le détester et de vous en préserver. Car en traitant cette matière, je me souviendrai toujours que la parole du Seigneur, dont je suis le ministre, quoique indigne, doit être une parole chaste, plus épurée que l'argent qui passe par le feu, et qu'on éprouve jusques à sept fois : *Eloquia Domini, eloquia casta, argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum* (1). Plaise à Dieu que vos cœurs, aussi purs que cette divine parole,

soient disposés à en profiter ! C'est la grâce que je vais demander d'abord au Saint-Esprit, par l'intercession de la Reine des vierges ; *Ave, Maria.*

Saint Thomas, parlant du caractère que nous impriment certains sacrements de la loi de grâce, lui donne deux qualités, en quoi il fait consister toute son essence. C'est, dit-il, et un signe spirituel, et une puissance spirituelle : *Signaculum et potestas* (1). Un signe spirituel, pour représenter dans nous les effets invisibles du sacrement ; et une puissance spirituelle, pour nous rendre capables d'opérer les actions propres du sacrement. Telle est la doctrine de cet Ange de l'école. Or, je dis, Chrétiens, permettez-moi de faire cette comparaison, que l'impureté a pareillement son caractère, mais un caractère de réprobation, et qu'en cela cet abominable péché est une parfaite image de l'enfer. C'est ce que j'entreprends de vous montrer dans ce discours ; et pour en faire d'abord le partage, je trouve que ce caractère de réprobation que nous découvrons dans l'impureté, quoique infiniment opposé au caractère des sacrements institués par Jésus-Christ, ne laisse pas de lui ressembler en deux manières : je veux dire en ce qu'il a tout à la fois et la vertu de représenter, et la vertu d'opérer ce qu'il représente. Car je prétends qu'il représente dans

l'homme l'état de la réprobation future ; voilà sa première propriété : et j'ajoute, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'il opère dans l'homme cette même réprobation en le conduisant à l'impénitence finale ; c'en est la seconde propriété. En deux mots, impureté, signe de la réprobation, et principe de la réprobation. Signe visible de la réprobation parce que rien ne nous représente mieux dès cette vie l'état des réprouvés après la mort : vous le verrez dans la première partie. Principe efficace de la réprobation, parce que rien ne nous expose à un danger plus certain de tomber dans l'état des réprouvés après la mort : je vous le ferai voir dans la seconde partie. Ce sujet est d'une grande étendue, mais d'une extrême conséquence. Je ne dirai rien qui ne soit pour vous une leçon salutaire, et qui ne mérite toutes vos réflexions.

PREMIÈRE PARTIE

Quatre choses, Chrétiens, que nous marque l'Écriture, expriment parfaitement l'état d'une âme réprouvée dans l'enfer. Les ténèbres et l'obscurité au milieu d'un feu dévorant : *Mittite eum in tenebras exteriores* (1). La confusion et le désordre dans le séjour de toutes les misères :

Terram miseriæ, ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat (1). L'esclavage et la servitude du démon : *Exeat condemnatus, et diabolus stet à dextris ejus.* Enfin, le ver immortel d'une conscience cruellement et continuellement déchirée : *Vermis eorum non moritur.* Voilà l'idée sensible que le Saint-Esprit a prétendu nous donner d'une parfaite réprobation. Or, c'est ce que nous trouvons dès cette vie même dans l'impureté. Car il n'y a point de péché, ni qui jette l'homme dans un plus profond aveuglement d'esprit, ni qui l'engage dans des désordres plus funestes, ni qui le captive davantage sous l'empire du démon, ni qui forme dans son cœur un ver de conscience plus insupportable et plus piquant, et tout cela par une vertu qui lui est propre. D'où je conclus que ce péché est donc un signe manifeste de l'état malheureux de la réprobation ; en voici la preuve : appliquez-vous.

Non, il n'y a point de péché qui jette l'homme dans un aveuglement plus profond, et saint Chrysostome en apporte une raison bien évidente : Parce que ce péché, dit-il, est un attachement déréglé, et même un assujettissement honteux de l'esprit à la chair, et que par là il rend, pour ainsi dire, l'esprit tout charnel. D'où vient que saint Paul, en parlant d'un impudique, ne l'appelle plus

absolument homme, mais homme charnel : *Animalis homo*. Or, de prétendre qu'un homme charnel puisse avoir des connaissances raisonnables, c'est vouloir que la chair soit esprit : et voilà pourquoi l'Apôtre conclut qu'un homme possédé de cette passion, quelque intelligent qu'il paraisse d'ailleurs, ne connaît plus les choses de Dieu, parce qu'elles ne sont plus de son ressort : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei* (1).

En effet, Chrétiens, prenez garde à cette réflexion de saint Bernard, qui me semble également solide et ingénieuse : quand l'homme se laisse emporter à l'ambition, c'est un homme qui pèche, mais qui pèche en ange ; pourquoi ? parce que l'ambition est un péché tout spirituel, et par conséquent propre des Anges. Quand il succombe à l'avarice et à la tentation de l'intérêt, c'est un homme qui pèche, mais qui pèche en homme, parce que l'avarice est un dérèglement de la convoitise qui ne convient qu'à l'homme. Mais quand il s'abandonne aux sales désirs de la chair, il pèche en bête, parce qu'il suit le mouvement d'une passion prédominante dans les bêtes. Or, s'il pèche en bête, il n'a donc plus ces lumières de l'esprit qui le distinguent des bêtes et qui le font agir en homme ; il est donc réduit à l'ignominie de Nabuchodonosor, il est dégradé de sa condition, il est même au-dessous de la condition

des bêtes, puisque entre les bêtes et lui il n'y a plus d'autre différence, sinon qu'il est criminel dans son emportement, ce que les bêtes ne peuvent être : *homo cùm in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis est illis* (1). C'est le raisonnement de saint Bernard, et l'expérience le justifie tous les jours. Car nous voyons ces hommes esclaves de leur sensualité, au moment que la passion les sollicite, fermer les yeux à toutes les considérations divines et humaines, ne convenir plus des choses dont ils étaient auparavant persuadés, ne croire plus ce qu'ils croyaient, ne craindre plus ce qu'ils craignaient, n'être plus capables de remontrances, agir sans règle et sans conduite, devenir brutaux et insensés, tant ce péché a de pouvoir et de force pour les aveugler. Venons au détail ; et c'est ici que je vous prie de m'écouter. Ils perdent surtout trois connaissances : la connaissance d'eux-mêmes, la connaissance de leur propre péché et la connaissance de Dieu. Est-il un aveuglement plus déplorable et plus affreux (2).

Ils perdent la connaissance de ce qu'ils sont, dit saint Augustin, parce que, dans cet état de libertinage, ils cessent d'être ce qu'ils étaient. A quoi j'ajoute en renversant la proposition : ils cessent d'être ce qu'ils étaient, parce que dans cet état de libertinage, ils perdent la connaissance

de ce qu'ils sont. Ces deux pensées reviennent au même principe. En voulez-vous un des plus illustres, mais au même temps des plus terribles exemples ? je le tire de l'Écriture. Par où commença la dissolution de ces deux vieillards qui attentèrent à la chasteté de la vertueuse Suzanne, et qui furent si hautement confondus par le prophète Daniel ? le texte sacré nous l'apprend : *Everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum* ; ils perdirent le sens, et ils détournèrent leurs yeux pour ne point voir le ciel : car, avec quel front l'auraient-ils pu voir et en venir jusqu'à cet excès ? des magistrats, des juges, des hommes vénérables dans la Synagogue par leur âge, et qui devaient servir de modèles au peuple ! Ah ! Chrétiens, ils ne l'auraient jamais fait, et le seul souvenir des qualités dont ils étaient revêtus les aurait tenus dans le respect. Il fallut donc qu'ils s'oubliassent eux-mêmes, avant que de se résoudre à une telle déclaration ; et parce que la conscience ne peut être séduite ni corrompue tandis qu'elle a des yeux, il fallait l'aveugler absolument, afin qu'elle ne fût plus en état de se révolter. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils eussent pu de la sorte, et en si peu de temps, effacer de leur esprit toute la connaissance d'eux-mêmes. Mais, reprend saint Chrysostome, comme la lumière est d'une nature

à se répandre en un moment dans l'immensité des airs, et qu'elle en dissipe tout à coup toutes les ténèbres ; ainsi, dans un instant, le péché que je combats, ce péché grossier et charnel, couvre, pour user de cette figure, une âme des plus noires ombres, et obscurcit toutes les vues de la raison et de la foi.

C'est de là, remarque Clément Alexandrin, que les poètes, qui furent les théologiens du paganisme, lorsqu'ils décrivaient les pratiques honteuses et les infâmes commerces de leurs fausses divinités, ne les représentaient jamais dans leur forme naturelle, mais toujours déguisées et souvent métamorphosées en bêtes. Pourquoi cela ? Nous les blâmons, dit ce Père, d'avoir ainsi déshonoré leur religion et outragé la majesté de leurs dieux ; mais, à le bien prendre, ils en jugeaient mieux que nous : car ils voulaient nous dire par là que ces dieux prétendus n'avaient pu se porter à de telles extrémités sans se méconnaître, et qu'en devenant adultères, non seulement ils s'étaient dépouillés de l'être divin, mais qu'ils avaient renoncé à l'être de l'homme.

En effet, n'est-il pas surprenant de voir jusqu'à quel point ce péché abrutit les hommes ? car il n'y a point d'intérêt qu'on ne méprise, point d'honneur qu'on ne foule aux pieds, point de dignités qu'on ne prostitue, point de fortune

qu'on ne risque, point d'amitié qu'on ne viole, point de réputation qu'on n'expose, point de ministère qu'on ne profane, point de devoirs qu'on ne trahisse pour satisfaire sa passion. Un père oublie ce qu'il doit à ses enfants, et ne se met plus en peine de les ruiner par ses débauches ; un juge, ce qu'il doit au public, et ne fait plus scrupule de sacrifier le bon droit à ses plaisirs ; un ami, ce qu'il doit à son ami, et ne compte plus pour rien d'abuser de l'accès qu'il a dans une maison pour la déshonorer ; un prêtre, ce qu'il doit à Jésus-Christ, et ne craint plus de scandaliser son sacerdoce par des actions abominables ; une femme, ce qu'elle doit à son mari, et ne se souvient plus de la foi qu'elle lui a jurée ; une fille, ce qu'elle se doit à elle-même, et ne rougit plus de perdre sa plus belle fleur et de se rendre un sujet d'opprobre. Si, dans chacun de ces états, on faisait cette réflexion : Qui suis-je, et à quoi vais-je m'engager ? il n'y a point d'âme, pour abandonnée qu'elle puisse être à la violence de ses désirs, que les seules raisons humaines ne fussent capables de contenir. Mais on a les yeux bandés ; et tandis que cette passion domine, on ne sait ni ce qu'on est, ni ce qu'on n'est pas, parce que le démon d'impureté nous aveugle et nous ôte d'abord la première de toutes les vues, qui est la vue de nous-mêmes.

Je dis plus : ce démon n'ôte pas seulement à l'homme la connaissance de ce qu'il est, mais la connaissance de ce qu'il fait, c'est-à-dire, de son propre péché, et ne lui en laisse qu'autant qu'il faut pour le rendre coupable devant Dieu. Sur quoi saint Chrysostome fait une observation bien judicieuse, et nous découvre une espèce de prodige qui se passe tous les jours dans nos esprits, mais dont il y a bien de l'apparence que nous ne nous apercevons pas ; le voici. Dans les règles communes, c'est par l'expérience que nous parvenons à la connaissance des choses : ce que nous n'avons jamais expérimenté, à peine le connaissons-nous ; mais, à mesure que nous le pratiquons, que nous l'éprouvons, il se montre à nous, et nous apprenons à le connaître : voilà l'ordre de la nature. Mais, dans le péché dont je parle, il arrive tout le contraire : car nous ne le connaissons jamais mieux que quand nous n'en avons nul usage, et nous n'en perdons la connaissance qu'autant que nous nous licencions à le commettre : c'est ce que j'appelle prodige. Est-il rien de plus vrai et de plus ordinaire ! Car, voyez, mes frères, dit saint Chrysostome, quels sont les sentiments d'une âme pure et innocente : elle regarde l'impureté comme un monstre ; elle s'en préserve comme d'une peste et d'une contagion mortelle ; elle en fuit les occasions, elle en

déteste les intrigues, elle en condamne les moindres libertés, parce qu'elle est prévenue que c'est le plus dangereux écueil de son salut. D'où lui vient cette prévention ? de la nature ; c'est-à-dire, de Dieu même, lequel a imprimé l'horreur de ce vice dans les esprits de tous les hommes, sans en excepter les païens. L'homme donc, encore chaste et dans la première intégrité de ses mœurs, a une véritable idée de ce péché : il ne l'a jamais commis, et c'est pour cela qu'il le connaît parfaitement. Mais qu'il s'y laisse entraîner, bientôt cette connaissance s'affaiblira, bientôt cette idée s'effacera : après quelques chutes, les péchés les plus monstrueux ne lui paraîtront plus si griefs ; des actes il passera à l'habitude, de l'habitude à l'endurcissement, de l'endurcissement au scandale, et du scandale à la dernière imprudence ; il n'envisagera plus sa passion que comme une faiblesse pardonnable à l'humanité, il n'en aura plus aucun remords, il ne la traitera plus que de galanterie, il s'en glorifiera, il s'en applaudira, il en triomphera : car ce sont là, dit Guillaume de Paris, dans son admirable traité sur cette matière, les progrès de l'impureté.

Mais, l'aurait-on jamais cru, si le débordement du siècle ne nous le démontrait pas, qu'il dût y avoir des hommes dans le monde, et dans le

monde chrétien, d'un sens assez perverti pour qualifier de simple galanterie un crime de cette conséquence ? Si les païens, si les idôlâtres s'en étaient expliqués de la sorte, le scandale de notre religion serait de tenir ce langage après eux et comme eux. Mais que les plus dissolus d'entre les païens et les idolâtres aient eu sur ce point plus de modestie que nous ; qu'on voie des hommes faire profession de l'Évangile, et cependant ne garder nulles mesures, n'avoir ni honnêteté, ni pudeur dans les expressions, mettre au nombre de leurs conquêtes les engagements les plus criminels, en tirer avantage, se vanter hautement de ce qu'ils font, et souvent même de ce qu'ils ne font pas : ah ! mes frères, disait saint Chrysostome, c'est un aveuglement pire que celui des démons.

Mais qu'est-ce de voir des femmes dans le christianisme s'accoutumer à de semblables discours, en faire un divertissement et un jeu, en aimer la raillerie et les équivoques, se plaire à les entendre, ou ne témoigner là-dessus qu'une fausse répugnance, et d'un air qui, bien loin d'arrêter la licence, ne sert qu'à la rendre encore plus hardie, et qu'à l'exciter ? Car, je ne parle pas seulement ici, femmes chrétiennes, de ces derniers désordres dont le seul honneur du monde vous fait abstenir, et à l'égard desquels on peut dire

que Dieu doit peu compter vos victoires, puisque, si vous remportez des victoires, c'est moins pour lui que pour vous-mêmes. Je parle de ces autres désordres, moins odieux, ce semble, mais qui sont toujours autant de crimes, et qui, tout irrépréhensibles que vous vous flattez d'être selon le monde, ne fournissent à Dieu que trop de matière pour vous damner ; je parle de ces conversations libertines d'où naissent tant de maux, et qui portent à une âme de si mortelles atteintes ; je parle de ces entretiens secrets et familiers, mais dont la familiarité même et le secret sont de si puissants attraits aux plus funestes attachements ; je parle de ces amitiés, prétendues honnêtes, mais dont la tendresse est le poison le plus subtil et le plus présent pour infecter les cœurs et pour les corrompre ; je parle de ces commerces assidus de visites, de lettres, de parties, que saint Jérôme appelait si bien les derniers indices d'une chasteté mourante : *Morituræ virginitatis indicia* ; je parle de ces artifices de la vanité humaine, employés à relever les agréments d'une beauté pernicieuse ; je parle de cette détestable ambition d'avoir des adorateurs, au préjudice du souverain Maître, à qui seul tout culte et tout hommage appartient ; je parle de ces douceurs, vraies ou fausses, témoignées à un homme mondain, dont on entretient par là les criminelles espérances,

pour être un jour responsable de ses iniquités les plus secrètes ; je parle de ces habillements immodestes que ni la coutume, ni la mode n'autoriseront jamais, parce que ni la mode, ni la coutume ne feront jamais de prescription contre le droit divin. Ce ne sont là, dites-vous, que des bagatelles ; mais la question est de savoir si Dieu en jugera comme vous, et si vous-mêmes, lorsqu'il faudra comparaître devant son tribunal, vous n'en jugerez pas autrement. Vous prétendez que ce sont des choses indifférentes : et moi je soutiens que ce sont autant de crimes ; vous prétendez que, pour vivre dans les règles, il faut vivre de la sorte : et moi je soutiens que, vivre de la sorte, c'est violer toutes les règles de la religion que vous professez. Et parce que cette conduite ne peut s'accorder avec la connaissance d'un Dieu (car le moyen de connaître Dieu et de ne pas connaître ce qui l'offense ?), de l'oubli de soi-même et de l'ignorance de son péché, l'homme sensuel tombe dans l'ignorance et l'oubli de Dieu, et voilà le fond de l'abîme où le plonge l'impureté.

C'est de là, disait le savant Pic de la Mirande, que, de tout temps, tous les athées ont été, d'une notoriété publique, des hommes corrompus par les passions charnelles, l'athéisme, remarque ce grand personnage, n'étant pas ce qui conduit à l'impudicité, mais l'impudicité étant la voie

ordinaire qui conduit à l'athéisme. C'est de là que tous les impudiques, par profession et par état, sont communément des esprits gâtés et libertins en matière de créance, qu'ils se préoccupent aisément contre la religion, qu'ils aiment à en disputer, à y trouver des difficultés, à ne pas savoir ce qui les résout ; et qu'à peine verra-t-on même une femme du grand monde et dans la débauche, qui ne fasse l'esprit fort et qui ne se pique de raisonner sur les vérités du christianisme : pourquoi ? parce qu'elle voudrait bien se persuader, en raisonnant, qu'il n'y a point de Dieu, suivant ce beau mot de saint Augustin, que personne ne doute qu'il y en ait un, sinon ceux à qui il serait expédient qu'il n'y en eût point. C'est de là que les progrès de l'impiété suivent presque toujours les progrès du vice, et qu'au contraire, le retour de l'impiété à la foi ne commence presque jamais dans une âme que par le retour du vice à la vertu, c'est-à-dire, que lorsque le feu des désirs impurs vient à s'amortir et à s'éteindre. La raison, encore une fois, en est bien naturelle ; car, le voluptueux se trouvant dans une espèce d'impuissance de croire et de se satisfaire, la vue d'un Dieu le troublant dans son plaisir, et son plaisir étant contredit sans cesse par la vue d'un Dieu, il prend enfin le parti de renoncer à l'un pour se maintenir dans la possession de

l'autre, et de ne plus croire ce Dieu qu'il regarde comme l'ennemi irréconciliable de son plaisir et de son désordre.

C'est ainsi que le plus sage des princes, Salomon, cet homme comblé de tous les dons du ciel, cet homme qui, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, n'ignorait rien de tout ce qu'il y avait dans le monde dont il était l'oracle, en méconnut l'auteur ; il n'eut plus de peine à se prosterner devant des idoles de pierre, depuis qu'il eut adoré des idoles de chair, et il perdit les plus belles lumières de son esprit, dès qu'il eut donné son cœur à d'infâmes créatures.

Saint Augustin fait une réflexion bien ingénieuse, touchant la différence du vrai Dieu et des faux dieux du paganisme, ou, pour mieux dire, touchant l'aveuglement des païens à l'égard de leurs faux dieux, et notre aveuglement à l'égard du vrai Dieu que nous adorons : ceci convient parfaitement à mon sujet. Car, en quoi, demande ce saint docteur, a consisté l'aveuglement du paganisme ? le voici : c'est que les hommes, dans le paganisme, ayant fait eux-mêmes leurs dieux, ils les ont faits selon leur caprice, et tels qu'ils les ont voulus ; et parce qu'ils craignaient que ces prétendus dieux ne fussent des juges trop sévères, et qu'ils ne condamnassent avec trop de rigueur les dérèglements de leur vie, ils en ont fait des

dieux passionnés, des dieux colères et emportés, des dieux sujets aux mêmes crimes que nous, afin que chacun les pût commettre sans honte et même avec honneur. Voilà jusqu'où la passion, parmi les nations païennes, a porté l'aveuglement ; mais le Dieu des chrétiens, poursuit ce Père, est bien d'une autre condition : car, n'ayant pas été fait par les mains des hommes, les hommes, avec tous leurs artifices, n'ont pu l'accommoder à leurs sentiments ; et lui-même, ne s'étant pas fait ce qu'il est, mais étant saint par la nécessité de son être, il était incapable de se conformer à leurs inclinations corrompues. Que fait donc l'impudique ? Le connaissant tel, et désespérant de le pouvoir changer, il le désavoue pour son Dieu ; et, au lieu de donner dans les erreurs de l'idolâtrie et de la superstition, il s'abandonne à l'irréligion, c'est-à-dire, au lieu d'attribuer à Dieu des choses indignes de Dieu, comme ceux qui présentaient de l'encens à un Jupiter incestueux, il efface de son esprit toutes les idées de la divinité. Mais ce Dieu, qui, par essence, est la pureté même, et qui ne peut en rien se démentir, aime mieux que les hommes ne le connaissent point, que de le connaître pour un dieu fauteur de leurs passions honteuses. Non, non, dit-il dans l'Écriture, je ne serai plus votre Dieu, et je me ferai même une gloire de cesser de l'être : vous

affecterez de ne me plus connaître et j'affecterai de n'être plus connu de vous, puisque, dans l'état d'abomination où le péché vous a réduits, la connaissance que vous auriez encore de moi ne serait qu'un surcroît d'outrage à ma sainteté ; mais aussi souvenez-vous que cet oubli doit mettre le comble à votre malice, et qu'il en sera, dès cette vie même, la plus terrible punition.

En effet, Chrétiens, y a-t-il rien de si affreux dans les ténèbres de l'enfer que cet aveuglement ? L'enfer a des ténèbres, il est vrai ; mais la même foi qui me l'enseigne m'apprend, d'ailleurs, que ce ne sont que des ténèbres extérieures : *Mittite eum in tenebras exteriores* : au lieu que les ténèbres d'une aveugle concupiscence sont des ténèbres renfermées et, pour ainsi dire, concentrées dans l'homme, et aussi intimes à l'homme que l'homme l'est à lui-même. Les démons sont dans le séjour des ombres et de l'obscurité, mais ils sont eux-mêmes remplis de clarté ; car ils ne comprirent jamais mieux, ni ce que c'est que Dieu, dont ils ressentent la main vengeresse, ni ce que c'est que le péché, dont ils portent la peine éternelle, ni ce qu'ils sont eux-mêmes, et pour quelle fin ils avaient été créés. Ils sont donc entièrement investis de ténèbres, mais intérieurement pénétrés de lumières ; et l'impudique, au contraire, est investi de lumières, et pénétré de

ténèbres. Il a hors de lui toutes les lumières de la foi, qu'il n'aurait qu'à consulter, et qui lui feraient voir la dignité de son âme sanctifiée par le sacrement de Jésus-Christ, l'opprobre du péché, qui la déshonore et qui la souille, l'excellence de Dieu, à qui il doit se soumettre, et contre qui il se révolte ; mais au dedans, ce n'est qu'une sombre nuit : et voilà pourquoi il ne voit rien. Ne faut-il donc pas conclure qu'il est encore dans de plus épaisses ténèbres que les réprouvés mêmes ?

Allons plus loin. Le désordre qui règne dans l'enfer règne-t-il également dans l'impureté ? Également, Chrétiens, et d'autant plus que le désordre de l'enfer est nécessairement accompagné d'un ordre supérieur que la justice divine y a établi, puisque, dans la doctrine des Pères, l'enfer, tout enfer qu'il est, est le lieu destiné par la Providence, où Dieu, comme créateur de l'univers, rappelle toutes chose à l'ordre, punissant ce qui est punissable, et tirant de ses créatures rebelles les satisfactions qui lui sont dues ; au lieu que le désordre de l'impureté est simplement un désordre, et rien de plus ([1]). De vous expliquer dans toute son étendue la nature de ce désordre, ce serait un discours infini. Saint Augustin le fait consister en ce que l'esprit de l'homme, qui, par un droit de supériorité naturelle, doit gouverner

et régir le corps, se laisse au contraire gouverner lui-même par les sens. Ce qui n'arrive pas, dit-il, dans les autres vices, ni dans les autres passions, où l'esprit, au moins, s'il est vaincu, n'est vaincu que par soi-même, au lieu qu'il est ici vaincu par la chair. Ce sont les termes de ce saint docteur : *In aliis quippe affectibus, animus à se ipso vincitur* ; *hic autem pudet animum sibi resisti à corpore, quod ei inferiore naturâ subjectum est.* Mais cette pensée est trop spirituelle pour exprimer le désordre d'un péché aussi grossier que celui-là. Saint Chrysostome nous en donne une idée plus sensible, lorsqu'il nous dit que le désordre de l'impureté dans l'homme est de porter l'homme à des excès où la sensualité même des bêtes ne se porte pas. Car il est certain que l'homme faisant servir sa raison, j'entends sa raison dépravée, à sa concupiscence, a inventé, pour se satisfaire, des crimes que la seule concupiscence ne lui aurait jamais inspirés ; et que, comme il n'y a que l'homme entre les animaux capable d'être chaste par vertu et au-dessus des lois de la nature, aussi n'y a-t-il que l'homme capable d'être vicieux et emporté au delà des bornes de la nature même. Ainsi saint Chrysostome le déclarait-il, dans l'exemple de ces villes abominables dont il est parlé au livre de la Genèse, et sur qui Dieu fit éclater l'ardeur de sa colère. Villes infortunées, dont l'exécrable péché

en a perverti tant d'autres ! car combien Dieu n'en voit-il pas d'aussi criminelles, peut-être jusques au milieu du christianisme ? et s'il ne les punit pas en faisant pleuvoir sur elles le soufre et le feu, combien de vengeances secrètes, mais encore plus terribles n'exerce-t-il pas tous les jours sur ceux qui renouvellent de pareilles abominations ! N'est-ce pas ce que nous veut faire entendre saint Paul, quand il nous les représente abandonnés de Dieu et livrés aux passions les plus honteuses ? et quoique l'Apôtre n'ait pas fait difficulté de s'en expliquer ouvertement, oserais-je, tout ministre que je suis de l'Évangile, user ici des mêmes expressions ? Je craindrais que, toutes consacrées qu'elles sont, elles ne blessassent votre pudeur ; et plût à Dieu que le démon de la chair ne vous eût jamais ouvert les yeux pour comprendre ce que je puis dire, et qu'il fût toujours dangereux d'en parler, de peur d'apprendre aux chrétiens ce qu'ils ignorent ! Car malheur à moi si, sous prétexte de confondre les pécheurs, je scandalisais jamais une âme simple et innocente ! Mais disons la vérité, Chrétiens : où est aujourd'hui l'innocence et la simplicité ! Si l'on ne fait pas tout le mal, on veut le pouvoir et le savoir faire. Vous diriez que la nature ne soit pas assez corrompue, et qu'il faille y ajouter l'étude, pour se faire une science de ses désordres

mêmes. Paraît-il un livre diabolique qui révèle ces mystères d'iniquité, c'est celui que l'on recherche, celui que l'on dévore avec tout l'empressement d'une avide curiosité. Que l'imagination en soit infectée, qu'il fasse des impressions mortelles dans le cœur, que le venin qu'il inspire aille jusqu'à la partie de l'âme la plus saine, qui est la raison, il n'importe : c'est le livre du temps qu'il faut avoir lu, et cela sans égard au péril qui s'y rencontre ; comme si l'on était sûr de la grâce, et qu'on eût fait un pacte avec Dieu, pour avoir droit de s'exposer sans présomption aux occasions les plus prochaines. Car celle-ci, je dis cette curiosité de savoir ce qui doit faire horreur à penser, est une de ces tentations que nulle excuse ne justifie, et dont cependant, avec toute la prétendue réforme dont on se pique, on ne peut presque gagner sur soi de se faire un point de conscience.

Mais achevons, s'il est possible, de développer ce que j'appelle désordre de l'impureté. Tertullien semble l'avoir conçu d'une manière plus figurée, et par conséquent plus propre à un discours qui n'a pour but que votre édification. C'est dans le livre *de la Chasteté* (1), où j'avoue que ce grand homme, emporté par la force de son génie, parlait déjà en hérétique, mais en hérétique, remarquent ses commentateurs, qui ne l'était au moins que par un excès de zèle, et dont on ne

peut nier que les erreurs n'aient été mêlées des plus saintes et des plus solides vérités. Il dit donc, et c'est une de ces vérités, que l'esprit impur a comme une liaison nécessaire avec tous les vices, et que tous les vices sont, pour ainsi dire, à ses gages et à sa solde, toujours prêts à le servir pour le succès de ses détestables entreprises. C'est pour lui, par exemple, que l'homicide répand le sang humain, pour lui que la perfidie prépare des poisons, pour lui que la calomnie est ingénieuse à inventer, pour lui que l'injustice est toute-puissante quand il s'agit de solliciter, pour lui que l'avarice épargne, pour lui que le prodigue dissipe, pour lui que le parjure trompe, pour lui que le sacrilège attente sur ce qu'il y a de plus saint. Voilà, disait Tertullien, la pompe infernale que je m'imagine voir, quand je considère les démarches de cette dangereuse passion : *Pompam quamdam atque suggestum aspicio mæchiæ*. L'impudicité est à la tête de tout cela, et tout cela lui fait escorte. Pensée qui s'accorde parfaitement avec celle du Fils de Dieu, lorsqu'il nous représente, dans l'Évangile, l'esprit impur accompagné de sept autres esprits, ou aussi méchants, ou encore plus méchants que lui, puisqu'il est certain que le démon d'impureté est presque toujours suivi du démon de vengeance, du démon de discorde, du démon d'impiété, du démon d'injustice, du dé-

mon de médisance, du démon de prodigalité, du démon d'effronterie et de licence : et combien pourrais-je en joindre d'autres ? Mais arrêtons-nous à ceux-là, pour vérifier même à la lettre la parole de Jésus-Christ : *Et assumit septem alios spiritus secum nequiores se.*

Parlons sans figure. Avouons que ce péché est en effet le grand désordre du monde, puisqu'il attire après soi tous les autres désordres. Je dis que c'est pour lui que se répand le sang humain ; écoutez-moi. D'où sont venues les guerres les plus cruelles et les plus fatales aux peuples, sinon d'une passion d'amour ? Une femme enlevée par un insensé, fut l'étincelle qui excita les plus violents incendies, et qui consuma des nations entières (1). Parce qu'un homme était impudique, il fallut que des milliers d'hommes périssent par le fer et par le feu. Mais ne remontons point si haut pour avoir des preuves de cette vérité : notre siècle, ce siècle si malheureux, a bien de quoi nous convaincre ; et Dieu n'a permis qu'il engendrât des monstres, que pour nous forcer à en convenir. Nous les avons vus avec effroi, et tant d'événements tragiques nous ont appris plus que nous ne voulions, ce qu'un commerce criminel peut produire, non plus dans les États, mais dans les familles, et dans les familles les plus honorables. L'empoisonnement était parmi nous un crime

inouï ; l'enfer, pour l'intérêt de cette passion, l'a rendu commun. On sait, disait le poète, ce que peut une femme irritée : mais on ne savait pas jusqu'à quel excès pouvait aller sa colère, et c'est ce que Dieu a voulu que nous connussions. En effet, ne vous fiez point à une libertine, dominée par l'esprit de débauche : si vous traversez ses desseins, il n'y aura rien qu'elle n'entreprenne contre vous ; les liens les plus sacrés de la nature ne l'arrêteront pas : elle vous trahira, elle vous sacrifiera, elle vous immolera. C'est par l'homicide, poursuivait Tertullien, que le concubinage se soutient, que l'adultère se délivre de l'importunité d'un rival, que l'incontinence du sexe étouffe sa honte en étouffant le fruit de son péché.

Je dis que c'est pour ce péché qu'on devient profanateur. L'aurait-on cru, si la même providence n'avait fait éclater de nos jours, ce que la postérité ne pourra lire sans en frémir ? aurait-on cru, dis-je, que le sacrilège eût dû être l'assaisonnement d'une brutale passion ? que la profanation des choses saintes eût dû entrer dans les dissolutions d'un libertinage effréné ? que ce qu'il y a de plus vénérable dans la religion eût été employé à ce qu'il y a de plus corrompu dans la débauche, et que l'homme, suivant la prédication d'Isaïe, eût fait servir son Dieu même à ses plus infâmes voluptés ? *Verumtamen servire me fecisti*

in peccatis tuis, et laborem mihi præbuisti in iniquitatibus tuis (1). Disons des choses moins affreuses, et que celles-là demeurent, s'il est possible, ensevelies dans un éternel oubli. Je dis que c'est l'esprit impur qui entretient les dissensions et les querelles d'une ville, d'un quartier. Vous le savez : trois ou quatre femmes décriées, et célèbres par l'histoire de leur vie, en font presque immanquablement toute l'intrigue ; et de là naissent les inimitiés de ceux qui les fréquentent ; de là, les emportements de ceux qui s'en croient méprisés ; de là, les haines irréconciliables entre elles-mêmes ; de là, les discordes domestiques, les furies d'un mari à qui cette plaie, une fois ouverte, ne laisse plus que des aigreurs et le ressentiment le plus profond et le plus amer. Je dis que c'est l'impureté qui rend la calomnie ingénieuse à former des accusations, et à suborner des témoins : la mémoire n'en est que trop récente. Du moins n'est-ce pas de cette source empoisonnée que viennent les plus sanglantes railleries, les médisances atroces, les libelles injurieux et diffamatoires, mille autres attentats contre la réputation du prochain et contre la charité ? Je dis que c'est cette passion qui rend l'injustice toute puissante dans les sollicitations ; et l'usage que vous avez du monde vous permet-il d'en douter ? On sait que ce magistrat est gouverné par cette femme, et

l'on sait bien, au même temps, le moyen d'intéresser cette femme et de la gagner : c'est assez ; car avec cela il n'y a point de bon droit qui ne succombe, point de chicane qui ne réussisse, point de violence et de supercherie qui ne l'emporte. Combien de juges ont été pervertis par le sacrifice d'une chasteté livrée et abandonnée ; et pour combien de malheureuses, la nécessité de solliciter un juge impudique, n'a-t-elle pas été un piège et une tentation ? Je dis que c'est ce vice qui désole les maisons et qui en dissipe tous les biens ; n'en avez-vous pas vu cent exemples ? heureux si vous n'en avez pas fait l'épreuve, ou par votre propre péché, ou par le péché d'autrui. Le désordre ancien et commun était de voir avec compassion un insensé sous le nom d'amant prodigue, et prodigue jusqu'à l'extravagance, contenter l'avarice, et entretenir le luxe d'une mondaine qu'il idolâtrait : mais le désordre du temps est de voir au contraire une femme perdue d'honneur aussi bien que de conscience, par un renversement autrefois inouï, faire les avances et les frais, s'épuiser, s'endetter, se ruiner pour un mondain à qui elle est asservie, dont elle essuie tous les caprices, qui n'a pour elle que des hauteurs, et qui ordonne de tout chez elle en maître. L'indignité est que ce désordre s'établit de telle sorte qu'on s'y accoutume ; le domestique

s'y fait ; on obéit à cet étranger ; ses ordres sont respectés et suivis parce qu'on s'aperçoit de l'ascendant que son crime lui donne : tandis que celle-ci, ne gardant plus de mesures, et libre du respect humain dont elle a secoué le joug, se fait une vanité de ne ménager rien, et un plaisir de sacrifier tout, pour se piquer du ridicule avantage et de la folle gloire de bien aimer.

Ne vous offensez pas, Mesdames ; et quand il y aurait de l'imprudence à pousser trop loin ces reproches, souffrez, qu'à l'exemple de saint Paul, je vous conjure de la supporter : *Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me.* Dieu, témoin de mes intentions, sait avec quel respect pour vos personnes, et avec quel zèle pour votre salut je parle aujourd'hui ; mais Dieu a ses vues, et il faut espérer que sa parole ne sera pas toujours sans effet. C'est de vous, Mesdames, le savez-vous, et jamais y avez-vous bien pensé devant Dieu ? c'est de vous que dépend la sainteté et la réformation du christianisme ; et si vous étiez toutes aussi chrétiennes que vous devez l'être, le monde, par une bienheureuse nécessité, deviendrait chrétien. Le désordre qui m'afflige est que l'on prétend maintenant, et peut-être avec justice, vous rendre responsables de ce débordement de mœurs que nous voyons croître de jour en jour ; et que l'on n'en

accuse plus simplement vos lâchetés, vos complaisances, vos faiblesses, mais qu'on l'impute à vos artifices et à la dépravation de vos cœurs. N'est-il pas étonnant qu'au lieu de cette modestie et de cette régularité que Dieu vous avait données en partage, et que le vice même respectait en vous, il y en ait parmi vous d'assez endurcies pour affecter de se distinguer par un enjouement et une liberté à quoi tant d'âmes se laissent prendre comme à l'appât le plus corrupteur ? L'excès du désordre, c'est que toutes les bienséances qui servaient autrefois de rempart à la pureté, soient aujourd'hui bannies comme incommodes. Cent choses qui passaient pour scandaleuses, et qui auraient suffi pour rendre suspecte la vertu même, ne sont plus de nulle conséquence. La coutume et le bel air du monde les autorisent, tandis que le démon d'impureté ne sait que trop s'en prévaloir. Le comble du désordre, c'est que les devoirs, je dis les devoirs les plus généraux et les plus inviolables chez les païens mêmes, soient maintenant des sujets de risée. Un mari sensible au déshonneur de sa maison, est le personnage que l'on joue sur le théâtre (1) ; une femme adroite à le tromper, est l'héroïne que l'on y produit ; des spectacles où l'impudence lève le masque, et qui corrompent plus de cœurs que jamais les prédicateurs de l'Evangile n'en convertiront, sont ceux

auxquels on applaudit. Assujettissement, dépendance, attachement à sa condition, tout cela est représenté comme une espèce de tyrannie, dont le savoir-faire doit affranchir. C'est ce qu'on ne se lasse point d'entendre ; et tel qui, par sa triste destinée, y a le plus d'intérêt, est le premier à s'en divertir. Imaginez-vous d'ailleurs un mari qui, pourvu par le don de Dieu d'une femme prudente et accomplie, ne laisse pas de s'entêter d'une passion bizarre ; aime par obstination ce qui souvent n'est point aimable, et ne peut aimer par raison ce qui mérite tout son amour ; ne se rebute de ce qui lui est permis, que parce qu'il lui est permis, et ne s'attache avec ardeur à ce qui lui est défendu, que parce qu'il lui est défendu ; traite avec dureté et avec rigueur ce qui devrait être l'objet de sa tendresse, et adore opiniâtrement ce qui est la cause visible de tous ses malheurs. Voilà ce que j'appelle désordres ; et combien encore y en a-t-il d'autres que je passe, et que je ne puis marquer.

Cependant, à l'aveuglement et au désordre, l'impureté ajoute encore l'esclavage : troisième trait de ressemblance dans l'impudique avec l'état des réprouvés dans l'enfer. Car il n'y a point de péché qui rende l'homme plus esclave du démon. Dans les autres péchés, dit saint Grégoire pape, l'esprit de ténèbres nous attaque comme un ennemi, il nous sollicite comme un tentateur,

il nous surprend comme un séducteur ; mais dans celui-ci il nous domine comme un tyran. S'il nous corrompt, poursuit ce Père, par une autre passion, malgré sa victoire, il est toujours dans la défiance ; il craint toujours quelque changement, et que la grâce ne lui arrache sa proie : mais s'il nous a fait tomber dans une impureté, s'il nous a engagé dans un commerce criminel, c'est alors le fort armé de l'Évangile ; il tient une âme dans ses filets, il est sûr de sa conquête, et il s'en croit le paisible possesseur : *In pace sunt ea quæ possidet* (1). Pourquoi, demande saint Augustin, suscitait-il dans les premiers siècles de l'Église tant de persécutions contre les chrétiens ? Ah ! répond ce saint docteur, c'est que les chrétiens vivaient dans une entière pureté de mœurs, c'est qu'ils étaient chastes par état, et par conséquent affranchis de la domination du péché : comme donc le démon ne pouvait s'en rendre maître par l'amour du plaisir, il tâchait à les vaincre par l'horreur des supplices. Mais, depuis qu'il a trouvé moyen de s'introduire dans le christianisme par les voluptés sensuelles, toutes les persécutions ont cessé ; car cette voie lui a paru bien plus courte et plus assurée. En exerçant sa cruauté contre les martyrs, il tourmentait les corps ; mais les âmes étaient perdues pour lui : au lieu que l'impureté lui assujettit, sans effusion de sang, et les âmes et les corps. Et je

puis bien dire ici ce que disait saint Hilaire à l'empereur Constance, lorsque, par des flatteries dangereuses, il tentait et il ébranlait les fidèles : Plût à Dieu que nous eussions vécu au temps des persécuteurs ! Nous devons beaucoup aux premiers Césars, puisque c'est par eux que nous avons triomphé de l'enfer : *Plus crudelitati debemus, quia diabolum vicimus*. Mais maintenant nous combattons avec un ennemi d'autant plus à craindre qu'il le paraît moins ; il ne déchire pas la chair, mais il la flatte : *Non dorsa cædit, sed membra palpat*. En nous persécutant il nous donnerait la vie ; mais il nous chatouille pour nous donner la mort : *Non proscribit ad vitam, sed titillat in mortem*. En nous confinant dans une prison, il nous donnerait la liberté ; mais il nous retient dans son palais pour nous réduire en servitude : *Non tradit carceri in libertatem, sed intra palatium retinet in servitutem*.

Ainsi parlait ce saint évêque. Et voilà le triste état où saint Augustin gémit si longtemps, et sur quoi il se fait de si sensibles reproches. Ce grand homme, avant sa conversion, sans être encore touché des puissants motifs qui, dans la suite, le ramenèrent à son devoir, soupirait néanmoins de se voir esclave de sa passion. Il ne voulait pas encore être à Dieu ; mais au moins eût-il voulu être à lui-même. Hé quoi ! Augustin, se disait-il,

seras-tu donc toujours maîtrisé par une aveugle concupiscence et dominé par les sens ? Demeureras-tu toujours plongé dans d'infâmes plaisirs ? Après avoir goûté les délices de l'esprit, suivras-tu toujours les appétits du corps ? Encore, si tu conservais quelque empire sur ta cupidité ! Mais que la chair te gouverne ; que, dans les plus nobles exercices de ton âme, elle vienne te gourmander par un sentiment brutal ; qu'elle ne te donne aucune trêve, ni aucun relâche (1), et que tu sois toujours prêt à lui obéir : ah ! c'est porter dans toi-même un enfer, puisque c'est y porter un démon qui sans cesse te fait éprouver sa plus impérieuse et sa plus cruelle tyrannie.

De là naît le ver de la conscience et le trouble : quatrième et dernier rapport de l'impudique avec les réprouvés au milieu des flammes qui les brûlent. Car l'homme sensuel et voluptueux veut se satisfaire, et cherche un certain repos qu'il croit se pouvoir procurer en suivant ses désirs criminels ; mais, par un ordre tout contraire de la Providence, c'est en suivant ses désirs criminels qu'il perd le repos et qu'il se met dans l'impuissance de le trouver : *Quærens requiem, et non invenit* (2). D'où pourrait-il l'espérer ? du côté de Dieu, son créateur, et le juge de ses actions et de sa vie ? du côté de la créature dont il est adorateur, de cet objet malheureux de son attachement

et de sa passion ? Or, l'un et l'autre, s'il raisonne bien, et même quand il raisonnerait mal, lui devient une source d'inquiétudes, de chagrins, de remords, de désespoirs : encore un moment de réflexion, et je conclus cette première partie.

Trouble du côté de Dieu, que l'impudique envisage comme le juge de ses actions et de sa vie. Car prenez garde, s'il vous plaît : tout péché, par la raison générale qu'il est péché, met entre Dieu et le pécheur, tant qu'il est pécheur, une division, une guerre irréconciliable. Par conséquent, il est impossible que le pécheur, du moment qu'il se révolte contre Dieu, ne perde pas la paix : *Quis restitit ei, et pacem habuit* (1). Mais il faut avouer que cela même convient encore singulièrement et plus proprement au péché de la chair : pourquoi ? saint Chrysostome nous en donne la raison, et l'expérience la confirme. Parce qu'il n'y a point de péché, dit ce Père, que l'homme soit d'abord plus déterminé à se reprocher, point de péché où il lui soit plus difficile de se flatter et de se former une fausse conscience, point de péché dont la confusion et la honte lui soient plus naturelles, et où le prétexte de l'erreur et de l'ignorance ait moins de lieu : donc point de péché que le remords suive de plus près, et qui de sa nature soit plus incompatible avec le repos et la tranquillité de l'âme : *Quærens requiem, et non invenit.*

Dans les autres péchés, ajoute saint Chrysostome, à force de se préoccuper, on croit, en péchant même, avoir raison, et par là on s'affranchit au moins du trouble présent, que cause le péché quand il est commis avec une conviction actuelle de sa malice. Ainsi la haine, ainsi l'ambition, l'avarice portent-elles tous les jours l'homme à des excès qui le rendent criminel devant Dieu, mais qui dans lui-même ne l'empêchent pas de jouir d'un calme profond. Comme ce sont des péchés plus intérieurs, l'amour-propre sait non seulement les déguiser, mais les justifier, jusqu'à les faire paraître honnêtes : et de là souvent on est rempli d'orgueil, on fait tort au prochain, on blesse la charité et la justice sans aucun scrupule : pourquoi ? parce qu'on n'en convient pas avec soi-même, et qu'il est rare qu'en tout cela on se juge dans la rigueur. Tel est, dit saint Chrysostome, le caractère des péchés de l'esprit.

Il n'y a que le péché de la chair où l'homme, pour peu qu'il ait de religion, ne trouvant nulle défense et nulle excuse, est obligé malgré lui de se condamner. Car ce péché est trop grossier pour servir de sujet aux illusions d'une conscience erronée ; et l'âme, par un reste d'intégrité que ce péché ne détruit pas dans l'instant qu'elle y tombe, est forcée de se reconnaître coupable, de prononcer elle-même son arrêt, et commence

déjà à l'exécuter par les horreurs d'une réprobation éternelle dont elle est saisie. A peine donc l'impudique a-t-il goûté le fruit de son incontinence, qu'il en éprouve l'amertume ; à peine a-t-il accordé à ses sens ce que la loi de Dieu lui défend, qu'il demeure interdit, confus, livré comme Caïn à son propre péché, qui devient son supplice et son tourment. Il semble que le premier rayon de la foi qui l'éclaire aille à lui en découvrir l'énormité et la difformité pour lui en ôter le plaisir. Tandis qu'il croit un Dieu vengeur des crimes, voilà son état : *Quærens requiem, et non invenit.*

Je sais, et je l'ai dit, qu'à mesure qu'il se dérègle, il voudrait bien secouer le joug de cette foi qui l'importune, et qu'un des effets les plus naturels de la cupidité qui l'aveugle, est d'affaiblir dans son esprit la créance des vérités qui le troublent, et qui, en le troublant, le contiennent dans le devoir. Mais s'il se délivre par là du trouble salutaire de la pénitence, ce n'est que pour tomber dans un autre encore plus triste et plus affreux ; je dis celui d'un esprit emporté par la passion et chancelant dans la religion. Car, ou le démon de l'impureté qui le possède l'a rendu absolument infidèle, ou non ; c'est-à-dire, ou, malgré son désordre, il a encore quelque respect pour les oracles de la parole de Dieu, ou il n'en a plus :

or, s'il en a, comment peut-il les écouter et ne pas trembler ? et s'il n'en a plus, quelle assurance, du reste, peut-il avoir en n'écoutant que lui-même ?

En effet, s'il cesse d'être chrétien, dans quelle autre misère ne tombe-t-il pas, exposé, non plus aux alarmes que lui cause sa foi, mais aux incertitudes cruelles où le jette son infidélité même ? Car cette infidélité ne l'assurant de rien et lui faisant hasarder tout, de quel secours lui peut-elle être pour trouver la paix ? au défaut de la loi qu'il a rejetée, quels témoignages son âme, cette âme naturellement chrétienne, ne porte-t-elle pas contre lui pour le déconcerter, pour le désoler jusque dans son libertinage ? quels combats, quels retours secrets n'a-t-il pas à soutenir ? quelles difficultés à surmonter ? quels doutes à résoudre ? dans ces agitations et ces embarras, où est le prétendu bonheur qu'il se promettait ? *Quærens requiem, et non invenit.*

Trouble encore plus sensible du côté de l'objet qu'il adore : ne le voyons-nous pas tous les jours ; et en faudrait-il davantage que ce que nous voyons pour apprendre à nous préserver d'une pareille maladie ? Soit qu'on la considère dans sa naissance, soit qu'on la suive dans son progrès, soit qu'on en juge par l'issue, n'est-elle pas de tous les maux, sans exception, le plus inquiet ? Dans

sa naissance : car, quel tourment, par exemple, est comparable à celui d'un esprit blessé, qui aime et qui s'aperçoit qu'il n'est pas aimé ; qui veut plaire, et qui par cela même déplaît ; qui conçoit des désirs ardents, et qui ne trouve que des froideurs ; qui s'épuise en services et en soins, et qui n'est payé que de rebuts ? Cette passion ridicule et bizarre, mais opiniâtre, quelque force qu'il ait d'ailleurs, n'est-ce pas ce qui le dessèche, ce qui le mine, ce qui le fait misérablement et inutilement languir ; et de quelque bon sens que Dieu l'ait pourvu, n'est-ce pas ce qui l'infatue, ce qui pousse sa raison à bout, ce qui le met dans l'impuissance de s'en aider ? En sorte que, tout persuadé et tout convaincu qu'il est de sa folie, il ne peut la vaincre ni s'en défaire : d'autant plus malheureusement ensorcelé, pour ainsi dire, qu'il ne l'est qu'à ses dépens ; tandis que les autres, peu touchés de ce qu'il endure, ou en raillent, ou en ont pitié.

Voilà, si l'on ne répond pas à sa passion, quelle est sa déplorable destinée. Mais quand on y répondrait, quelles inquiétudes et quelles craintes qu'on n'y réponde pas également, qu'on n'y réponde pas sincèrement, qu'on n'y réponde pas constamment ? Qu'on n'y réponde pas également, car où y trouver un retour parfait ; et lors même qu'il se trouve, où sont ceux qui, pour leur repos,

veulent s'en tenir assurés ? En aimant, est-on jamais content de la personne qu'on aime ? Qu'on n'y réponde pas sincèrement : car, dans ce commerce d'amitiés mondaines, et par conséquent impures, combien de fausses apparences ? combien de dissimulations ? combien de tromperies, de ruses, surtout quand l'ambition ou l'intérêt engagent l'une à jouer tel personnage ? et pour peu que l'autre soit éclairé, combien de soupçons justes et légitimes, mais affligeants et désolants, doivent lui déchirer l'âme et le consumer ?

Je dis plus ; et dans la suite de cette même passion, que ne faut-il pas essuyer ? Ou celle dont on a fait son idole est vaine et indiscrète, ou elle est fière et orgueilleuse, ou elle est capricieuse et inégale, ou elle est légère et inconstante. Or, à quelles épreuves, à quelles bassesses, à quelles misères n'est-on pas alors réduit ? Que la passion, comme il arrive immanquablement, se tourne en jalousie, quel enfer ! Dieu peut-il mieux se venger d'un impudique qu'en le laissant venir là ? Du moment que la jalousie s'est emparée de son cœur. lui faut-il un autre bourreau que lui-même pour le mettre à la torture et à la gêne ? Que de veilles qui le fatiguent, qui l'accablent ! que de tristes et d'affreuses nuits, toujours occupé qu'il est à combattre des fantômes et à se remplir de fiel et

de venin contre des rivaux peut-être imaginaires! Mais si sa curiosité lui découvre en effet ce qu'il craignait de voir, quoiqu'il le cherchât avec tant d'empressement et tant de vigilance, quels dépits et quelles fureurs ! et quelle image plus naturelle pourrais-je vous en donner, que les pleurs des damnés et leurs grincements de dents ! *Fletus et stridor dentium*. Enfin, quelle issue et quel dénoûment ordinaire ont ces criminelles intrigues ? La seule vue de l'avenir n'est-elle pas une peine continuelle et toujours présente, quand on se dit à soi-même et qu'on se le dit avec assurance : Cette passion finira, et le succès le moins fâcheux que j'en puisse attendre, c'est qu'elle finira par quelque chose de désagréable, c'est-à-dire, qu'elle s'usera, et se changera en dégoût : mais ce que j'en dois plus craindre, c'est qu'elle finira par quelque chose de douloureux, par une infidélité qui me désespérera, par une ingratitude qui me consternera, par un mépris qui m'outragera, par une ignominie qui me comblera de confusion, qui me mettra hors d'état de paraître dans le monde dont je serai la fable, qui m'en bannira pour jamais : c'est qu'elle finira sans moi et malgré moi, avant que de finir en moi, et qu'elle ne subsistera dans moi que pour me rendre la vie insupportable, et pour me faire goûter par avance toutes les horreurs de la mort.

Ah ! mon Dieu, nous ne le comprenions pas ; mais il est vrai que vous ne châtiez jamais plus rigoureusement le pécheur qu'en le livrant à ses appétits déréglés. Il croit y trouver sa félicité, et il y trouve une réprobation anticipée. Achevons. Impureté, signe de la réprobation, ç'a été la première partie. Impureté, principe de la réprobation, c'est la seconde.

SECONDE PARTIE

Pour parler le langage des Pères, et pour réduire aux principes de la théologie la seconde proposition que j'ai avancée, opérer la réprobation dans une âme, c'est la conduire à l'impénitence finale, puisqu'il est évident que l'impénitence finale est la disposition la plus prochaine à la réprobation, ou plutôt le commencement de la réprobation même. En effet, dit saint Augustin, les pécheurs ne sont réprouvés que parce qu'ils ne sont plus dans la voie, ni en état de faire pénitence : s'ils y pouvaient rentrer, ou que, dans le lieu même de leur tourment, ils pussent encore être touchés d'un sentiment de conversion, l'enfer ne serait plus enfer pour eux, et ils cesseraient d'être réprouvés ; mais ils le sont et le seront toujours, parce qu'il n'y a plus pour eux de retour, et

qu'une impénitence consommée a mis, pour ainsi dire, le premier sceau à leur damnation. S'il y a donc un péché dont la vertu particulière et spécifique soit d'engager le pécheur dans cette malheureuse impénitence, c'est ce que j'appelle non plus un signe, mais un principe de réprobation.

Tel est le péché d'impureté : pourquoi ? parce qu'entre les péchés qui précipitent l'homme dans l'abîme de perdition, il n'y en a aucun qui semble plus éloigné de la pénitence chrétienne, et qui par conséquent, dans le cours de la Providence, soit plus irrémissible. Je dis, Chrétiens, irrémissible, non pas dans le sens que l'a entendu Tertullien, lorsqu'il prétendait que ce péché était sans remède, que l'Église n'avait reçu pour l'abolir aucun pouvoir, et que tout impudique devait être abandonné à la rigueur des jugements de Dieu, exclu de toute réconciliation, et visiblement réprouvé par une séparation entière et sans ressource du corps de Jésus-Christ. Car, l'entendre de la sorte, c'était une erreur, et cette erreur, pour la distinguer de la vérité que je prêche, consistait en deux points. Premièrement, en ce que Tertullien voulait que l'impureté fût d'elle-même et absolument irrémissible ; ce que je n'ai garde de penser : mais je dis seulement que c'est un péché très difficile à guérir ; de sorte que les remèdes mêmes institués par le Fils de Dieu,

et commis à la dispensation de l'Église, quoiqu'ils le puissent effacer, ne l'effacent néanmoins qu'assez rarement, parceque mille obstacles presque invincibles en arrêtent l'effet salutaire. Secondement, la pensée de Tertullien était que l'impénitence habituelle, dont l'impureté est suivie, ne dépendait point de la volonté du pécheur : car selon ses maximes, quand le pécheur aurait fait les derniers efforts, et donné les preuves les plus sensibles d'une pénitence parfaite, l'Église n'y devait point avoir égard pour le rétablir dans l'usage des divins mystères et dans la communion des fidèles, autre article que condamne l'Église, et que je condamne avec elle, reconnaissant que si le plus emporté et le plus scandaleux des hommes se convertissait à Dieu de bonne foi, qu'il en donnât des marques solides, qu'il justifiât sa contrition par la régularité de sa vie, l'Église alors, en lui imposant les satisfactions légitimes, aurait droit de l'admettre à la pénitence, et de lui accorder la grâce qu'il aurait demandée avec gémissements et avec larmes. Mais j'ajoute au même temps que, par les désordres de son habitude criminelle, l'homme se fait, pour ainsi parler, à lui-même un état d'impénitence, et d'une impénitence volontaire, d'une impénitence à laquelle il ne veut pas renoncer, dont il entretient la cause, et qui lui endurcit le cœur d'autant

plus dangereusement qu'elle lui est agréable et qu'elle lui plaît.

Voilà, dis-je, en quoi la vérité que j'établis est différente de l'hérésie de Tertullien. Hérésie où je vous prie, en passant, de remarquer avec moi deux choses importantes, et qui peuvent être pour vous d'une grande édification : savoir, le principe d'où elle procédait, et le fondement sur lequel on l'appuyait. D'où procédait cette hérésie ? appliquez-vous à ceci : d'une sainte horreur dont l'Église était prévenue contre le péché que je combats ; mais horreur que Tertullien outra, pour user de ce terme, en déférant trop à ses lumières et à son sens. Car voici comment il raisonna : l'Évangile m'assure qu'il y a des péchés monstrueux qui ne se pardonnent ni dans le siècle présent, ni dans le siècle à venir. Rien de plus monstrueux dans un chrétien que le dérèglement d'une chair sensuelle et impure. Par conséquent, il faut que l'impureté soit un de ces péchés irrémissibles dont parle le Saint-Esprit. Il se trompait dans la première proposition, ne la prenant pas au sens orthodoxe qui la modifie ; mais pour la seconde, il ne supposait rien qui ne fût universellement reçu : et nous jugeons assez de là, que l'impureté était donc alors regardée comme un crime bien énorme, puisqu'il se trouvait même des hommes savants et zélés qui ne pouvaient con-

sentir que la pénitence la plus juste et la plus complète fût suffisante pour l'expier. De plus, on juge de cette hérésie, combien, à l'égard de ce crime, la discipline de l'Église était rigoureuse, et avec quelle sévérité l'on procédait contre les impudiques. Car il fallait bien que cela fût ainsi, puisque la constitution du pape Zéphyrin, qui promettait grâce aux simples fornicateurs, souffrez ce terme, quelque prudente qu'elle fût, ne laissa pas de partager les esprits, de déplaire à plusieurs, et d'en révolter quelques-uns, entre lesquels Tertullien se déclara le plus hautement. J'apprends, disait-il dans la chaleur de cette controversse, que le souverain pontife, l'évêque des évêques, a publié une ordonnance, mais décisive et absolue, en vertu de laquelle les fornicateurs, après les exercices ordinaires d'une pénitence laborieuse, peuvent espérer une entière rémission : *Audio edictum, et quidem peremptorium : pontifex scilicet maximus, episcopus episcoporum, dicit : Ego fornicationis delicta pœnitentiâ functis dimitto.* Ensuite il s'écrie : O indignité ! ô prévarication ! ô abus, qui ouvre la porte à toutes sortes de licences ! Prenez garde, Chrétiens ; cette conduite le scandalisa, et il aima mieux se séparer du corps de l'Église en l'accusant de relâchement, que desouscrire à cette ordonnance et de l'approuver. Il fallait donc que la simple fornication eût été

jusque-là sujette à de grandes peines. Mais encore, sur quoi Tertullien se fondait-il pour porter les choses à cet excès, et pour traiter d'irrémissible le péché, selon le monde, le plus pardonnable ? Sur des raisons, Chrétiens, toutes essentielles, quoiqu'il soit vrai qu'il en abusât. Par exemple, il ne pouvait souffrir qu'un chrétien apportât pour excuse de son désordre la faiblesse de la chair. Ah ! mon frère, reprenait-il, ne me dites pas que la chair a été faible en vous : elle n'a été que trop forte, puisqu'elle l'a emporté sur l'esprit : *Nulla enim tam fortis est caro, quàm quæ spiritum elisit.* Hé quoi ! ajoutait-il ; nous refusons la grâce de la pénitence à celui qui a succombé dans la persécution, et nous l'accordons à celui qui, dans la paix, succombe à sa passion ! Nous ne pardonnons pas à une chair que le supplice a effrayée, et nous pardonnerons à celle qu'un faux plaisir a corrompue ! Non, non, poursuivait-il, il y aurait en cela de l'injustice ; car une chute libre et volontaire mérite bien moins de compassion qu'une lâcheté involontaire et forcée. Or, l'apostasie d'un chrétien par la crainte de la mort, toute criminelle qu'elle est, est l'effet d'une violence étrangère ; au lieu que le désordre de l'impudique vient d'une pure infidélité. Le chrétien lâche et déserteur de sa religion peut alléguer pour sa défense la cruauté de ses bourreaux ; mais le

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

sensuel et le voluptueux ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Et qui des deux, à votre avis, fait un plus grand outrage à Jésus-Christ, ou celui qui l'abandonne dans les tourments, ou celui qui le renonce dans les délices ? ou celui qui souffre et qui gémit en lui manquant de foi, ou celui qui lui manque de foi pour se contenter et se satisfaire ? Tous ces sentiments de Tertullien sont grands sans doute et élevés : mais voici la raison principale ; écoutez-la s'il vous plaît : c'est que la chair de l'homme ayant été adoptée, ennoblie, sanctifiée par l'incarnation divine, le péché qui la déshonore et qui la souille, ne devrait plus seulement passer pour un crime, mais pour un monstre. Car enfin, continuait-il au même endroit, que la chair se soit licenciée, et qu'elle se soit même perdue avant Jésus-Christ, on peut dire qu'elle n'était pas encore digne des dons du salut, et qu'elle n'était pas encore formée aux pratiques de la sainteté. Mais, depuis que le Verbe de Dieu a contracté avec elle la plus intime alliance en se faisant lui-même chair : *Et Verbum caro factum est*, ah ! mes frères, concluait Tertullien, faisons état que cette chair a comme changé de nature, et qu'elle n'est plus ce qu'elle était : *Exindè caro quæcumque alia jàm res est*. Pourquoi donc voudrions-nous la justifier par ce qu'elle nous paraît avoir de fragile : *Quid ergo illam nunc de pristino excusas* ? Que l'im-

pureté ait été rémissible dans la loi ancienne, c'était un temps où l'homme ne portait pas encore la qualité de membre de Jésus-Christ, et où notre chair n'avait pas l'honneur d'être incorporée à la sienne ; mais depuis qu'elle a été lavée par le baptême et dans le sang de l'Agneau, depuis qu'elle est devenue le sujet des plus excellentes opérations de la grâce, il est juste, ou que vous la conserviez vous-mêmes, ou que vous soyez éternellement réprouvés de Dieu.

C'était ainsi que raisonnait ce défenseur de la pureté, mais après tout, défenseur trop obstiné et trop ardent. C'est ainsi qu'il frappait l'impudique d'un anathème éternel : et moi, Chrétiens, sans aller si loin, j'ai dit et je le dis, que l'impureté n'exclut point encore absolument et dès maintenant le pécheur de la miséricorde divine ; mais j'ajoute qu'il s'en exclut lui-même par un attachement opiniâtre à son péché. En voulez-vous les preuves ? je les réduis à trois. Car il est vrai qu'il n'est point de péché qui rende le pécheur plus sujet à la rechute, point de péché qui expose plus le pécheur à la tentation du désespoir, point de péché qui tienne le pécheur plus étroitement lié par l'habitude. Encore un moment d'attention, et je finis.

Point de péché qui rende le pécheur plus sujet à la rechute. Écoutez là-dessus, ce que se dit à

lui-même, dans notre évangile, l'esprit impur : *Revertar in domum meam undè exivi* ; je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti ; car, quoique je l'aie quittée, par la facilité que je trouve à y rentrer dès que je le veux, elle ne laisse pas d'être à moi, et quand je la quitte, je ne la quitte que pour un temps, sans cesser pour cela d'en être le maître : j'y retournerai : *Revertar*, et j'y reprendrai tous les avantages que j'y avais ; je la trouverai nettoyée et parée, mais je la souillerai tout de nouveau, et le dernier état de cet âme sera pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*. Vous reconnaissez-vous, Chrétiens ? et cette peinture n'est-elle pas une expression naturelle de ce qui se passe dans vous ? Si vous êtes possédés de ce démon de la chair, ne sont-ce pas les malheureuses épreuves que vous faites tous les jours de son pouvoir et de votre faiblesse ? Après que vous l'avez chassé en vous convertissant [1] à Dieu, n'est-ce pas ainsi qu'il revient, et que comptant sur votre fragilité il n'a qu'à employer le charme trompeur d'une volupté passagère pour vous pervertir ? Quelque soin que vous ayez de purifier vos consciences, de les orner et de les parer, n'est-ce pas ainsi qu'il commence tout de nouveau à les corrompre et à les infecter ? Votre état alors n'est-il pas encore plus mortel qu'il ne l'était ? n'en devenez-vous pas

encore plus esclaves de la sensualité, encore plus incapables de vous modérer, encore plus emportés dans les occasions, encore plus lâches et plus changeants dans vos résolutions ? Ah ! mes Frères, permettez-moi de vous le dire avec douleur, voilà ce qui fait gémir les pasteurs de vos âmes et ceux qui doivent en répondre. Quand vous avez recours à nous dans le sacré tribunal, voilà ce qui nous rend vos confessions suspectes, ce qui nous empêche de faire fonds sur vos ferveurs ; voilà ce qui nous oblige, comme dispensateurs des mystères de Dieu, à prendre avec vous tant de précautions, à ne vous en pas croire sur votre parole, à nous défier de vos soupirs et de vos larmes, à vous suspendre la grâce du sacrement, et après bien des délais, à ne vous l'accorder qu'avec peine ; voilà ce qui nous met dans la nécessité de nous dépouiller même quelquefois de ces entrailles de miséricorde que demanderait notre fonction, et de nous endurcir contre vous, en refusant absolument de vous délier et de vous absoudre.

Point de péché qui expose plus le pécheur à la tentation du désespoir. C'est saint Paul qui nous l'apprend : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ* (1). Je vous conjure, mes frères, disait-il aux Éphésiens, de ne plus vivre comme ces pécheurs qui, perdant toute espérance, s'abandon-

nent à toutes sortes de dissolutions : *In operationem immunditiæ omnis*. Car l'effet le plus ordinaire de l'impureté est de ruiner dans une âme tout l'édifice de la grâce, et d'en renverser jusques au fondement, qui est l'espérance chrétienne. Mais encore, demande saint Chrysostome, de quoi l'impudique désespère-t-il, et de qui désespère-t-il ? Il désespère, reprend ce saint docteur, de sa conversion, il désespère de sa persévérance, il désespère du pardon de ses crimes, et quand on lui promettrait le pardon de ses crimes, il désespère de lui-même. Est-il de plus tristes et de plus désolantes extrémités ? Il désespère de sa conversion ; car le moyen, se dit-il à lui-même, ou plutôt lui fait dire l'esprit impur, le moyen que je rompe mes chaînes, le moyen que je m'arrache du cœur une passion qui fait toute la douceur de ma vie, le moyen que je renonce de bonne foi à ce que j'aime encore de meilleure foi ? Si je disais que je le veux, ne mentirais-je pas au Saint-Esprit ? et si je n'ai pas la force de m'y résoudre et de le vouloir, ne suis-je pas le plus infortuné des hommes et le plus délaissé de Dieu ? Supposé même sa conversion, il désespère de sa persévérance : car, que puis-je attendre de moi, poursuit-il, après tant de légèretés et de changements ? Quand je dirai aujourd'hui à Dieu que je veux sortir de ma misère, et que la résolution que j'en

ai formée sera éternelle, pour le dire et pour le penser, serai-je plus en état de l'exécuter ? N'ai-je pas dit cent fois la même chose, et cent fois après l'avoir dit, ne me suis-je pas trouvé le même que j'étais ? Pourquoi prétendre que ce que je dirai maintenant sera plus solide ? et pourquoi me flatter que je ne serai plus ce roseau, agité du vent, qui cède et qui plie dès qu'il est ébranlé par le moindre souffle ? En le voulant ainsi, en m'y engageant, changerai-je de nature, aurai-je une autre trempe d'esprit, serai-je pourvu de plus grands secours, me fournira-t-on des remèdes plus présents et plus efficaces que ceux mêmes que j'ai si souvent rendus inutiles ? Enfin, il désespère tout à la fois, et de Dieu, et de lui-même : de Dieu, parce que c'est un Dieu de sainteté qui ne peut approuver ni souffrir le mal ; de lui-même, parce qu'étant tout charnel, et vendu, comme dit saint Paul, au péché : *Venumdatus sub peccato* (1), il ne peut presque plus désormais aimer le bien ; de Dieu, parce qu'il a si souvent abusé de sa miséricorde et de sa patience ; de lui-même, parce qu'il a les plus sensibles convictions de son instabilité et de son inconstance ; de Dieu et de lui-même, parce qu'il voit entre Dieu et lui des oppositions infinies qu'il ne croit pas pouvoir surmonter, et qui lui font prendre le parti de se livrer aux désirs de son

cœur : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ.*

Aussi, Chrétiens, est-il vrai que nul autre péché ne tient le pécheur si étroitement lié par l'habitude. Tout y contribue : les occasions de ce péché beaucoup plus fréquentes, la facilité de commettre ce péché beaucoup plus grande, le penchant naturel vers ce péché beaucoup plus violent, les impressions que laisse le péché beaucoup plus fortes. Ne cherchons point tant de raisons, mais tenons-nous en à la seule expérience. Je vous le demande, mes chers Auditeurs, combien voit-on d'impudiques dans le monde, je dis d'impudiques par état, qui se convertissent ? En connaissez-vous beaucoup dans qui la grâce ait opéré ce changement ? Je trouve bien, disait autrefois saint Chrysostome, et j'ai plus droit encore de le dire aujourd'hui, je trouve bien des âmes pures qui se sont tout à fait préservées de la contagion du péché. Il y en a eu de tout temps, et il y en aura toujours pour l'édification de l'Église et pour la gloire de Jésus-Christ. Je vois dans le christianisme des sociétés d'hommes crucifiés au monde et à la chair, qui sur la terre semblent vivre comme les anges du ciel ; j'y vois des assemblées de vierges qui, selon l'expression de saint Jean, ont blanchi leurs vêtements dans le sang de l'Agneau ; j'y vois des femmes pleines de vertu,

des veuves d'une réputation et d'une vie irréprochables. Mais des chrétiens chastes et réglés après avoir vécu dans le désordre ; mais des hommes autrefois lascifs et voluptueux, qui aient cessé de l'être ; mais des âmes libertines et dissolues qui recouvrent le don de la pudeur après l'avoir perdu par l'incontinence : ah ! mes Frères, reprenait saint Chrysostome, c'est ce que je cherche dans le monde, mais assez inutilement, et c'est ce qui me fait douter si, lorsqu'il s'agit de ce crime, la pénitence n'est pas encore plus rare que l'innocence, et s'il n'est pas plus facile de ne tomber point du tout que de se relever après sa chute. Je sais, mes chers Auditeurs, que l'un et l'autre est possible à Dieu, je sais que l'Écriture et la tradition ne laissent pas de nous en fournir de célèbres exemples ; mais comment vous les propose-t-on ? comme des prodiges de la grâce, comme des faits extraordinaires et singuliers : un Augustin, une Madeleine, quelques autres spécialement élus pour être des vases de miséricorde, mais dont le petit nombre est cent fois plus capable de vous faire trembler, que de vous donner de la présomption.

Cependant, me direz-vous, on voit ces hommes esclaves de la chair, se présenter avec douleur au sacrement de la pénitence. Avec douleur, Chrétiens ! Ah ! quelle douleur ! car, pour vous en

découvrir l'abus ordinaire, si vous l'ignorez, ils se présentent, dit le chancelier Gerson, à ce sacrement de la pénitence, bien plus communément pour être condamnés de Dieu, que pour être absous de ses ministres ; ils s'y présentent, mais avec des circonstances qui font bien connaître que leur dessein n'est pas de déraciner le mal. Car pourquoi ces craintes, ces réserves en s'accusant ? Pourquoi ces vains ménagements d'une prudence toute humaine ? pourquoi ces changements de confesseurs ? pourquoi même ce choix affecté des moins sévères et des plus commodes ? Le grand secret, pour un chrétien en qui ce péché prédomine, est de se mettre sous la conduite d'un homme de Dieu, intelligent, exact, zélé : mais c'est ce qu'ils ne veulent pas. Enfin, ils s'y présentent faisant trêve avec leur passion, et ne rompant jamais avec elle. Car, observez-les dans la suite, et vous verrez si j'ai raison de me défier de leur pénitence. Ils détestent, ce semble, leur péché, mais ils ne cessent pas pour cela d'en aimer l'objet et d'en entretenir les occasions ; ils se défont d'un engagement, mais ce n'est que pour en former un autre. La fréquentation de cette personne leur devenant même nuisible selon le monde, ils s'en éloignent ; mais ils prennent parti ailleurs ; au défaut de celle-ci, ils trouveront celle-là. Je dis plus : au défaut de tout le reste,

ils se trouveront toujours eux-mêmes, et ce sera assez. Ainsi ils changent de sujets, mais ils ne changent pas de sentiments : et malgré leur douleur prétendue, leur péché subsistera toujours. Quand donc feront-ils une vraie pénitence ? dans cette vie ? ils ne s'y déterminent jamais ; dans l'autre ? elle y est inutile et sans effet ; à la mort ? c'est alors le péché qui les quitte, et non pas eux qui quittent le péché. Les voilà donc sans pénitence, et dans le temps, et dans l'éternité, et par conséquent dans un état de réprobation. Or, qui les réduit en cet état ? l'impureté. Mais si cela est, il s'ensuit donc que le monde est plein de réprouvés, puisqu'il est plein de voluptueux et d'impudiques. A cela, mes chers Auditeurs, je n'ai pour toute réponse, que deux paroles à vous dire, mais qui sont d'une autorité si vénérable, et au même temps d'une décision si expresse, qu'elles ne souffrent nulle réplique.

La première, de saint Paul : que les impudiques ne seront jamais les héritiers du royaume de Dieu : *Neque fornicarii, neque adulteri, neque molles..... regnum Dei possidebunt* (1). La seconde, de Jésus-Christ même : que nous sommes tous appelés au royaume de Dieu, mais qu'il y a peu d'élus : *Multi vocati, pauci electi.* Or, comparant entre elles ces deux grandes vérités, quelque indépendantes qu'elles semblent être d'abord l'une de

l'autre, j'y découvre un enchaînement admirable : car quand je m'imagine d'une part, beaucoup d'appelés et peu d'élus, et que, de l'autre, je vois tant d'âmes sensuelles et si peu de chastes, je n'ai plus de peine à voir la liaison de la parole du Sauveur du monde avec celle de l'Apôtre, et je ne cherche point d'autre dénouement de ce terrible mystère de la prédestination et de la réprobation des hommes. Le seul partage (1) que font dans le monde l'incontinence et la chasteté, suffit pour nous le faire comprendre : car, s'il y avait beaucoup d'âmes pures, ou si beaucoup d'impudiques se convertissaient, je ne pourrais presque plus me persuader qu'il y eût si peu d'élus. Au contraire, s'il était vrai qu'il y eût beaucoup d'élus, malgré le petit nombre d'âmes pures, ou le nombre encore plus petit d'impudiques convertis, il faudrait dire que les impudiques auront donc place dans le royaume de Dieu. Mais un nombre infini de voluptueux et d'impudiques, et d'ailleurs nul impudique reçu dans l'héritage céleste, voilà ce qui vérifie et ce qui me fait parfaitement entendre l'oracle du Fils de Dieu : Plusieurs d'appelés, peu d'élus : *Multi vocati, pauci electi.*

C'est à vous, mes chers Auditeurs, à y prendre garde, tandis qu'il est encore temps pous vous ; car, il est temps encore, après tout, et à Dieu ne plaise que je vous renvoie sans espérance. En

vous proposant des vérités si terribles, mon dessein n'a été que de vous les rendre salutaires. Si j'ai dit que l'impureté est de tous les péchés celui qui rend le pécheur plus sujet à la rechute, ce n'est que pour vous engager à une plus exacte pratique de la vigilance chrétienne. Si j'ai dit qu'il n'y a point de péché qui expose plus le pécheur à la tentation du désespoir, ce n'est que pour vous élever au-dessus de vous-mêmes, et pour vous porter à implorer le secours de Dieu avec plus d'ardeur et plus de confiance. Si j'ai dit que nul autre péché ne tient le pécheur plus étroitement lié par l'habitude, ce n'est que pour vous inspirer des sentiments plus héroïques, et pour vous déterminer à faire de plus généreux efforts. Votre salut les demande, et Dieu les attend de vous. Mais pour cela, mon Dieu, nous avons besoin de votre grâce, d'une grâce prévenante, d'une grâce victorieuse et toute-puissante (1). Grâce que je demanderai sans cesse : elle est précieuse, et j'en connais le prix ; mais toute précieuse qu'elle est, je puis l'obtenir, et Dieu ne la refusera point à ma prière. Grâce à laquelle je ne mettrai nul obstacle ; ce n'est pas assez : à laquelle je me disposerai, et par où ? par la fuite des occasions, par la mortification de mes sens, par la fréquente confession, par la lecture des bons livres, par d'utiles entretiens avec un directeur

sage et zélé, par les aumônes, par les sacrifices, par tous les moyens que la religion me fournit. Grâce à laquelle je répondrai fidèlement et sans me tromper, promptement et sans hésiter, pleinement et sans rien réserver. Grâce que je n'exposerai jamais ; car l'exposer, ce serait vouloir la perdre. Mais aussi, mon Dieu, grâce avec laquelle je me promettrai une sainte persévérance, jusqu'à ce que j'arrive à la gloire où nous conduisent, etc.

SERMON

SUR LA

CONVERSION DE MADELEINE

Propter quod dico tibi : Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

C'est pourquoi je vous déclare, que beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (1).

C'EST ce que le Sauveur du monde répondit au pharisien, en parlant de cette femme pécheresse dont notre évangile nous représente aujourd'hui la conversion. Réponse dont je me sers, non pas pour faire l'éloge de cette illustre pénitente, mais l'éloge du divin amour qui la sanctifia. Le désordre de Madeleine fut d'avoir beaucoup aimé ; et, par un changement visible de la main du Très-Haut, la sainteté de Madeleine consista à aimer beaucoup. Son amour en avait fait une esclave du monde ; et, par un effet merveilleux de la grâce, son amour en fit une prédestinée et une épouse de Jésus-Christ. Ce qui avait été son crime devint sa justification ; et l'amour

chaste du Créateur, fut le remède salutaire qui la guérit dans un moment de l'amour impur et profane des créatures. Miracle de l'amour de Dieu dont je prétends faire le sujet de ce discours. Miracle que Dieu, par une providence singulière, a voulu rendre public, afin que les pécheurs du siècle eussent dans cet exemple, et un puissant motif de confiance, et un parfait modèle de pénitence. Un puissant motif de confiance pour ne pas tomber dans le désespoir, quelque éloignés qu'ils puissent être des voies de Dieu et un parfait modèle de pénitence, pour ne pas donner dans une dangereuse présomption, en comptant sur la miséricorde de Dieu. Car c'est ici que je pourrais bien dire à une âme mondaine troublée des remords de sa conscience, ce que saint Ambroise dit à l'empereur Théodose : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem*. Ce saint évêque parlait de David ; et moi, mon cher Auditeur, je parle de Madeleine, et je vous dis : Si vous avez eu le malheur de suivre cette pécheresse dans les égarements de sa vie, rassurez-vous, puisque, toute pécheresse qu'elle était, elle n'a pas laissé de trouver grâce devant Dieu. Mais d'ailleurs, tremblez, si, l'ayant suivie dans ses égarements, vous n'avez pas le courage de la suivre dans son retour. Car, que doit-on et que peut-on espérer de vous, si vous ne profitez

pas d'un exemple si touchant après qu'il a converti tant d'âmes endurcies, et s'il ne fait pas sur vous les plus fortes impressions ? Madeleine est la seule qui paraisse dans l'Évangile s'être adressée à Jésus-Christ, sans autre vue que d'obtenir la rémission de ses péchés. Plusieurs, encore charnels, recouraient à lui pour des grâces purement temporelles : pour être guéris de leurs maladies, pour être délivrés du démon qui les tourmentait ; mais Madeleine, déjà chrétienne et d'esprit et de cœur, ne cherche, en cherchant ce Sauveur des hommes, que la guérison de son âme, et convaincue que son péché est son unique et souverain mal, elle ne lui demande point d'autre miracle que celui de sa conversion. Voyons par où elle y parvint, et implorons auparavant le secours du Ciel par l'intercession de la Mère de Dieu : *Ave, Maria.*

C'est une question qui se présente d'abord, et dont la difficulté, fondée sur l'Évangile même, a besoin d'éclaircissement : savoir, si les péchés de Madeleine lui furent remis parce qu'elle aima beaucoup, ou si elle aima beaucoup parce que ses péchés lui avaient été remis. A en juger par les paroles de mon texte, la première de ces deux propositions est incontestable, puisque le Sauveur du monde déclare en termes exprès, que parce que cette pénitente a beaucoup aimé, beaucoup de péchés lui sont pardonnés : *Remittuntur ei pec-*

cata multa, quoniam dilexit multùm. La seconde, quoique contraire en apparence, n'est pas moins certaine, puisque c'est une conséquence nécessaire du raisonnement que fait ensuite le Fils de Dieu, et qu'il tire de la comparaison de deux débiteurs, dont l'un, à qui l'on remet plus, se croit plus obligé d'aimer que l'autre à qui l'on a moins remis. D'où Jésus-Christ prétend conclure que Madeleine aimait donc plus que le pharisien, parce qu'on lui avait plus pardonné de péchés : *Quis ergo eum plus diligit ? æstimo quia is cui plus donavit.* Il est aisé, Chrétiens, de concilier ces deux propositions ; et, pour les réduire à un point de morale où je me renferme, mais qui sera d'une grande instruction, disons avec saint Chrysostome que l'une et l'autre est également vraie : c'est-à-dire, qu'il est également vrai, et que Madeleine obtint la rémission de ses péchés parce qu'elle avait beaucoup aimé, et qu'elle aima beaucoup parce qu'elle avait obtenu la rémission de ses péchés ; en sorte que le pardon que Jésus-Christ lui accorda fut tout ensemble et l'effet, et le principe de son amour. Pour mieux entendre ma pensée, distinguons un double amour de Dieu : l'un qui précède la conversion, l'autre qui la suit ; l'un que j'appelle *amour pénitent*, et l'autre *amour reconnaissant* ; l'un qui fit rentrer Madeleine en grâce avec Jésus-Christ, et l'autre qui la

fit pleinement correspondre à la grâce qu'elle avait reçue de Jésus-Christ. Appliquez-vous. Madeleine, encore mondaine et pécheresse, lassée de marcher dans la voie de perdition, se sentit touchée tout à coup de repentir, mais d'un repentir plein de confiance, et c'est ainsi qu'elle plut au Fils de Dieu. Madeleine, convertie et sensible à l'insigne faveur qu'elle venait d'obtenir dans le pardon de ses crimes, fut tout à coup pénétrée de la plus parfaite reconnaissance, et ne pensa plus qu'à se dévouer pour jamais au Fils de Dieu. Or, voilà par où je résous la difficulté que j'ai d'abord proposée. Car je dis que ce fut l'amour pénitent de Madeleine qui la réconcilia avec Jésus-Christ ; et j'ajoute qu'une si prompte réconciliation avec Jésus-Christ excita dans son cœur l'amour reconnaissant qui l'attacha pour toujours à cet adorable Maître. En deux mots, ses péchés lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup de cet amour qu'inspire la vraie pénitence ; ce sera la première partie : et elle aima beaucoup de cet amour qu'inspire la reconnaissance, parce que ses péchés lui avaient été remis ; ce sera la seconde partie. L'une justifiera la miséricorde du Sauveur envers Madeleine : l'autre vous apprendra comment Madeleine s'acquitta de ce qu'elle devait à la miséricorde du Sauveur ; et c'est tout mon dessein.

PREMIÈRE PARTIE

J'entre dans ma première proposition par la pensée de saint Grégoire pape, et surpris, aussi bien que ce saint docteur, du pouvoir souverain de l'amour de Dieu, et du miracle que l'Évangile aujourd'hui lui attribue, je demande : Est-il donc vrai qu'il n'en coûta à Madeleine que d'aimer pour trouver grâce devant Jésus-Christ ? Est-il vrai que le seul acte d'amour qu'elle forma fut, après tant de désordres, un remède suffisant pour la guérison de son âme ? Est-il vrai qu'une pécheresse si chargée de crimes, sans autre effort que celui-là et sans autre disposition, mérita d'être pleinement et parfaitement justifiée ? Oui, Chrétiens, il est vrai ; et non-seulement vrai, mais même de la foi : parce qu'elle aima beaucoup, beaucoup de péchés, c'est-à-dire, dans le langage de l'Écriture, tous ses péchés lui furent remis : *Remittuntur, ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.* Mais il ne s'ensuit pas du reste que le Fils de Dieu, en lui pardonnant, ait été prodigue de sa grâce, il ne s'ensuit pas qu'il l'ait donnée à vil prix, ni que sa bonté l'ait fait relâcher de ses droits aux dépens de sa justice. Car je prétends,

et voilà par où je veux consoler les pécheurs, en leur faisant connaître le don de Dieu et en justifiant la miséricorde du Sauveur ; je prétends que ce seul amour, formé dans le cœur de Madeleine au moment qu'elle connut Jésus-Christ, fut la satisfaction la plus entière que Jésus-Christ pût attendre d'un cœur contrit et humilié ; je prétends que, sans y rien ajouter, cette satisfaction seule, pesée dans la balance du sanctuaire, eut une juste proportion avec le pardon que Jésus-Christ lui accorda. Entrons, mes chers Auditeurs, dans les sentiments de cette illustre pénitente. Développons, s'il est possible, ce qu'opéra dans elle l'Esprit divin au moment de sa conversion. Mesurons toute la grandeur et toute l'étendue de ce parfait amour de Dieu qui la sanctifia ; et voyons si la facilité du Sauveur du monde à la recevoir et à lui remettre ses péchés, préjudicia en aucune sorte aux règles les plus exactes et les plus sévères de la pénitence.

Pour cela, Chrétiens, je distingue, et je vous prie de distinguer avec moi quatre choses que l'Évangile nous fait expressément remarquer dans Madeleine : son péché, la source de son péché, la matière de son péché et le scandale de son péché. Son péché, qui fut sa vie déréglée et dissolue ; la source de son péché, qui fut la faiblesse et le malheureux penchant de son cœur; la matière de

son péché, qui fut son luxe et ses sensualités criminelles ; enfin le scandale de son péché, qui fut le dangereux et funeste exemple qu'elle avait donné à toute la ville de Jérusalem : *Mulier in civitate peccatrix*. Or, voilà, par un effet bien surprenant, à quoi remédia tout à coup l'amour qu'elle conçut pour Jésus-Christ : je veux dire que ce saint amour expia son péché, que ce saint amour purifia la source de son péché, que ce saint amour consacra à Dieu la matière de son péché, et qu'enfin il répara le scandale de son péché. Il expia son péché, en rétablissant dans le cœur de Madeleine l'empire de Dieu que le péché y avait détruit. Il purifia la source de son péché, en tournant toute la sensibilité et toute la tendresse de Madeleine vers Jésus-Christ, objet digne d'être souverainement aimé. Il consacra à Dieu la matière de son péché, en inspirant à Madeleine la pensée de répandre sur les pieds de Jésus-Christ un parfum précieux, et lui faisant trouver jusque dans son luxe de quoi honorer son Dieu, et dans sa vanité même, de quoi lui faire un sacrifice. Et il répara le scandale de son péché, en déterminant Madeleine à changer de vie par une conversion éclatante. N'ai-je donc pas raison de dire que ce seul amour fut une pénitence complète, et une pénitence si efficace, que la miséricorde du Sauveur, si j'ose parler de la sorte, ne

put même y résister ? Reprenons par ordre chaque article, et suivez-moi, je vous prie, avec attention.

Son péché fut le libertinage de ses mœurs. Ne disons rien de plus, et tenons-nous-en à l'Évangile, qui est notre règle. Il nous marque seulement en général que Madeleine était une pécheresse : cela nous doit suffire ; et le respect dû à cette pénitente, encore plus célèbre par son changement qu'elle ne se rendit fameuse par son désordre, ne nous permet pas de nous expliquer davantage : *Mulier in civitate peccatrix.*

Si dans un autre discours (1) j'ai parlé plus en détail de ce péché, c'est des paroles toutes pures de saint Paul que je me suis servi. J'ai cru qu'étant consacrées, je pouvais, à l'exemple de ce grand apôtre, les employer dans un auditoire chrétien, et ceux qui m'ont entendu savent avec quelle réserve, toutes consacrées qu'elles sont, bien loin d'en développer tout le sens, je n'ai fait que l'effleurer. Quand saint Paul, avec une entière liberté, reprochait aux fidèles certains vices énormes, ou quand il tâchait à leur en imprimer l'horreur par le dénombrement et la peinture qu'il leur en faisait, il se contentait de les prévenir, en leur disant : Plût à Dieu, mes frères, que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence ! Et supportez-la, je vous prie ; car vous savez le

désir ardent que j'aurais de vous voir tous dignes d'être présentés à Jésus-Christ comme une vierge sans tache : *Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ ! sed et supportate me ; æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.* J'ai usé de la même précaution ; et quoique indigne de me comparer à cet homme apostolique, Dieu m'est témoin que le même zèle m'a porté à vous faire les mêmes reproches et les mêmes remontrances. Confondez-moi, Seigneur, si j'oublie jamais la fin pour laquelle vous m'avez confié la grâce de votre Évangile. Or, non seulement les chrétiens de ces premiers temps ne s'offensaient pas de ce que saint Paul leur représentait avec tant de force et sans nul adoucissement ; mais, persuadés de l'importance et de la nécessité de cette instruction, ils la recevaient avec une docilité parfaite : ils en étaient édifiés, touchés, pénétrés ou d'une sainte componction, s'ils y avaient part, ou d'une crainte salutaire, s'ils étaient encore dans l'innocence. J'avais droit de croire que je trouverais dans vous les mêmes dispositions, et qu'une morale que saint Paul avait crue bonne pour le siècle de l'Église naissante, c'est-à-dire pour le siècle de la sainteté, pouvait l'être encore à plus forte raison pour un siècle aussi corrompu et aussi perverti que le nôtre. Je me suis trompé ;

ce siècle, tout corrompu qu'il est, a eu pour cela plus de délicatesse que celui de l'Église naissante. Ce que j'ai dit n'a pas plu au monde ; et Dieu veuille que le monde, en me condamnant, ait au moins gardé les mesures de respect, de religion, de piété, qui sont dues à mon ministère : car, pour ma personne, je sais que rien ne m'est dû. Trop heureux, si, me voyant condamné du monde, je pouvais espérer d'avoir confondu le vice et glorifié Dieu. Trop heureux, si la censure du monde n'a rien fait perdre à ce que j'ai dit de son efficace et de son utilité ; et s'il y a eu des âmes, qui, comme les premiers chrétiens, en aient été, non seulement instruites, mais converties ! Ce qui plaît au monde n'est pas toujours le meilleur ni le plus nécessaire pour le monde. Ce qui lui déplaît est souvent la médecine qui, tout amère qu'elle peut être, le doit guérir. Se choquer de semblables vérités et s'en scandaliser, c'est une des marques les plus évidentes du besoin qu'on en a ; s'en édifier et se les appliquer, c'est la preuve la plus certaine d'une âme solide qui cherche le royaume de Dieu. Mais c'est à vous, Seigneur, à faire le discernement, et de ceux qui en ont abusé et de ceux qui en ont profité. Vous êtes le scrutateur des cœurs ; et vous savez que ce n'est point pour ma justification que je m'en explique ici, mais pour l'honneur de votre parole. Qu'im-

porte que je sois condamné ? Mais il importe, ô mon Dieu ! que votre parole soit respectée. Revenons à notre sujet.

Le péché de Madeleine fut le libertinage de ses mœurs ; ou, pour comprendre sous des termes moins odieux tous les désordres auxquels elle s'abandonna, quand Dieu, par une juste punition, l'abandonna à elle-même et à ses propres désirs, disons que son péché fut son orgueil, et son amour-propre ; que ce fut et une idolâtrie secrète de sa personne, et une ambition criminelle d'être non seulement aimée, mais adorée. En effet, dit Zénon de Vérone, elle ne fut libertine que parce qu'elle fut vaine, et parce qu'elle s'aima avec excès. Mais l'amour divin, qui toucha son cœur, sut bien venger Dieu de l'un et de l'autre. Car, à cet amour-propre qui l'aveuglait, il substitua une sainte haine d'elle-même ; et au lieu de cet orgueil dont elle avait fait sa passion dominante, il lui inspira la plus profonde humilité.

Elle aima, *Dilexit* ; et par une conséquence plus nécessaire, elle commença à se haïr. Car, comment aurait-elle pu aimer son Dieu, et ne se haïr pas elle-même ? Aimant ce Dieu de pureté et de sainteté, et ne voyant dans elle que corruption et que désordre, comment aurait-elle pu se défendre de concevoir pour elle-même, non seulement du mépris, mais de l'horreur ; et comment,

avec cette horreur d'elle-même, n'aurait-elle pas, dès lors, pratiqué ce qui semblait ne devoir être que pour les âmes parfaites. mais ce qu'elle jugea convenir bien mieux à une pécheresse qu'à toute autre, savoir, le renoncement à soi-même, le détachement de soi-même, la mort à soi-même ? Comment, dis-je, n'aurait-elle pas été remplie de ces sentiments, puisque, éclairée des lumières de la grâce, elle se regarda comme un monstre devant Dieu ; comme une créature infidèle qui n'avait jamais connu Dieu, ou qui, l'ayant connu, ne lui avait jamais rendu la gloire qui est due à Dieu ; comme une créature rebelle qui, si longtemps, avait fait une profession ouverte de violer toutes les lois de Dieu, qui, par une vie licencieuse, avait insolemment outragé Dieu, qui, dans sa personne, avait profané tous les dons de Dieu, qui, par l'abus le plus punissable, s'était servie contre Dieu même des avantages qu'elle avait reçus de Dieu ?

Elle aima, *Dilexit* ; et du moment qu'elle aima, elle cessa d'avoir ces soins excessifs d'une beauté fragile, dont elle s'était toujours occupée. Voyez-la aux pieds de Jésus-Christ, les cheveux épars, le visage abattu, les yeux baignés de larmes. Voilà ce que l'Évangile nous présente comme un modèle de l'amour-propre anéanti. Pense-t-elle encore, dans cet état, à ce qui la peut rendre plus agréable ?

Craint-elle, à force de pleurer, de ternir et de défigurer son visage ? A-t-elle sur cela, dans la douleur que lui cause son péché, la moindre inquiétude ? Non, non, mes Frères, dit saint Grégoire pape, ce n'est plus là ce qui la touche. Que ce visage, disait la bienheureuse Paule, détrompée du monde et animée d'un vrai désir de satisfaire à Dieu ; que ce visage dont j'ai été idolâtre, et que tant de fois, contre la loi de Dieu, je me suis efforcée d'embellir par de damnables artifices, soit couvert d'un éternel opprobre : *Turpetur facies illa, quam toties contra Dei præceptum carussâ et purpurisso depinxi.* Remarquez, Mesdames, ces paroles de saint Jérôme ; et si vous êtes chrétiennes, ne préférez pas au sentiment de ce grand homme qui est le sentiment de tous les Pères, l'erreur d'une fausse conscience qui vous séduit : *Facies illa, quam toties contra Dei præceptum cerussà et purpurisso depinxi* ; ce visage que tant de fois j'ai voulu déguiser par des couleurs empruntées, à qui tant de fois j'ai donné un faux lustre, malgré les défenses et contre la volonté de mon Dieu. Ainsi en jugea Madeleine convertie : Ah ! que cette grâce périssable soit pour jamais effacée ; que ces yeux deviennent comme deux fontaines, pour arroser la terre de mes larmes ; que ces cheveux, sujet ordinaire de ma vanité, ne servent plus qu'à mon

humiliation ; que cette chair soit désormais une victime de mortification et d'austérité. Bien loin de s'aimer soi-même, elle voudrait pouvoir se détruire ; et parce que Dieu ne lui permet pas cette destruction volontaire d'elle-même, elle s'offre du moins à lui comme une hostie vivante, pour lui être, et plus longtemps, et plus souvent immolée.

Elle aima, *Dilexit* ; et parce qu'elle aima, elle voulut faire à Dieu une réparation solennelle, et comme une amende honorable de tout les attentats de son orgueil. Prosternée aux pieds de Jésus-Christ, elle se souvint combien elle avait été jalouse d'avoir dans le monde des adorateurs ; c'est-à-dire, des hommes nés, ce semble, pour elle ; des hommes non seulement fous et insensés, mais sacrilèges et impies pour elle ; des hommes prêts, pour elle, à renoncer au culte de leur Dieu, prêts à lui sacrifier leur liberté, leur repos, leurs biens, c'est trop peu, leur conscience et leur salut : car l'ambition d'une femme mondaine va jusque-là. Les Israélites irritaient le Dieu de leurs pères, en sacrifiant à des idoles de bois et de pierre : *Et in sculptilibus suis as æmulationem eum provocaverunt* (1) ; et cette femme pécheresse l'avait outragé et comme piqué de jalousie, en lui opposant dans sa personne une idole de chair. Elle se souvint des pièges qu'elle avait dressés à l'innocence des âmes,

des ruses qu'elle avait employées pour les séduire, des charmes dont elle avait usé pour les corrompre, des passions qu'elle avait fait naître dans les cœurs : elle s'en souvint, et Dieu lui ouvrant les yeux, elle crut voir au milieu des flammes de l'enfer, disons mieux, elle y vit en esprit, mais avec effroi, des pécheurs sans nombre qu'elle avait précipités dans une éternelle damnation. Tant de commerces dont l'indiscrète familiarité avait été entre eux et elle, le lien des plus mortelles habitudes ; tant de conversations dont la licence leur avait fait perdre toute pudeur ; tant de libertés contre lesquelles sa conscience par mille remords, mais tous inutiles, avait si souvent réclamé ; tant de cajoleries dans les discours, tant d'immodesties dans les actions ; que dirai-je ? tant d'autres choses qu'elle savait avoir été de sa part les dangereuses amorces des désordres d'autrui : tout cela lui revint à l'esprit ; et ce seul désir de plaire, dont elle n'avait jamais compris les pernicieuses conséquences, ce désir de plaire, qu'elle avait jusque-là compté pour rien, lui parut comme un abîme, mais un profond et affreux abîme, qui, selon l'expression du Saint-Esprit, l'attirant dans d'autres abîmes, l'avait conduite aux dernières extrémités. Voilà ce que son amour, je dis un amour tout sacré, lui fit connaître ; voilà sur quoi elle se confondit mille fois elle-même.

Ah ! dit-elle à son Dieu dans la ferveur de la plus sainte contrition, n'ai-je donc été, Seigneur, jusqu'à présent dans le monde que pour vous y faire la guerre, que pour arrêter les conquêtes de votre grâce, que pour y être l'ennemie déclarée de votre gloire ? N'ai-je donc vécu que pour perdre ce que vous vouliez sauver, que pour détruire l'ouvrage de votre rédemption, que pour faire périr des âmes que vous êtes venu chercher, et qui vous ont déjà coûté si cher ? Mais que puis-je faire désormais autre chose, ô mon Dieu ! que de vous aimer autant que je me suis aimée moi-même ; que de m'étudier à vous plaire, autant que j'ai eu le malheur de plaire à d'autres qu'à vous ? Par où puis-je mieux vous dédommager de tant d'injustices commises contre vous et de tant de crimes, que par cet amour sincère et pur dont j'ai commencé à connaître le prix inestimable ?

Elle aima, *Dilexit* ; et toutes ses injustices furent expiées ; elle aima, et tous ses crimes lui furent pardonnés. Ne concluez pas de là, pécheurs qui m'écoutez, que notre Dieu est donc un Dieu bien facile et bien indulgent : cette conclusion, dans le sens que vous l'entendez, serait une erreur ; et cette erreur vous pourrait être plus funeste que votre libertinage même. Mais concluez de là que l'amour de Dieu a donc une vertu supérieure à tout

ce que nous en concevons. Concluez de là que l'amour de Dieu est donc aussi fort que la mort même, je veux dire, aussi méritoire et aussi agréable à Dieu que le martyre. Concluez de là que l'amour de Dieu est donc aussi saint et aussi sanctifiant que le baptême. Concluez de là, qu'en comparaison de l'amour de Dieu, toute satisfaction de l'homme pécheur est donc peu efficace ; et que séparée de l'amour de Dieu, elle est même de nulle valeur : c'est de quoi je conviendrai avec vous. Mais aussi serez-vous obligés de convenir avec moi que peu de pécheurs aiment donc Dieu comme l'a aimé Madeleine, jusqu'à la haine d'eux-mêmes, jusqu'au renoncement à eux-mêmes ; et, par conséquent, que peu de pécheurs, en pensant même se convertir à Dieu, aiment sincèrement Dieu, puisque aimer Dieu sans se haïr soi-même, sans se renoncer soi-même, c'est l'aimer et ne l'aimer pas.

Non seulement l'amour de Dieu expia le péché de Madeleine, mais il en purifia la source. Cette source était son cœur, un cœur sensible et tendre. Or, pour le purifier, elle aima : *Dilexit* ; mais elle aima, dit saint Augustin, celui qui ne peut être trop sensiblement ni trop tendrement aimé ; et par là elle se fit de sa sensibilité même et de sa tendresse un mérite et une vertu. Ellle comprit que ce n'était pas en vain que Dieu lui avait donné un

cœur tendre : que ce cœur était fait pour lui ; et que si jusqu'alors il avait été dans le trouble, ce n'était point parce qu'il était tendre, mais parce qu'il était tendre pour qui il ne le devait pas être. Elle ne crut pas qu'un cœur converti dût être un cœur sec, un cœur dur, un cœur froid et indifférent. Bien loin de le croire, elle supposa, et avec raison, que, pour être un cœur converti, il fallait que ce fût un cœur ardent, un cœur zélé, un cœur affectueux, un cœur capable d'être ému et touché ; et, trouvant dans son propre cœur toutes ces qualités, elle jugea qu'elle ne devait plus les faire servir qu'à aimer avec plus de tendresse le Dieu même de qui elle les avait reçues, et pour qui elle n'avait eu jusque-là que trop d'insensibilité. Comme cette tendresse, ainsi rectifiée, lui pouvait être d'un excellent usage pour sa pénitence, au lieu de la combattre, elle s'efforça de l'augmenter : et de même que dans les premiers siècles de l'Église, à mesure que la foi s'établissait sur les ruines du paganisme, on ne détruisait pas les temples dédiés aux idoles, mais on les purifiait en les employant au culte du vrai Dieu ; aussi l'amour de Dieu, prenant possession du cœur de cette pécheresse, n'en détruisit pas le tempérament, mais le corrigea ; ne lui ôta pas le penchant qu'elle avait à aimer, mais la mit en état d'aimer sûrement en la faisant aimer saintement. Ce cœur

de Madeleine avait été, selon la figure de l'Apôtre, l'olivier sauvage qui n'avait produit que des fruits de malédiction ; mais, par la divine charité qui y fut entée, il devint l'olivier franc qui ne porta plus que des fruits de grâce et de salut. Ah ! mon Dieu, que votre providence est aimable, de nous avoir ainsi facilité la plus austère de toutes les vertus, qui est la pénitence ! Qu'il y a de douceur dans votre sagesse, d'avoir tellement disposé les choses, que sans changer de naturel, et avec le même cœur que vous nous avez donné en nous formant, de pécheurs, nous puissions devenir justes, et de charnels, des hommes parfaits et spirituels ! Si, pour nous convertir [1] à vous, il fallait nous anéantir et cesser d'être ce que nous sommes, cet anéantissement de nous-mêmes, quelque nécessaire qu'il fût d'ailleurs, nous effraierait : mais votre grâce toute-puissante, s'accommodant à notre faiblesse, se sert, pour notre conversion, de notre propre fonds, et nous fait trouver, jusque dans nos passions, le remède à nos passions mêmes ; puisqu'il n'y en a aucune qui, purifiée par votre amour, ne puisse contribuer à notre sanctification.

Allons encore plus avant. L'amour de Dieu, après avoir expié le péché de Madeleine, après en avoir purifié la source, en consacra la matière. J'appelle la matière de son péché tout ce qui ser-

vait à ses plaisirs et à son luxe. C'était une femme voluptueuse. Elle avait aimé les parfums et tout ce qui flatte les sens. Les aima-t-elle toujours après sa conversion ? Vous le savez, puisque, par un effet visible de la prédiction du Sauveur du monde, ce qu'elle fit chez le pharisien, et ce qui sembla n'être qu'un mouvement passager de sa piété, se publie encore aujourd'hui à sa gloire partout où l'Évangile de Jésus-Christ est annoncé. Non, non, dit-elle, dans l'heureux moment qu'elle sentit l'impression de la grâce et de l'amour de son Dieu, il ne m'appartient plus de chercher les délices de la vie. Cela convient mal à une pécheresse, et encore plus mal à une pécheresse pénitente. Faut-il donc des délices pour un corps qui n'a mérité que des feux éternels ? Faut-il des parfums pour une chair qui, jusqu'à présent, n'a été qu'une chair de péché, et qui dans le tombeau sera bientôt un sujet de pourriture ? N'est-il pas plus juste, Seigneur, que ce corps, que cette chair, que tout ce qui les a révoltés contre votre loi soit consacré, et que j'emploie maintenant pour vous ce que tant de fois j'ai prodigué pour moi-même ? En effet, touchée de ce sentiment, elle apporte avec elle un parfum précieux et exquis, elle le répand sur les pieds adorables de Jésus-Christ, elle les essuie de ses cheveux, elle les arrose de ses larmes. Ainsi,

reprend saint Grégoire pape, elle trouva dans son luxe même de quoi honorer le Fils de Dieu, et dans sa vanité de quoi lui faire un agréable sacrifice : *Et quot in se invenit, oblectamento, tot de se obtulit holocausta.* Voilà, femmes du monde, une pénitence solide : sacrifier à Dieu ce qui a été la matière du péché. Car, être convertie, et cependant être aussi mondaine et aussi vaine que jamais ; être dans la voie de la pénitence, et cependant être aussi esclave de son corps, aussi adonnée à ses aises, aussi soigneuse de se procurer les commodités de la vie : réduire tout à des paroles, à des maximes, à de prétendues résolutions, c'est une chimère ; et compter alors sur sa pénitence, c'est s'aveugler soi-même et se tromper.

A Dieu ne plaise, Mesdames, que je veuille examiner ici et vous marquer tout ce que la pénitence doit réformer dans vos personnes ; outre que ce détail irait trop loin, peut-être en feriez-vous encore le sujet de votre censure. Toutefois c'est dans ce détail que sont entrés les Pères de l'Église (1), et même les Apôtres, quand ils se sont appliqués à régler les mœurs. Comme ils travaillaient à former une religion pure, sainte, exempte de tache, ils n'ont point estimé que cette morale fût au-dessous de la dignité de leur ministère. Car c'est pour cela que saint Paul, cet homme

ravi jusqu'au troisième ciel, et qui avait appris de Jésus-Christ même ce qu'il enseignait aux fidèles, faisait aux femmes chrétiennes des leçons touchant la modestie et la simplicité des habits : les obligeant sur ce point à une régularité contre laquelle l'esprit du monde ne prescrira, ni ne prévaudra jamais, leur spécifiant les choses en particulier à quoi il voulait qu'elles renonçassent, et ne croyant pas ce dénombrement indigne de ses soins apostoliques. Mais je ne veux pas aujourd'hui descendre jusque-là. Je veux que vous en soyez vous-mêmes les juges. Je veux que, vous considérant, vous-mêmes, vous reconnaissiez sincèrement et de bonne foi ce qu'il y a dans l'extérieur de vos personnes à corriger et à retrancher. Je veux que, devant Dieu, vous vous demandiez à vous-mêmes, si ce luxe qui croît tous les jours, si cette superfluité d'ajustements et de parures toujours nouvelles, s'accorde bien avec l'humilité de la pénitence. Et si vous me répondiez que ce ne sont point là des crimes, et qu'à la rigueur il n'y a rien en tout cela qu'on puisse traiter de péché ; après vous avoir conjurées de vous défaire de cet esprit intéressé qui réduit tout à la rigueur du précepte, et qui s'en tient précisément à l'obligation de la loi, esprit peu chrétien, esprit même dangereux pour le salut : qui doute, vous dirai-je, sans hésiter, que Dieu ne condamne ce qui, cons-

tamment et de votre aveu, sert au moins d'attrait au péché, ce qui excite les passions impures, ce qui entretient la mollesse, ce qui inspire l'orgueil ? De si pernicieux effets peuvent-ils partir d'une cause innocente et indifférente ? Qui doute, par cette raison, et même indépendamment de cette raison, que tout cela ne doive être la matière du sacrifice que vous devez à Dieu comme pécheresse ? Car, détrompez-vous aujourd'hui, ajouterais-je, de l'erreur où vous pourriez être, que la pénitence ne doive sacrifier à Dieu que ce qu'il y a d'essentiellement criminel. Non, il n'en est pas ainsi. C'est par le retranchement des choses permises qu'on répare les péchés commis dans les choses défendues. C'est par le renoncement à la vanité qu'on expie l'iniquité. Sans cela, quelques mesures que vous preniez en vous convertissant à Dieu, Dieu n'est point satisfait de vous. Voilà comment je vous parlerais. Mais j'ai quelque chose de plus fort encore et de plus touchant à vous dire : et quoi ? Aimez comme a aimé Madeleine, et tous ces sacrifices de votre amour-propre, qui vous paraissent si difficiles, ne vous coûteront plus rien. On vous en a parlé cent fois ; mais ç'a été inutilement et sans fruit, si l'on n'a pas été jusqu'à la source. On vous a apporté des raisons convaincantes et sans réplique, pour vous obliger à quitter ce luxe profane ; mais en vain, parce que

l'esprit corrompu du monde, par d'autres raisons apparentes, vous obstinait à le défendre. On n'a pas beaucoup gagné quand on a ôté à une âme mondaine, ou, pour mieux dire, quand on lui a arraché certains dehors de vanité à quoi elle était attachée : car, si ce sacrifice n'est animé par le principe de l'amour de Dieu, elle reprendra bientôt tous ces dehors de vanité humaine, et retombera dans son premier dégoût de la piété. Mais allumez, disait saint Philippe de Néri, allumez dans le cœur d'une pécheresse ce feu divin que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre, et ce feu, ou même une étincelle de ce feu, aura dans peu tout consumé. Toute pécheresse qu'est cette mondaine, faites-lui bien connaître Dieu, donnez-lui du zèle pour Dieu, apprenez-lui à aimer Dieu, et elle ne tiendra plus à rien : bien loin de refuser tout ce que vous exigerez d'elle pour une parfaite conversion, elle s'y portera d'elle-même, elle vous préviendra, elle en fera plus que vous ne voudrez, elle ira au delà des bornes, et souvent il faudra de la prudence pour la modérer. Agissant par ce grand motif de l'amour de Dieu, elle ne comptera pas même pour quelque chose tout ce que son cœur lui inspirera ; elle ne s'en applaudira point comme d'un triomphe ; et pour quelques pas qu'elle aura faits dans les voies de la perfection chrétienne, elle ne se croira pas déjà parfaite. Au

contraire, elle se reprochera sans cesse de donner si peu à Dieu, elle se confondra d'avoir eu tant de peine à s'y résoudre, elle s'étonnera qu'il veuille bien s'en contenter. Ainsi, par son amour, elle expiera comme Madeleine son péché, elle purifiera la source de son péché, elle consacrera la matière de son péché, enfin elle réparera le scandale de son péché.

Ce scandale du péché, ce sont les pernicieux exemples que donne le pécheur, et c'est ce que Madeleine eut à réparer. C'était une pécheresse connue dans toute la ville par sa vie mondaine et déréglée ; mais elle aima : *Dilexit* ; et désormais, autant qu'elle s'était déclarée pour le monde, autant voulut-elle se déclarer pour Jésus-Christ. Elle ne chercha point à lui parler en secret, elle voulut que ce fût au milieu d'une nombreuse assemblée ; elle ne craignit point ce qu'on en dirait ; au contraire, elle voulut que le bruit s'en répandît de toutes parts, elle prévit tous les raisonnements qu'on ferait, toutes les railleries qu'elle s'attirerait, et c'est justement ce qui l'engagea à rendre son changement public : pourquoi ? Afin de glorifier Dieu par sa pénitence, autant qu'elle l'avait déshonoré par son désordre ; afin de gagner à Dieu autant d'âmes par sa conversion, qu'elle en avait perdu par son libertinage ; afin de se mieux confondre et de se mieux punir elle-

même par cette confession, de tous les faux éloges et de tous les hommages qu'elle avait reçus et goûtés avec tant de complaisance. C'est pour cela qu'elle entre dans la maison de Simon le Pharisien, remplie d'une sainte audace : elle n'avait rougi de rien, lorsqu'il s'agissait de satisfaire sa passion, et maintenant elle ne rougit de rien, lorsqu'il s'agit de faire au Dieu qu'elle aime une solennelle réparation ; on l'avait vue dominer dans les compagnies, et maintenant elle veut qu'on la voie prosternée en posture de suppliante ; on avait été témoin du soin qui l'avait si longtemps occupée, de se parer et de s'ajuster, de se conformer aux modes et d'en imaginer de nouvelles, et maintenant elle veut qu'on soit témoin du mépris qu'elle en fait : elle le veut, et ne le vouloir pas comme elle, c'est n'être pas pénitent comme elle ; et ne l'être pas comme elle, c'est ne le point être du tout. Car, je ne me persuaderai jamais qu'une âme vraiment pénitente, c'est-à-dire, une âme vraiment touchée d'avoir quitté Dieu, ait honte du service de Dieu, et qu'elle ne cherche pas, au contraire, à lui rendre, dans son retour, toute la gloire qu'elle lui a fait perdre dans son égarement ; je ne me persuaderai jamais qu'une âme vraiment pénitente, c'est-à-dire vraiment sensible à la ruine spirituelle de tant de pécheurs qu'elle a précipités dans le crime, manque de zèle

pour les en retirer, après qu'elle n'a pas manqué d'adresse pour les y engager ; qu'elle ne tâche pas à les ramener dans les voies du salut, après qu'elle les a conduits dans les voies de l'iniquité : *Docebo iniquos vias tuas* (1). Ah ! Seigneur, s'écriait David, j'ai scandalisé votre peuple ; mais ma consolation est que ce scandale n'est pas sans remède : mon exemple le détruira ; et, en reprenant vos voies, je les enseignerai à ceux que j'en ai éloignés : ma pénitence sera une leçon pour eux ; et quand ils me verront retourner à vous, ils apprendront eux-mêmes à y revenir : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur*. Enfin, je ne me persuaderai jamais qu'une âme vraiment pénitente, c'est-à-dire une âme bien détrompée des bagatelles du monde, craigne encore les discours du monde, et qu'elle ne se fasse pas plutôt un devoir de venger Dieu de la vaine estime qu'elle a tant recherchée dans le monde, par les reproches qu'elle peut avoir à soutenir de la part du monde même. Non pas que j'ignore qu'il faut de la fermeté pour s'élever de la sorte au-dessus du monde, et pour s'exposer à toute la malignité de ses jugements ; mais voilà le mérite d'une parfaite pénitence, et c'est en quoi je l'ai fait consister. Ainsi, beaucoup de péchés furent remis à Madeleine, parce qu'elle aima beaucoup d'un amour pénitent, et elle aima beaucoup d'un amour

reconnaissant, parce que beaucoup de péchés lui avaient été remis : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

De tous les sentiments dont le cœur de l'homme est capable, il n'y a, selon l'ingénieuse et solide réflexion de saint Bernard, que l'amour de Dieu, par où l'homme puisse rendre en quelque manière, si l'on ose ainsi parler, la pareille à Dieu ; et c'est le seul acte de religion en vertu duquel, tout faibles que nous sommes, nous puissions, sans présomption, prétendre quelque sorte d'égalité dans le commerce que nous entretenons avec Dieu. En tout autre sujet, ce réciproque de la créature à l'égard de son créateur ne nous peut convenir : par exemple, quand Dieu me juge, je ne puis pas entreprendre pour cela de le juger ; quand il me commande, je n'ai pas droit de lui commander ; mais quand il m'aime non seulement je puis, mais je dois l'aimer. A tous les autres attributs qui sont en Dieu et qui ont du rapport à moi, je réponds par quelque chose de différent, ou pour mieux dire, par quelque chose d'opposé à ses attributs mêmes ; car j'honore la souveraineté de Dieu par ma dépendance, sa

grandeur par l'aveu de mon néant, sa puissance par le sentiment de ma faiblesse, sa justice par ma crainte et par mon respect ; et si là-dessus j'avais la moindre pensée de m'égaler à lui, ce serait l'outrager et me rendre digne de ses plus rigoureuses vengeances ; mais quand j'aime Dieu parce qu'il m'aime, et que je veux lui rendre amour pour amour, bien loin qu'il s'en offense, il s'en fait honneur, et il trouve bon que je m'en fasse un mérite. Je puis donc en cela seul, sans témérité, me mesurer, pour ainsi dire, avec Dieu ; et, quelque disproportion qu'il y ait entre Dieu et moi, j'ai, par cet amour, non pas de quoi ne devoir rien à Dieu, mais de quoi lui payer exactement ce que je lui dois : car je ne puis rien lui devoir au delà de cet amour, et, en lui payant ce tribut, j'accomplis envers lui toute justice ; c'est-à-dire, que comme, tout Dieu qu'il est, il ne peut rien faire de plus avantageux pour moi que de m'aimer, aussi, de ma part, ne peut-il exiger de plus parfait, ni de plus digne de lui que mon amour.

Ainsi raisonnait saint Bernard, et voilà, Chrétiens, par où Madeleine trouva le secret de témoigner à Jésus-Christ sa reconnaissance, après en avoir obtenu la rémission de tous ses crimes ; elle aima, et elle aima beaucoup : *Dilexit multùm*. Dans les âmes lâches, remarquez ceci, s'il vous plaît, c'est une vérité qui ne vous est

peut-être que trop connue, par la malheureuse expérience que vous en avez faite, et que vous en faites tous les jours : dans les âmes lâches, cette vue des péchés remis ne produit, ou qu'une fausse sécurité ou qu'une oisive tranquillité. Je m'explique : on s'applaudit intérieurement, et, Dieu veuille qu'on ne s'y trompe pas, on se félicite d'être déchargé, par le sacrement de pénitence, d'un fardeau dont la conscience sentait tout le poids, et sous lequel elle gémissait. Parce qu'on a entendu de la bouche du ministre ces paroles consolantes : *Remittuntur tibi peccata* ; vos péchés vous sont pardonnés, on s'en croit absolument quitte ; au lieu de suivre la règle du Saint-Esprit, et de craindre pour les péchés même pardonnés, parce qu'en effet, dans cette vie, on ne peut jamais s'assurer qu'ils le soient, on est en paix sur celui qui peut-être ne l'est pas ; et, supposé qu'il le fût, au lieu de faire les derniers efforts pour reconnaître la grâce inestimable de ce pardon ; au lieu de dire comme David : *Quid retribuam Domino* (1) : Que rendrais-je au Seigneur ? au lieu d'imiter ce roi pénitent, et de chercher comme lui, avec un saint empressement et un saint zèle, à s'acquitter auprès de Dieu d'une obligation aussi essentielle que celle-là, on vit dans un repos souvent beaucoup plus dangereux que tous les troubles dont peut être suivie la pénitence d'une

âme scrupuleuse et timorée. Il semble que cette grâce de l'absolution dont on se flatte n'ait point d'autre effet que de mettre le pécheur en état de vivre avec plus de liberté ; et, par une ingratitude qui n'a point d'exemple, parce qu'on ose compter sur la miséricorde de Dieu et qu'on pense l'avoir éprouvée, on se croit en droit d'être moins occupé du soin de lui plaire, et du regret de lui avoir déplu. Ainsi l'on regarde la rémission de ses péchés comme un soulagement et non comme un engagement ; on la considère par rapport à soi, et non par rapport à Dieu ; on veut jouir des fruits qu'elle produit, sans accomplir les devoirs qu'elle impose, et en goûter la douceur intérieure, sans se mettre en peine des œuvres de pénitence qui en sont les charges. Consultez-vous vous-mêmes, et vous conviendrez que c'est peut-être l'abus le plus commun, et un des relâchements les plus ordinaires qui se glissent dans la pénitence.

Mais apprenez aujourd'hui, Chrétiens, à vous détromper de ces erreurs ; apprenez ce que doit à Dieu un pécheur converti, et ce que Dieu en attend. Madeleine vous l'enseignera, et, par les progrès qu'elle fit dans l'amour de son Dieu, elle sera pour vous le plus parfait modèle non plus d'un amour pénitent, mais d'un amour reconnaissant : *Dilexit multùm*. Il est vrai, Chrétiens, le

Sauveur du monde, dans la maison du pharisien, avait dit à Madeleine : votre foi vous a sauvée, vos péchés vous sont remis ; allez en paix. Mais c'est pour cela même que son amour pour Jésus-Christ n'eut plus de paix, et qu'il lui causa ces ardents et ces saints transports de reconnaissance dont elle fut si souvent et si vivement agitée : parce que ses péchés lui avaient été pardonnés, elle se dévoua par un attachement inviolable à cet Homme-Dieu, pendant qu'il vécut sur la terre ; parce que ses péchés lui avaient été pardonnés elle lui marqua une fidélité héroïque dans le temps de sa passion et de sa mort ; parce que ses péchés lui avaient été pardonnés, elle demeura avec une invincible persévérance, auprès de son tombeau ; parce que ses péchés lui avaient été pardonnés, elle le chercha avec toute la ferveur d'une épouse, et d'une épouse saintement passionnée, quand elle le crut ressuscité : quatre effets merveilleux de la reconnaissance de Madeleine, mais auxquels je ne m'arrête qu'autant qu'ils peuvent se rapporter à votre instruction, et qu'ils doivent vous servir d'exemple. Écoutez-moi, pécheurs réconciliés et sanctifiés par la grâce de votre Dieu ; écoutez-moi, pécheresses converties et revenues de vos égarements ; vous allez connaître en quoi consiste la perfection de votre état.

Madeleine convertie n'eut plus désormais d'attachement que pour Jésus-Christ. Vous le savez : tant que cet Homme-Dieu demeura sur la terre, elle lui parut tellement dévouée, qu'elle sembla ne plus vivre que pour lui. Quelle fut son occupation ? Elle le suivit, dit saint Luc, dans la Judée et dans la Galilée, compagne inséparable de ses voyages, lorsqu'il parcourait les bourgades, prêchant le royaume de Dieu. Que fit-elle de ses biens ? Elle les employait pour ce Dieu sauveur : *Et ministrabat ei de facultatibus suis* : trop heureuse, dit saint Chrysostome, de contribuer à l'entretien d'une vie si importante et si nécessaire ; trop heureuse de nourrir celui même à qui elle était redevable de son salut ; trop heureuse de le recevoir dans sa maison, et de lui rendre tous les offices de la plus libérale et de la plus affectueuse hospitalité. Où la trouve-t-on plus ordinairement ? Aux pieds de cet adorable Maître, écoutant sa parole, la méditant, la goûtant : *Sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius.* En vain lui en fait-on des reproches : elle s'en ferait elle-même de bien plus forts, si jamais elle pensait à rien autre chose qu'à renouveler sans cesse son amour pour ce Dieu de patience et de miséricorde. En vain Marthe se plaint qu'elle la laisse chargée de tous les soins domestiques, pour vaquer uniquement à lui ; tout le reste hors de lui n'est plus rien pour

elle, et tout le reste ne lui paraît grand qu'autant qu'elle peut l'abandonner pour lui. En vain Marthe l'accuse de négliger le service de Jésus-Christ, sous prétexte de s'appliquer à Jésus-Christ même : elle sait de quelle manière Jésus-Christ veut être servi ; et mieux instruite que personne de ses inclinations, au lieu de s'empresser, comme Marthe, à lui préparer des viandes (1) matérielles, elle lui en présente une autre mille fois plus délicieuse, mais que Marthe ne connaît pas, je veux dire, une protestation toujours nouvelle de sa reconnaissance et de son amour. Or, c'est ainsi, comme nous l'apprend saint Chrysostome, qu'en use une âme chrétienne que Dieu a tirée de l'abîme du péché, quand elle est fidèle à la grâce de sa conversion. Son premier soin est de se défaire de mille autres soins superflus dont le monde l'embarrasse, et qui seraient autant d'obstacles à cette sainte liberté où elle doit être, pour pouvoir dire à Dieu : *Dirupisti vincula mea : tibi sacrificabo hostiam laudis* ; Vous avez rompu mes liens, Seigneur ; je ne penserai plus qu'à vous offrir tous les jours de ma vie un sacrifice de louanges. Car si j'entreprenais encore de satisfaire à toutes les vaines et prétendues bienséances du monde ; si je m'engageais à remplir cent devoirs imaginaires qui passent pour devoirs dans le monde, mais dont le monde même est le premier

à déplorer et à condamner l'excès ; si je voulais me livrer à tant de distractions qu'attire le commerce du monde, que me resterait-il pour mon devoir essentiel et capital, qui est de régler ma vie, en sorte que toute ma vie soit un témoignage perpétuel du souvenir que je conserve des miséricordes infinies de mon Dieu, et des péchés sans nombre qu'il m'a pardonnés ? Si les conversations, si les visites, si les plaisirs même honnêtes, si le jeu, si les promenades partageaient encore mon temps, et que, par complaisance, par faiblesse, peut-être par une oisiveté habituelle, je voulusse remplir mes jours de ces amusements mondains sans en rien retrancher ; comment ma vie serait-elle un sacrifice de louanges et d'actions de grâces tel que Dieu l'attend de moi, et tel que je le lui ai promis si solennellement en me convertissant à lui ? Non, non, conclut cette âme dans le sentiment d'une vive reconnaissance, ce n'est plus là ce qui me convient ; mais me tenir en la présence de Jésus-Christ comme Madeleine ; mais écouter comme elle la parole de Jésus-Christ qui m'est annoncée ; mais nourrir comme elle Jésus-Christ et le soulager dans la personne de ses pauvres ; mais travailler comme elle à lui préparer une demeure dans mon cœur, et le recevoir souvent chez moi et dans moi, voilà à quoi je dois me borner. Et pourquoi ce Dieu de

bonté, malgré tant de maux que j'ai commis, m'a-t-il encore laissé des biens, si ce n'est afin que j'aie en main de quoi racheter mes péchés, et que je contribue par mes aumônes à le faire subsister lui-même dans ses membres vivants ? Pourquoi ce Dieu-Homme réside-t-il personnellement dans nos temples et sur nos autels, si ce n'est afin que chaque jour, dégagée des pensées du siècle, je me fasse aussi bien que Madeleine un exercice de me tenir à ses pieds, de converser avec lui, de lui ouvrir mon cœur, et de lui dire sans cesse comme le prophète : *Oblivioni detur dextera mea ; adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tuî* ; Que ma main droite, Seigneur, s'oublie elle-même, et que ma langue demeure attachée à mon palais, si j'oublie jamais les grâces dont vous m'avez comblée, et les bénédictions de douceur dont vous m'avez prévenue.

Madeleine convertie fit plus encore : elle marqua au Sauveur du monde une fidélité héroïque dans le temps même de sa passion et de sa mort. Ah ! mes Frères, s'écrie saint Chrysostome, le grand exemple, si nous en savons profiter, et si nous y faisons toute l'attention qu'il mérite ! Le troupeau de Jésus-Christ s'était dispersé, les Apôtres avaient pris la fuite, saint Pierre, après sa chute, n'osait plus paraître, les colonnes de l'Église étaient ébranlées, et Made-

leine, avec la Mère de Jésus, demeurait ferme et intrépide au pied de la croix : *Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus, et Maria Magdalene* (1). Madeleine, avec la Mère de Jésus ! Madeleine auparavant pécheresse, avec Marie, mère de Jésus, toujours sainte ! comme si la pénitence avait alors en quelque sorte égalé l'innocence et participé à ses droits, comme s'il y avait eu entre la pénitence et l'innocence une espèce d'émulation ; comme si le Fils de Dieu, après Marie pure et exempte de tout péché, n'avait point trouvé d'âme plus inébranlable, ni plus constante dans ses intérêts, que Madeleine délivrée de la corruption et de la servitude du péché. Mais ne vous étonnez pas, poursuit saint Chrysostome, d'une telle constance. Madeleine savait trop ce qu'elle devait à ce Dieu crucifié, pour s'éloigner de lui lorsqu'il accomplissait sur la croix l'ouvrage de son salut. Elle savait trop ce qu'elle devait à la croix de ce Dieu mourant ; que cette croix avait été, par avance, la source de son bonheur ; qu'en vertu des mérites anticipés de cette croix, Jésus-Christ lui avait dit : Femme, vos péchés vous sont remis ; et que c'était enfin sur cette croix que cette parole si salutaire allait être authentiquement confirmée. De là, bien loin de se scandaliser comme les disciples, ni d'avoir comme eux horreur de la croix, elle la révère, elle l'adore, elle

s'en approche, elle l'embrasse, elle la serre étroitement. On dirait qu'elle y est attachée par les liens invisibles de son amour, et qu'elle ait droit de dire aussi bien que saint Paul : *Christo confixa sum cruci* ; Mon partage et ma gloire est d'être crucifiée avec Jésus-Christ. Ainsi ce fut sur la croix que Madeleine reconnut plus que jamais Jésus-Christ pour son Sauveur ; et ce fut pareillement sur la croix que Jésus-Christ reconnut Madeleine, si j'ose user de ce terme, pour son amante la plus zélée et la plus fidèle.

En effet, Chrétiens, être fidèle à Dieu dans l'affliction et dans la souffrance ; être constant dans son amour, tandis qu'il nous éprouve par la croix ; lui demeurer toujours uni lorsqu'il semble nous délaisser ; persévérer dans ses voies, lorsque nous n'y trouvons que des épines et des difficultés, c'est à quoi nous oblige le souvenir d'une grâce aussi précieuse que celle de notre conversion. Mais n'avoir pour Dieu de constance et de fidélité, qu'autant qu'il nous fait trouver de goût dans son service ; n'être à Jésus-Christ et ne se déclarer pour lui que lorsqu'il n'en coûte rien ; ne le suivre, comme dit saint Chrysostome, que jusqu'à la Cène, et l'abandonner lâchement au Calvaire, c'est oublier qu'on a été pécheur, c'est démentir les engagements où l'on est entré par la pénitence, c'est ne payer le plus grand de tous les

bienfaits que d'une reconnaissance apparente et superficielle. Ah ! Seigneur, votre croix, voilà mon héritage, depuis que vous m'avez appelé à vous et réconcilié avec vous : *Christo confixus sum cruci* (1) ; non pas cette croix extérieure sur laquelle vous expirâtes, et dont j'honore l'image sur vos autels ; mais la croix intérieure et personnelle que j'ai à porter, cette humiliation que vous m'envoyez, cette disgrâce que je n'attendais pas, cette perte de biens qui me désole, cette maladie qui m'afflige, cette persécution que l'on me suscite : c'est en acceptant tout cela de votre main, que je dois vous répondre de moi-même, et vous montrer que je suis fidèle. Toutes les autres preuves de ma fidélité sont équivoques, suspectes, douteuses ; il n'y a que la croix qui vous assure de moi, et que le bon usage de la croix qui puisse vous faire connaître que mon péché m'est toujours présent : *Et peccatum meum contrà me est semper* (2). Oui, il m'est toujours présent pour me retracer toujours, et mon indignité, et votre bonté : mon indignité après l'avoir commis, et votre bonté qui me l'a remis : *Et peccatum meum contrà me est semper*. Il m'est toujours présent pour m'inspirer toujours un zèle et un courage nouveau, soit dans les adversités de la vie, soit dans les pratiques de la pénitence. Quoi qu'il m'arrive par votre ordre, ou quoi que je m'impose

à moi-même, mon péché ou le pardon de mon péché sera toujours un motif pressant qui me réveillera, qui m'excitera, qui m'encouragera à tout entreprendre pour vous, à tout endurer pour vous, à me sacrifier, s'il le faut, et à m'immoler pour vous : *Et peccatum meum contrà me est semper.*

Cependant, Jésus-Christ mort sur la croix, où se retira Madeleine ? Autre effet de sa reconnaissance et de son amour. Elle demeura avec une invincible persévérance auprès du tombeau de son aimable maître. Là, quelles pensées l'occupèrent ? quels sentiments touchèrent son cœur ? Quelles résolutions forma-t-elle de mourir en esprit comme il était mort en effet ; de s'ensevelir elle-même dans une vie pénitente et obscure, comme il était enseveli dans les ténèbres et l'obscurité du sépulcre ? Combien de fois se fit-elle, pour sa propre instruction, ces divines leçons que l'Apôtre dans la suite devait faire aux premiers fidèles pour la sanctification de toute l'Église : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (1) ; Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu : *Consepulti estis cum Christo* (2) ; Vous êtes ensevelis avec Jésus-Christ, et en Jésus-Christ. Contente de passer ses jours auprès de cet adorable Sauveur, elle y fût restée des siècles entiers sans ennui ;

ou, si quelquefois elle eût, malgré elle, ressenti les atteintes d'un ennui secret, elle eût bien su le soutenir et le surmonter ; car elle n'ignorait pas combien de temps le Fils de Dieu l'avait attendue elle-même ; combien d'années elle l'avait laissé appeler sans lui répondre, et frapper à la porte de son cœur sans lui ouvrir ; combien de rebuts elle lui avait fait essuyer par de longues et continuelles résistances. Elle ne l'ignorait pas ; et c'était assez pour la fortifier contre tous les dégoûts et toutes les horreurs que peut causer la vue d'un tombeau et l'idée d'un mort qui y vient d'être inhumé : ou plutôt c'était assez pour la fortifier contre tous les dégoûts et toutes les horreurs de cette mort spirituelle à quoi elle s'était condamnée, et dont elle avait un modèle sensible dans le tombeau, et dans ce corps sans sentiment et sans action qui y était enfermé. Affreuse mort pour tant de femmes mondaines qui voudraient vivre à Dieu, mais sans mourir au monde et à elles-mêmes ! Avoir un cœur, mais pour le tenir dans un dégagement parfait du monde ; avoir des yeux, mais pour les fermer à toutes les pompes du monde ; avoir des sens, mais pour se rendre insensible à tout ce que le monde a de plus flatteur et de plus doux ; être dans le monde et au milieu du monde, mais pour n'avoir plus de part à ses assemblées, à ses entretiens, à ses divertissements, mais pour y mener une

vie retirée, une vie austère et mortifiée : voilà ce qui arrête tant de conversions ; ou après tant de prétendues conversions, voilà ce qui fait reculer tant de faux pénitents, et ce qui les replonge dans leurs premières habitudes, malgré les plus belles espérances qu'ils avaient données et qu'on en avait conçues. Il n'appartient qu'à l'amour de Dieu, à un amour reconnaissant, d'affermir une âme contre ces retours si ordinaires et si funestes. Mille réflexions la soutiennent et lui font prendre le sentiment de l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* (1). Il est vrai, je serai dans le monde comme n'y étant plus, j'y vivrai comme n'y vivant plus ; mais pour qui dois-je vivre que pour Jésus-Christ, mon Sauveur ? N'est-ce pas un gain pour moi que de mourir à tout pour lui ; et en me rendant la vie de la grâce, n'a-t-il pas bien mérité que je lui fasse un sacrifice des vaines douceurs de la vie du monde ? *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* Il est vrai, je ne serai plus comptée pour rien dans le monde, parce que je ne serai plus de ses sociétés, de ses conversations, de ses jeux ; mais ce que je dois compter par-dessus tout, et qui me doit tenir lieu de tout, c'est que, dégagée des liens du monde, j'en serai plus étroitement unie à mon Dieu, à ce Dieu qui m'a aimée, lors même que j'étais son ennemie, à ce Dieu qui m'a recherchée, lors même

que je le fuyais ; à ce Dieu qui, par choix et par préférence, m'a tirée de cette voie de perdition où le torrent du monde m'entraînait. Si je l'aime, ce Dieu de paix, il me suffira ; et non seulement il me suffira, mais tout, hors de lui, me deviendra insipide, et mon plus grand plaisir sera de me priver pour lui de tous les plaisirs. Or, après l'insigne faveur dont je lui suis redevable ; après qu'il a bien voulu se convertir à moi pour me convertir à lui ; après qu'il m'a reçue entre ses bras et recueillie dans son sein, pourrai-je lui refuser mon cœur et ne lui pas rendre amour pour amour ? *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.*

Enfin, Madeleine chercha Jésus-Christ ressuscité, avec toute la ferveur de l'amour le plus généreux et le plus ardent ; si, pour quelques heures, elle avait quitté le tombeau, c'était pour préparer des parfums et pour venir bientôt ensuite embaumer le corps de son maître. Mais, quelle surprise, lorsqu'elle ne le trouva plus ! quels torrents de larmes coulèrent de ses yeux ! avec quel soin, quel empressement, quelle inquiétude elle visita de toutes parts, pour découvrir le lieu où il pouvait être ! *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum* (1) ; Ah ! s'écria-t-elle, on m'a enlevé mon Seigneur et mon Dieu, et je ne sais où on l'a mis. Avec quelle générosité elle s'offrit à l'enlever elle-même, si elle était assez heureuse pour le

trouver ! *Et ego eum tollam* (1) ; mais y pensait-elle ? et comment eût-elle seule soulevé un corps qu'à peine plusieurs hommes ensemble auraient pu porter ? Comment ? Je n'en sais rien, et peut-être n'en savait-elle rien elle-même ; mais elle ne consulta point ses forces ; elle n'écouta que son amour, et l'amour se croit tout possible. Cependant, dès que Jésus-Christ, qui lui parlait, se fit connaître à elle, quel fut le ravissement de son âme ! avec quelle ardeur courut-elle à lui, et se jeta-t-elle à ses pieds pour les embrasser ! avec quelle promptitude alla-t-elle annoncer aux Apôtres sa résurrection, devenue elle-même l'apôtre des Apôtres, et ayant mérité par sa ferveur de voir avant eux le Fils de Dieu dans l'état de sa gloire ! sainte ferveur que nous voyons encore dans les plus grands pécheurs, lorsque de bonne foi revenus à Dieu, ils considèrent dans quel abîme ils s'étaient plongés, et par quelle miséricorde la grâce les a sauvés : grâce dont ils étaient indignes en la recevant, mais grâce qu'ils voudraient payer par mille vies après l'avoir reçue : pourquoi ? parce qu'ils en comprennent beaucoup mieux l'excellence et le prix. Jamais saint Pierre aima-t-il plus tendrement Jésus-Christ qu'après qu'il eut été converti par ce regard favorable du Sauveur du monde, qui le toucha et qui lui fit pleurer si amèrement son péché ? Jamais

saint Augustin fut-il transporté d'un amour de Dieu plus vif et plus agissant qu'après qu'il eut entendu cette voix qui pénétra jusqu'à son cœur, et qui le dégagea de ses habitudes criminelles ? Non contents des pratiques ordinaires et des œuvres indispensables de la pénitence chrétienne, ils y ajoutent tout ce que la reconnaissance peut inspirer : et que ne peut point inspirer un amour reconnaissant ? Le temps ne me permet pas de vous l'expliquer : car il faut finir ; et d'ailleurs, de ceux qui m'écoutent, les uns l'ont éprouvé, et ils le savent assez ; les autres n'en ont jamais fait l'épreuve, et peut-être ne m'entendraient-ils pas.

Quoi qu'il en soit, voilà, pécheurs, l'avantage que que vous pouvez tirer de vos péchés mêmes. Ils vous ont séparés de Dieu ; mais, du moment qu'ils vous sont pardonnés, ils peuvent servir à vous attacher à Dieu par un amour plus ardent, par une fidélité plus héroïque, par une piété plus fervente. *Vides hanc mulierem* ? Voyez-vous cette femme, dit le Sauveur au pharisien : quoique pécheresse publique, elle a fait pour moi beaucoup plus que vous ; elle a répandu sur mes pieds les parfums les plus exquis, elle les a arrosés de ses larmes, elle les a essuyés de ses cheveux ; tout juste et tout irrépréhensible que vous êtes, ou que vous vous flattez d'être, vous n'avez rien fait de semblable. A voir le zèle de certains pécheurs

convertis, les progrès qu'ils font auprès de Dieu, les communications qu'ils ont avec Dieu, il y aurait, ce semble, dit saint Augustin, de quoi piquer de jalousie les plus justes ; et, sans l'intérêt de Dieu, qui leur est plus cher que leur propre intérêt, il se plaindraient presque à Dieu même, comme le frère aîné de l'enfant prodigue se plaignit à son père : admirable effet de la pénitence qui peut, en quelque sorte, non pas seulement l'égaler à l'innocence, mais l'élever au-dessus de l'innocence. C'est en ce sens et à la lettre, que souvent les anges, selon l'expression de l'Évangile, se réjouissent plus de la conversion d'un pécheur, que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes ; c'est ainsi que des femmes perdues, suivant la parole de Jésus-Christ, mais, par un retour parfait, heureusement rentrées dans la voie du salut, en précéderont, au royaume des cieux, bien d'autres dont la vie, d'abord plus innocente, aura été dans la suite beaucoup moins sainte. Comprenons cette vérité, mes chez Auditeurs ; justes, comprenez-la pour vous humilier, mais au même temps, pour vous animer : pécheurs, comprenez-la, pour vous consoler et vous encourager : travaillons tous de concert, ou plutôt, travaillons tous à l'envi ; ce ne sera pas en vain, puisque nous pouvons tous emporter la couronne de gloire que je vous souhaite, etc.

SERMON

SUR LE

RETARDEMENT DE LA PÉNITENCE

Maria ergo accepit libram unguenti pretiosi, et unxit pedes Jesu, et extersit pedes ejus capillis suis.

Marie-Madeleine prit donc une livre d'un parfum qui était d'un grand prix, la répandit sur les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux (1).

C'EST pour la seconde fois que, durant le cours de ce carême, l'Évangile nous représente Marie-Madeleine prosternée en la présence de Jésus-Christ, répandant un parfum de très grand prix sur les pieds de ce divin Maître, les essuyant elle-même de ses cheveux, et renouvelant dans son cœur tous les sentiments de sa pénitence et de son amour. Modèle que je vous ai proposé, Chrétiens, selon les intentions de l'Église, pour vous engager à rentrer, comme cette sainte pénitente, dans le devoir, à sortir comme elle de votre péché, et à vous réconcilier avec Dieu par une sincère et une prompte conversion. Mais peut-être n'y a-t-il eu que trop de pécheurs que cet exemple a

touchés, et qu'il n'a pas néanmoins convertis ; qui se sont contentés de l'admirer sans le suivre, et qui, s'en tenant à de vains désirs, auraient souhaité d'être ce qu'était Madeleine contrite et humiliée devant le Sauveur du monde, mais dans la pratique, ont toujours été et sont encore tout ce qu'ils étaient. Mille obstacles les arrêtent, mille engagements les tiennent liés ; ils gémissent dans leurs fers, et sans avoir la force de les rompre, ils les traînent avec eux, et demeurent dans le plus dur et le plus honteux esclavage. Or, il n'est plus question de délibérer, mes Frères, il faut agir : il faut, par une salutaire violence, vous tirer, ou plutôt vous arracher de cette triste servitude ; et je viens aujourd'hui vous dire ce que l'ange dit à saint Pierre dans la prison : *Surge velociter* ; Levez-vous et ne tardez pas. Je sais quelle illusion vous séduit, et par quels prétextes la passion vous trompe et vous joue. Pour calmer les remords intérieurs de votre âme, vous ne renoncez pas absolument à la pénitence, mais vous la différez ; vous ne dites pas : Je ne me convertirai jamais ; ce désespoir fait horreur ; mais vous dites : Je ne me convertirai pas encore si tôt ; et moi je veux vous faire voir les suites malheureuses de ce retardement, et l'affreux danger où il vous expose. C'est ici, mon Dieu, que j'ai besoin de votre grâce toute-puissante, et que je la demande par l'intercession

de Marie, l'asile et l'espérance des pécheurs. *Ave, Maria.*

Trois choses, disent les théologiens, sont d'une nécessité indispensable, ou, selon le terme de l'Ange de l'école, d'une nécessité de moyen pour se convertir à Dieu : le temps, la grâce et la volonté : le temps, comme une condition sans laquelle, hors Dieu, rien n'est possible ; la grâce, comme le principe d'où dépend essentiellement la conversion du pécheur, et la volonté du pécheur, comme le sujet même de cette conversion. Or, cela présupposé, voici d'abord en trois mots tout mon dessein, et ce que j'entreprends d'établir. Je veux vous montrer combien la conduite d'un pécheur qui diffère sa conversion est téméraire : pourquoi ? Parce qu'en remettant, il s'assure de trois choses sur lesquelles il doit le moins compter, et dont il a plus lieu de se défier, savoir, du temps de la pénitence, de la grâce de la pénitence, et de la volonté de faire pénitence. Témérité, lorsqu'il se promet d'avoir un jour le temps de se convertir à Dieu, c'est la première partie. Témérité, lorsqu'il présume que la grâce ne lui manquera pas pour se convertir à Dieu, c'est la seconde. Témérité, lorsqu'il se répond de lui-même, en se flattant qu'il aura la volonté de se convertir à Dieu, c'est la troisième. Ces pensées sont communes ; mais pour être communes, elles n'en sont

pas moins solides ni moins propres à faire impression sur vos cœurs.

PREMIÈRE PARTIE

Je parle donc ici d'un homme du monde qui vit dans le désordre du péché, mais qui n'a pas néanmoins renoncé à l'espérance de son salut ; qui demeure habituellement dans la disgrâce et dans la haine de Dieu, mais qui toutefois est bien résolu de n'y pas persévérer jusqu'à la mort ; qui prétend enfin se convertir, mais qui ne le veut pas encore si tôt. Cela ne se peut, direz-vous, et à prendre les choses moralement, ces deux volontés paraissent incompatibles. Peut-être, Chrétiens, pourrait-on dire qu'elles le sont en effet : mais supposons qu'elles ne le soient pas ; et pour la conviction entière des pécheurs, donnons-leur cet avantage, que ces deux volontés puissent s'accorder. Que fait un homme de ce caractère ? Voici le premier fondement sur lequel il bâtit. Il s'assure du temps, et du temps de faire pénitence : deux choses bien différentes, comme vous verrez. Je dis qu'il s'assure de l'un et de l'autre : car s'il avait le moindre doute, ou qu'à l'instant que je lui parle il dût mourir, ou que dans ce qui lui reste de vie, il ne dût jamais trouver un moment

favorable pour sa conversion ; dès-là, ou il tomberait absolument dans le désespoir, ou il conclurait qu'il doit, sans retardement, quitter son péché et se remettre en grâce avec Dieu. Il faut donc, pour concilier ensemble et la volonté de se convertir, et le délai de la conversion, qu'il se promette non seulement un temps à venir, mais un temps propre à la pénitence. Or, je vous demande s'il y eu jamais une témérité comparable à celle-là, et s'il en faudrait davantage pour comprendre d'abord la vérité de cette parole de l'Écriture, savoir : qu'il y a une espèce d'enchantement, disons mieux, d'ensorcellement dans les esprits des hommes sur ce qui regarde les biens éternels. Écoutez-moi, s'il vous plaît, ou plutôt écoutez saint Augustin raisonnant sur cette matière.

De tout ce qui a rapport à l'homme, et de tout ce qui lui peut être nécessaire pour l'accomplissement des desseins qu'il forme, il n'est rien, dit saint Augustin, qui dépende moins de lui, qui soit moins dans sa disposition que le temps futur. Principe évident et incontestable : d'où il s'ensuit [1] que c'est donc un aveuglement extrême de se le promettre, et une présomption de s'en répondre ; la conséquence est infaillible. Car enfin, s'assurer de ce qui n'est nullement en notre pouvoir, et sur cette assurance chimérique, fonder ses prétentions, c'est ce qu'on traite dans le monde,

et ce qu'on doit traiter de folie. Il n'y a que l'affaire du salut où nous en voulons autrement juger. Mais c'est justement dans l'affaire du salut que cette maxime générale, qui ne souffre nulle exception, doit être particulièrement reçue, puisqu'il est vrai que ce qui passe dans le monde pour folie, le salut s'y trouvant mêlé, n'est plus une simple folie, mais l'excès et le comble de la folie. Or, prenez garde, mes Frères, ajoute saint Augustin ; ceci mérite votre attention : des trois différences qui partagent le temps, c'est-à-dire du passé, du présent et de l'avenir, il n'y a proprement que le présent qui soit à nous, et sur quoi nous puissions compter. Et quand je dis le présent, je dis la plus petite partie du temps, quoiqu'elle soit la plus importante. Car le passé a une vaste étendue, le futur est l'infini ; mais le présent n'est qu'un instant qui cesse aussitôt que je l'ai conçu, et qui s'écoule plus vite que je ne puis même l'exprimer. Et néanmoins, c'est cet instant seul que j'ai, pour ainsi dire, en mon pouvoir, dont il m'est libre de faire un bon ou un mauvais usage, et duquel, par conséquent, je puis être certain. Le passé ne dépend pas de moi ; car il n'est plus, et il est impossible qu'il soit jamais. Le futur est hors de mon ressort ; car il n'est pas encore, et peut-être ne sera-t-il jamais. Il n'y a que le présent qui subsiste dans sa manière de subsister, et que j'ai

droit de mettre au nombre des choses qui m'appartiennent. Donc il n'y a que celui-là où je puisse me promettre, si je suis pécheur, de changer de vie et de me convertir ; et ce qui est plus remarquable, c'est qu'il n'y a que celui-là où je me convertirai, si jamais je me convertis : pourquoi ? parce qu'il est constant, poursuit saint Augustin, que tout ce qui se fait hors de Dieu, se fait dans le temps présent. C'est dans le présent que je vous parle, et c'est dans le présent que vous m'écoutez. Il y a pour chacune de nos actions un certain moment présent, auquel leur être est borné et sans lequel elles ne seraient rien. Cette pensée de saint Augustin est subtile, mais solide. Si donc je dois un jour me convertir, ma conversion, toute surnaturelle qu'elle est, étant du nombre et de la nature des actions humaines, il faut, par nécessité, qu'elle s'accomplisse dans le temps présent, et qu'il soit vrai de dire une fois, non plus, je renoncerai à mon péché, mais j'y renonce ; non plus je penserai à mon salut, mais j'y pense ; non plus j'obéirai à Dieu et je me soumettrai à sa loi, mais je m'y soumets et je lui obéis. C'est pour cela même que le grand Apôtre, après avoir représenté aux Hébreux la déplorable et aveugle conduite de ceux qui temporisent avec Dieu ; après leur avoir fait peser cette divine parole : *Hodiè si vocem ejus audieritis, nolite obdu-*

rare corda vestra (1) ; Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs : après leur avoir mis devant les yeux l'exemple de leurs pères, qui, par leur obstination, s'étaient rendus indignes d'entrer dans la terre que Dieu leur avait promise ; après, dis-je, les avoir pressés sur ce point avec tout le zèle que sa charité lui inspirait, conclut par cet excellent avis, auquel je doute que vous ayez jamais fait réflexion : *Videte ergo, fratres, ne fortè sit in aliquo vestrûm cor malum incredulitatis discedendi à Deo vivo ; sed adhortamini vosmetipsos per singulos dies, donec hodiè cognominatur* (2) : Craignez donc, mes Frères, qu'il n'y ait en quelqu'un de vous un fonds ou d'incrédulité, ou de malignité qui l'éloigne du Dieu vivant ; mais exhortez-vous sans cesse les uns les autres, tandis que dure ce temps que l'Écriture appelle *aujourd'hui*, parce que vous devez être persuadés que ce qui s'appelle *aujourd'hui* est pour vous le temps des miséricordes du Seigneur : *Donec hodiè cognominatur*. Voyez, répond saint Chrysostome, l'admirable théologie de saint Paul. Il n'exhorte pas les Hébreux à se convertir demain, ni à suivre les lumières de la grâce quand ils seront libres de certains embarras du siècle, ni à revenir de leurs erreurs dans un certain terme qu'il aurait pu leur marquer : pourquoi ? parce que son exhortation eût été vaine et

même trompeuse. Car, en leur disant : Convertissez-vous demain, il eût supposé que ce lendemain était assuré pour eux et qu'ils en étaient maîtres ; surtout, que ce lendemain était propre à l'exécution des ordres de Dieu qu'il leur signifiait. Or, c'eût été une supposition fausse dans toutes ses parties : et bien loin de les instruire utilement, il leur eût dressé un piège. Mais que leur dit-il ? Ah ! mes Frères, exhortez-vous les uns les autres pendant que vous êtes en possession de ce jour présent, parce que ce jour présent vaut mieux pour vous que tous les siècles compris dans la durée infinie de Dieu ; parce que ce jour présent est le seul point de l'éternité auquel vous ayez droit ; en un mot, parce qu'il n'y a que ce jour présent où vous puissiez sûrement et infailliblement opérer votre salut : *Sed adhortamini vosmetipsos, donec hodiè cognominatur*. Que fait donc le pécheur qui diffère, et qui ne se détermine jamais à prendre pour sa conversion ce jour si important ; qui, dans l'indispensable nécessité, où il est de réformer sa vie, se repose toujours sur le lendemain ; qui voulant, en quelque sorte, composer avec Dieu, par le partage le plus injuste, donne toujours à Dieu le temps à venir, et use du présent pour soi, c'est-à-dire donne toujours à Dieu ce qu'il n'a pas et ce qu'il ne peut lui donner, et ne lui donne jamais ce qu'il a et le temps dont

il pourrait disposer pour lui en faire un sacrifice agréable ; qui dans l'intérieur de son âme, semble ainsi s'expliquer à lui : Seigneur, ne me demandez pas encore cette année, dont je veux jouir tranquillement ; et je vous en promets d'autres, auxquelles je ne sais si je parviendrai jamais. Que fait-il, encore une fois, ce pécheur ? Il raisonne, répond saint Grégoire de Nazianze, et il parle en insensé, puisque, outre l'injustice qu'il commet envers Dieu, il trahit ses propres intérêts et se contredit lui-même. Comment cela ? Parce qu'il ne veut jamais se convertir dans le temps où il peut toujours, qui est l'heure présente ; et qu'il le veut toujours pour le temps où il ne peut jamais, qui est le lendemain. Car le lendemain, selon l'ingénieuse remarque de saint Augustin, dont je vous ai déjà fait part, ne doit ni ne peut être le temps de sa conversion.

Mais encore, pourquoi n'y est-il pas propre, et quelle qualité a-t-il si contraire à l'ouvrage du salut ? Il n'en faut point d'autre que l'affreuse incertitude de son être et de toutes ses circonstances. Car, c'est une chose que nous devons bien observer, poursuit excellemment saint Augustin, que, quoique toutes les parties du temps soient de même espèce, le passé et le futur ont néanmoins, par rapport à nous, une opposition infinie ; et qu'autant qu'il est vrai qu'à notre égard tout est

déterminé dans le passé, autant sommes-nous convaincus que tout est incertain dans le futur. Incertain s'il sera ; qui le peut garantir ? Incertain combien il durera ; à qui Dieu l'a-t-il révélé ? Incertain quelle issue il aura, funeste ou heureuse, subite ou prévue ; c'est un abîme d'obscurité. Je vous demande donc, Chrétiens : un temps de cette nature est-il propre à la décision de la plus essentielle de toutes les affaires, qui est le retour à Dieu ? Hé ! mon frère, concluait saint Jérôme, que vous prenez mal vos mesures, de vouloir, dans un temps incertain, faire une pénitence certaine ! Car il faut, ajoutait-il, que vous soyez également persuadé de ces deux vérités : la première qu'étant certainement pécheur, vous ne pouvez être sauvé que par une pénitence certaine ; et la seconde, qu'une pénitence certaine ne se peut faire que dans un temps certain. N'est-il donc pas bien étonnant que vous vous proposiez dans le futur, qui est l'incertitude même, une conversion telle que doit être absolument celle qui nous sauve et dont dépend notre bonheur ? Vous me répondez (ceci est encore de saint Augustin), que Dieu, par le plus solennel de tous les serments, a promis à la pénitence la rémission et le pardon du péché; et il est vrai : mais en promettant la rémission et le pardon à votre pénitence, a-t-il promis à votre négligence et à vos continuels retardements le len-

demain que vous vous promettez à vous-même ? *Verùm dicis, quod Deus pœnitentiæ tuæ indulgentiam promisit ; sed dilationi tuæ numquid crastinum promisit* ? Car, ce sont deux diverses grâces, et qui n'ont même rien de commun, de pardonner à l'homme qui déteste son péché, et de lui donner le temps de le détester ; et quand Dieu s'est obligé à l'un, il ne s'est point engagé à l'autre. Vous me citez les prophètes, pour montrer que ce Dieu de miséricorde ne méprise jamais un cœur contrit et humilié ; et ce n'est pas de quoi il s'agit, puisqu'on en demeure d'accord. Mais dans quel prophète trouvez-vous, que parce que c'est un Dieu de miséricorde, il doive prolonger votre vie, afin que vous ayez le loisir de prendre un jour ces sentiments de contrition ? *Sed in quo prophetâ legis, quia qui promisit correcto gratiam, promisit et tibi longam vitam* ? Non, non, ne vous prévenez pas d'une si dangereuse erreur ; car, pour vous en détromper, voici la conduite pleine de sagesse qu'il a plu à Dieu de tenir. Il a considéré dans le monde deux sortes de pécheurs ; les uns faibles et pusillanimes, qui n'espéraient pas assez ; et les autres vains et téméraires, qui espéraient trop : pour les pusillanimes et les faibles qu'il voulait consoler, il a établi la pénitence, comme un port salutaire qui leur est ouvert : et pour les téméraires et les présomptueux, qu'il voulait contenir dans

le devoir, il a ordonné que le jour de la mort fût incertain : *Propter eos qui desperatione periclitantur, proposuit pœnitentiæ portum, et propter eos qui dilationibus illuduntur, fecit diem mortis incertum.* Celui-là, troublé de la vue de ses crimes, tombait aussi bien que Caïn dans un secret abattement de cœur ; Dieu lui a dit par Ézéchiel : Non, ne perds point la confiance que tu dois avoir en moi ; car, quelques crimes que tu aies commis, au moment que tu les pleureras, je les oublierai. Celui-ci, au contraire, fortifié d'une promesse si authentique, ou plutôt l'interprétant mal, péchait avec sécurité, et conservait en péchant une fausse paix ; Dieu lui a dit au même endroit : Crains, malheureux, et défie-toi de ton espérance même ; car, quelque authentique que soit ma promesse, elle ne s'étend point jusqu'à te répondre de l'avenir. Ainsi, Dieu, reprend saint Augustin, a mis les choses dans un juste tempérament ; et par l'incertitude de l'avenir, il a tellement permis à l'homme d'espérer toujours, qu'il le réduit à la nécessité de ne différer jamais.

Il n'y a rien de certain, mes Frères, dans le futur, que son incertitude même. Il n'y a rien de certain, sinon que nous y serons surpris ; car, le Sauveur du monde nous l'a dit en ces termes formels : *Quâ horâ non putatis ?* (1) Après une parole si positive, mais si terrible, ajouterais-je encore

au désordre de mon péché le désordre de la plus criminelle et de la plus insensée témérité, remettant toujours ma conversion, demandant toujours trêve jusqu'au jour suivant : *Inducias usque manè* ? Et pourquoi cette trêve qui ne peut être, si je l'obtiens, qu'une continuation affectée de mon iniquité, et si je ne l'obtiens pas, que la cause de mon impénitence finale ? Pourquoi cet appel opiniâtre au lendemain contre l'oracle de la sagesse qui me le défend : *Ne glorieris in crastinum* ? Puis-je ignorer que ce lendemain a perdu des âmes sans nombre, et que l'enfer est plein de réprouvés qu'il a engagés dans le dernier malheur ? Ils se flattaient d'un lendemain et il n'y en avait point pour eux ; ils avaient fait un pacte avec la mort, selon l'expression du texte sacré, et la mort ne le gardait pas. Est-il croyable qu'elle changera de nature pour moi, et qu'étant si infidèle pour le reste des hommes, j'aurais seul droit de pouvoir m'y fier ? Quand même je l'aurais ce lendemain, sera-ce un temps de pénitence et de conversion ? Toute sorte de temps n'est point le temps de la pénitence ; et c'est un abus insupportable dans l'homme, de croire que parce qu'il aura le temps peut-être d'exécuter les frivoles desseins que lui suggère son avarice ou son ambition, il aura celui de travailler efficacement à son salut. Si cela était, en vain, selon le raisonnement de

saint Augustin, les prophètes nous auraient recommandé de chercher Dieu tandis qu'on le peut trouver, et de l'invoquer pendant qu'il est proche de nous : *Quærite Dominum dùm inveniri potest, et invocate eum dùm propè est* (1). En vain Dieu lui-même nous aurait-il dit : C'est au temps favorable que je vous ai exaucé, et c'est au jour du salut que je vous ai aidé : *In tempore accepto exaudavi te, et in die salutis adjuvi te* (2). En vain Jésus-Christ aurait-il menacé les Juifs des dernières calamités qu'il leur annonçait, s'ils n'usaient bien du temps qu'il leur donnait : car, si tous les temps sont également des temps de conversion, ses propositions et ses menaces étaient mal fondées. Mais si elles étaient justes et vraies, comme nous n'en doutons pas, il est donc vrai qu'il y a un temps de pénitence, choisi spécialement de la part de Dieu, et qui doit être ménagé avec vigilance de la part de l'homme : et c'est celui qu'a voulu définir saint Paul, quand il disait : *Ecce nunc tempus acceptabile.* Il est donc vrai qu'il y a des jours de salut plus heureux que les autres jours, et comme tels, marqués dans l'ordre de la prédestination divine : *Ecce nunc dies salutis.* Il est donc vrai qu'il y a un temps particulier pour trouver Dieu, hors duquel on le cherche inutilement : *Quæretis me, et non invenietis* (3). Nous disons bien, dans le langage même du monde, que toute sorte de temps ne

convient pas à toutes sortes d'affaires, et comme parle Salomon, que toute affaire veut être traitée et négociée dans son temps : n'y aurait-il que l'affaire du salut qui fût exceptée de cette règle ?

Ah ! mes chers Auditeurs, voilà le grand scandale du christianisme. Si nous sommes attaqués d'une maladie, nous étudions tous les temps, nous les observons avec exactitude, nous ne remettons point à demain ce qui se peut faire aujourd'hui, et tout notre soin est de bien profiter, dans le cours du mal, de certains moments critiques et décisifs : ainsi en usons-nous pour le salut du corps. Mais s'agit-il de notre âme frappée de la maladie la plus mortelle, qui est le péché, et infectée de la contagion d'une habitude vicieuse dont il faut la guérir ? nous vivons tranquilles et sans inquiétude : J'y mettrai ordre, disons-nous, mais rien ne me presse ; je ne suis pas encore en état, et je trouverai toujours le temps d'y penser. Vous le trouverez, Chrétiens ; mais qui vous l'a dit ? Je veux qu'il vous reste encore des années, et même plusieurs années de vie : qui sait si dans ces années qui vous restent, il y aura pour vous un jour de salut ? Souvenons-nous, mes Frères, conclut saint Bernard, ramassant en deux mots tout le fond de cette première partie, souvenons-nous qu'il y a des temps et des moments que le Père céleste s'est réservés, et qu'il ne

nous appartient pas même de connaître, bien loin que nous en puissions disposer : *Tempora et momenta quæ Pater posuit in suâ potestate* (1). Or, ces moments, dans la doctrine de tous les Pères, sont ceux de la conversion et du salut. Souvenons-nous, que comme il n'a pas plu à Dieu d'envoyer en toute sorte de temps un Rédempteur et un Messie pour le salut général du monde ; que comme il ne lui a pas plu de répandre sur les royaumes et sur les nations la lumière de l'Évangile dans tous les temps, aussi ne lui plaît-il pas de convertir en particulier chaque pécheur dans tous les moments. Souvenons-nous et comprenons bien qu'il veut nous sauver plus spécialement dans un temps que dans un autre ; et qu'ayant pour cela des moments de choix, le plus grand de tous les malheurs est que ces moments nous échappent, et que nous les négligions. N'oublions jamais les étonnantes paroles du Sauveur, lorsqu'il pleure sur Jérusalem, ou plutôt, comme je vous le disais hier, sur les pécheurs dont cette ville infortunée était la figure. Il la regarda avec compassion, non point parce qu'elle devait être détruite par les Romains, non point parce qu'elle était à la veille de la ruine la plus entière, non point parce que ses enfants allaient être, comme Caïn, exterminés de la terre ; le dirai-je ? non, point même parce que le Saint des saints devait

bientôt y être condamné à la mort, et à la mort la plus honteuse et la plus cruelle : mais parce qu'elle n'avait pas connu le jour de salut qui lui était donné, et où le Seigneur lui apportait la paix : *Quia si cognovisses et tu, et quidem in hâc die tuâ, quæ ad pacem tibi* (1). Voilà ce qui fit verser des larmes au Fils de Dieu. Il n'imputa point la réprobation des Juifs au déicide abominable qu'ils allaient commettre dans sa personne, mais à l'aveuglement volontaire qui les empêchait de connaître le temps de la visite du Seigneur : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Or, nous le connaissons, Chrétiens, ce temps de la visite de notre Dieu, ce jour qui nous est accordé : *In hâc die tuâ.* Nous le connaissons, et peut-être à l'instant que je vous parle, Dieu vous dit-il secrètement : Voici, pécheur, votre jour, voici le temps que j'ai destiné pour vous ; c'est aujourd'hui qu'il faut quitter cette vie libertine ; car je ne veux plus de retardement : *Ecce nunc tempus acceptabile* (2). Mais que vous arrivera-t-il, mon cher Auditeur, si vous consultez l'esprit du monde, au lieu de vous rendre attentif et docile à la voix de Dieu ? Vous sortirez de cette prédication avec quelques bons désirs, mais désirs vagues et sans conséquence. Vous sentirez bien que Dieu vous aura visité ; mais sa visite, par l'endurcissement de votre cœur, n'aura pas l'effet qu'il prétendait. On ne dira pas de vous que vous

ne l'aviez pas connue, mais on pourra dire que, la connaissant, vous en aurez abusé. Enfin, si votre conscience vous presse, après avoir cherché de vaines raisons pour colorer votre lâcheté, après avoir allégué tout ce que peut inventer la prudence charnelle, après vous être défendu par mille prétextes d'affaires qui vous occupent, et d'engagements que vous ne croyez pas encore pouvoir surmonter, vous renverrez à un autre temps ce qui devait avoir la préférence dans tous les temps, savoir, votre conversion. Et parce que, pour l'accomplir, il faut un jour de salut, et que, dans les principes de la théologie, il n'y a qu'une grâce, je veux dire, une grâce privilégiée, qui puisse faire ce jour de salut, en vous assurant de ce jour, vous vous assurerez de cette grâce ; et c'est ce que j'ai à combattre dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE

Dieu est fidèle, dit le grand Apôtre : *Fidelis Deus* (1) : et parce qu'il est fidèle pour nous, nous pouvons porter notre confiance jusqu'à nous assurer de lui. Mais il ne s'ensuit pas de là que nous ayons droit de compter sur lui à son préjudice même, ni que sa fidélité puisse jamais

servir de fondement à notre témérité. Or, c'est néanmoins le faux principe sur lequel agit le pécheur du siècle, quand il diffère sa conversion, parce qu'il se flatte d'avoir un jour la grâce de la pénitence. Car se promettre cette grâce pour se maintenir dans l'habitude de son péché, prenez garde, s'il vous plaît, c'est vouloir que Dieu soit fidèle à celui qui le méprise ; c'est vouloir qu'il soit fidèle aux dépens de tous ses intérêts ; et tournant contre lui ses propres armes, c'est l'attaquer et le combattre par le plus aimable de tous ses attributs, qui est sa miséricorde ; enfin, c'est vouloir que sa fidélité le rende, tout Dieu qu'il est, prévaricateur et fauteur de notre iniquité. Est-il une espérance plus vaine et une présomption plus criminelle.

C'est vouloir que Dieu soit fidèle à celui qui le méprise ; et Dieu s'est déclaré, au contraire, que quiconque le méprise sera méprisé : *Vœ qui spernis* ; *nonne et ipse sperneris* (1) ? Malheur à vous qui méprisez la grâce de votre Dieu, parce que votre Dieu vous méprisera à son tour. Or, vous la méprisez, pécheur, cette grâce, lorsque, résistant à ses inspirations secrètes, et ne voulant pas encore vous soumettre à elle, vous ne laissez pas de compter sur son secours comme si elle vous était due. Mais Dieu vous méprisera à son tour lorsque, après avoir lontemps frappé à la porte

de votre cœur, lassé de vos refus, il vous abandonnera enfin à vous-même, et il se retirera. Car c'est à vous que s'adressent ces admirables paroles de saint Paul : *An divitias bonitatis ejus et patientiæ et longanimitatis contemnis* (1) ? Est-ce ainsi, mon Frère, que rebelle à Dieu, vous méprisez les richesses de sa bonté et de son infinie patience ? *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit* ? Ignorez-vous que c'est cette charité de Dieu qui vous sollicite, qui vous invite, mais inutilement et sans effet, à une prompte conversion ? voilà le mépris que le pécheur fait de la grâce. Mais doutez-vous aussi, ajoute l'Apôtre, que, par votre dureté et votre impénitence, vous n'amassiez contre vous un trésor de colère pour le jour des vengeances et de la manifestation du jugement de Dieu ? *Secundùm autem duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii Dei* (2) : voilà le mépris que Dieu fait du pécheur. Appliquons-nous ceci, mes chers Auditeurs ; l'un et l'autre ne nous convient que trop, Car nous voulons nous convertir dans un temps, ou imaginaire, ou réel, que chacun de nous se propose : réel, si nous y parvenons ; imaginaire, si nous n'y parvenons pas. Mais, quoi qu'il en soit, rien de plus injurieux ni de plus outrageant pour Dieu que ce dessein prétendu de conversion.

En effet, nous voulons nous convertir quand nous serons rebutés du monde, ou plutôt quand le monde sera rebuté de nous ; quand nous ne serons plus en état de goûter ses plaisirs, ni d'aspirer à ses honneurs. Nous voulons nous convertir quand les revers de la fortune et les disgrâces de la vie nous y forceront, quand l'hypocrisie même du siècle (1) nous y portera, quand elle nous en fera un intérêt (2), quand il n'y aura plus rien de meilleur pour nous, je dis de meilleur dans les vues mêmes de l'amour-propre. Vous, en particulier, femmes mondaines, vous voulez vous convertir quand vous aurez cessé de plaire à ces sacrilèges adorateurs qui vous idolâtrent, quand l'âge aura effacé ce qui vous les attachait, quand le dégoût de vos personnes vengera Dieu, pour ainsi dire, du sacrilége encens qu'on vous aura prodigué, et que vous aurez reçu avec tant de complaisance. Enfin, mes Frères, nous voulons nous convertir quand nous ne pourrons plus nous en défendre, quand le glaive de Dieu nous poursuivra, quand une violente maladie nous aura conduits aux portes de la mort, quand, par le nombre des années, nous ne serons plus maîtres de réparer le passé et de travailler au présent, quand la faiblesse de la nature servira de prétexte à nos lâchetés et de voile à notre impénitence, quand nous n'aurons plus rien à offrir à Dieu, et que nous serons presque

dans une impuissance absolue de faire quelque chose pour lui ; car ne sont-ce pas là les projets de la prudence humaine ? Et sans rien dire ici des risques terribles que nous courons par là, n'ayons égard qu'au seul intérêt de Dieu et au mépris que nous faisons de sa grâce : en vérité, mes chers Auditeurs, ces projets de conversion conviennent-ils à une créature qui n'a pas tout à fait perdu l'idée de Dieu ? est-ce traiter Dieu en Dieu ? se contentera-t-il que nous lui donnions les restes du monde ? qu'après nous être lassés dans la voie du libertinage opiniâtre, nous venions à lui présenter un cœur infecté de vices et de passions, un corps usé de débauches, un esprit corrompu de fausses maximes ? Non, sans doute ; et pour l'honneur de sa grâce, dont il est jaloux, il saura punir ce mépris ; et comment ? apprenez-le. Car, si nous l'en croyons lui-même, après que nous l'aurons ainsi outragé, il nous rejettera ; nous le chercherons, et nous ne le trouverons plus ; nous voudrons être à lui, et il ne voudra plus être à nous ; ou plutôt, nous ne pourrons plus même le vouloir, parce que nous ne l'aurons pas voulu quand il nous était facile de le pouvoir. Nous ne laisserons pas d'être persuadés plus que jamais qu'il faut enfin nous déterminer, qu'il n'est plus temps de remettre cette conversion, dont nous verrons malgré nous que le terme expire ; mais

qui sait si Dieu, se tournant contre nous, ne nous dira point alors comme à ces Juifs dont il est parlé au premier chapitre d'Isaïe : Retirez-vous, et ne paraissez point devant mes autels pour me faire une offrande indigne de moi, je ne vous connais plus, et vos sacrifices me sont à charge. Comme Roi des siècles et Monarque éternel, je voulais les prémices de vos années : je voulais ces années de prospérité, qui furent pour vous des années de dissolution ; je voulais ces années de santé, que vous avez consumées dans le repos oisif d'une vie molle et paresseuse ; je voulais cette jeunesse dont vous avez fait le scandale de tant d'âmes ; je voulais cet âge mûr qui s'est passé dans les intrigues de votre ambition démesurée : vous avez sacrifié tout cela au monde, et vous l'avez fait dans l'assurance que ce serait assez de m'en offrir quelques débris ; et moi, je vous dis que ces oblations me sont odieuses, et qu'il est de ma gloire de les réprouver : *Solemnitates vestras odivit anima mea* ; *facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens* (1). Ainsi parlait le Seigneur, et ainsi se comporte-t-il tous les jours à l'égard de certains pécheurs après les délais criminels qu'ils ont apportés à leur conversion.

J'ai dit, de plus, que s'assurer de la grâce en différant sa conversion, c'était combattre Dieu par ses propres armes, et se servir de sa fidélité

et de sa miséricorde contre lui-même. Pourquoi cela ? ne le voyez-vous pas, Chrétiens ? Pécher contre Dieu, parce que Dieu est bon, ne cesser point de l'outrager, parce qu'il ne se lasse point de nous supporter ; dire : Je ne veux pas encore changer de vie, parce que la miséricorde de Dieu n'est pas encore épuisée, et je veux continuer dans mon désordre, parce qu'il est toujours dans la volonté de me sauver ; n'est-ce pas employer contre lui ses attributs, et abuser, pour l'offenser, de sa grâce même ? Car enfin, dit saint Chrysostome, si Dieu usait de ses droits, et s'il était à notre égard ce qu'il pourrait être avec justice, un Dieu sévère, un Dieu inflexible, qui fît immédiatement succéder la peine au péché : s'il nous traitait comme ce créancier impitoyable de l'Évangile traita son débiteur, et que, sans nous accorder aucun délai, il nous pressât de lui rendre ce que nous lui devons : *Redde quod debes*, que ferions-nous ? Nous obéirions sur l'heure même à un commandement si rigoureux. Il n'y aurait point parmi nous de pécheur qui ne pliât d'abord sous le joug de la loi de Dieu. On verrait ces prétendus esprits forts recourir les premiers au tribunal de la pénitence : non plus par cérémonie, mais en effet ; non plus après des années entières de délibération, mais dès que leur conscience, par un remords salutaire, les avertirait du danger de

leur état ; tous les hommes seraient dans le devoir : pourquoi ? parce qu'ils auraient affaire à un Dieu également prompt et terrible dans ses vengeances. D'où vient donc qu'on remet, et qu'on ne veut se convertir qu'à l'extrémité ? c'est qu'on se repose dans l'idée qu'on a d'un Dieu patient et toujours prêt à donner sa grâce. Mais, Seigneur, s'écriait saint Ambroise, permettez-moi de m'en plaindre à vous pour vous-même. C'est cette patience qui semble autoriser contre vous les pécheurs de la terre. Sans elle vous seriez mieux servi ; sans elle, on vous reconnaîtrait tel que vous êtes. Que ne vous déclarez-vous ? que ne prenez-vous votre cause en main ? que ne vous levez-vous dans l'ardeur de votre colère pour dompter ces âmes fières et indociles, en les réduisant au choix, ou d'une prochaine conversion, ou d'une inévitable damnation ? Mais que dis-je, ô mon Dieu ! poursuivait ce saint docteur, pardonnez-moi si je m'ingère à examiner votre conduite, et si je parais vouloir prescrire des bornes à votre miséricorde, moi qui dois tout à cette miséricorde sans bornes, puisqu'il y a longtemps que je serais la victime des flammes éternelles, si elle ne m'avait pas attendu. Je parle en homme, Seigneur, et vous agissez en Dieu. Selon mes pensées, il vous serait plus avantageux de perdre des rebelles ; mais, selon les vôtres, il

vous est plus glorieux de suspendre vos coups et d'arrêter votre justice. Ainsi ce Père expliquait-il à Dieu ses sentiments. Mais d'ailleurs, s'adressant au pécheur : Vous, mon frère, lui disait-il, n'êtes-vous pas bien coupable de vouloir moins faire pour un Dieu bon que pour un Dieu inflexible ? Car tel est votre procédé. Pour un Dieu inflexible, vous renonceriez dès maintenant à votre péché ; et pour un Dieu bon, vous vous contentez de former de vains projets, et d'y vouloir un jour renoncer. Pour un Dieu sans rémission, vous produiriez des fruits de pénitence, et pour un Dieu patient, vous ne donnez que des paroles. Or, je prétends, Chrétiens, que dans cette disposition, se répondre de Dieu et de sa grâce, c'est le dernier excès de l'aveuglement.

Enfin, j'ai dit que de compter ainsi sur la grâce, c'est vouloir que Dieu se rende fauteur et complice de nos désordres. Car il le serait évidemment, s'il supportait les pécheurs avec cette patience qui tient de l'insensibilité, et si, malgré leur rébellion, sa grâce leur était toujours promise. Et voilà sur quoi Tertullien se fondait pour appuyer ses sentiments erronés touchant la pénitence. J'avoue, Chrétiens, et je vous l'ai déjà fait remarquer dans un autre discours, que Tertullien sur cette matière porta trop loin son zèle ; mais ne craignons-nous point de tomber dans

une autre erreur par les fausses et présomptueuses idées que nous nous formons de la bonté de Dieu, et par l'abus que nous en faisons pour nous entretenir dans le crime et pour fomenter notre iniquité ? Bien loin que nous puissions alors faire fond sur la grâce, je prétends, avec saint Ambroise, que notre présomption serait pour Dieu une espèce d'engagement à nous abandonner : pourquoi ? Afin de justifier sa providence et de mettre sa sainteté à couvert de tout reproche. Affreux engagement, qui intéresserait Dieu à notre éternelle réprobation ! Sur quoi donc enfin comptera le pécheur ? Sur sa volonté ? Faisons-lui voir que cette espérance n'est pas moins trompeuse que les autres, et concluons par cette troisième partie.

TROSIÈME PARTIE

C'est un effet du péché, Chrétiens, et Dieu l'a ainsi permis, que l'homme en soit réduit à cet état de misère, de ne pouvoir pas même s'assurer de sa volonté propre. De toutes les choses du monde, c'est celle qui, naturellement, devrait plus être en son pouvoir, et néanmoins, de toutes les choses du monde, c'est celle dont il a plus lieu de se

défier. S'il fallait risquer le salut, disait saint Bernard, je croirais bien moins hasarder du côté de la grâce de Dieu, qui ne dépend pas de moi, que du côté de ma volonté, qui en dépend. Et voici la raison qu'il en apportait : Parce que le secours de Dieu, disait-il, vient d'un principe qui de soi est éternel et immuable, au lieu que ma volonté est l'inconstance et la fragilité même. Dieu veut parfaitement ce qu'il veut ; et moi souvent à peine sais-je bien ce que je veux et ce que je ne veux pas. Mais ne puis-je pas disposer de ma volonté ? Il est vrai, reprend saint Bernard, et c'est justement pour cela même que je dois craindre. Si Dieu m'avait ôté ce pouvoir, et qu'il se fût rendu absolument et uniquement maître de ma volonté, je serais en assurance ; mais il a voulu que cette volonté dépendît encore de moi, et qu'elle fût sujette à mes légèretés, à mes irrésolutions, à mes caprices, et voilà ce qui me fait trembler. Or, si saint Bernard parlait de la sorte, que doit penser un homme du monde qui ne veut pas actuellement se convertir, dans la vue qu'il se convertira un jour, et dans l'espérance de changer quand il voudra de sentiment et de conduite ? Voyez comment il raisonne, et comment il se contredit lui-même. Il se promet qu'il fera dans quelque temps effort pour sortir de son péché, et il avoue que dès maintenant il se sent trop faible

pour y réussir. Il se flatte qu'après quelques années, il aura assez d'empire sur son cœur pour le dégager de cette passion, et il reconnaît que cette passion le domine déjà tellement, qu'il lui est presque impossible de la vaincre. Contradiction évidente. Quoi ! mon frère, lui répond saint Augustin, vous êtes dès à présent trop faible pour vous soutenir, et vous vous relèverez après que vous vous serez toujours affaibli davantage ? A mesure que vous avancez dans le chemin du vice, les forces de votre âme, je dis les forces même naturelles, diminuent, et l'expérience ne nous l'apprend que trop. Autrefois, vous résistiez, et cet heureux tempérament que Dieu vous avait donné, soutenu de la grâce, surmontait sans peine la violence du mal ; mais le mal, j'entends l'habitude du péché, a tellement prévalu, qu'elle ne trouve presque plus de résistance : vous succombez aisément, fréquemment, et pour excuser vos chutes continuelles, vous les attribuez à votre faiblesse. Que sera-ce donc quand vous aurez encore langui plus longtemps dans l'état de votre infirmité ? Dire que vous serez capable de vous relever, n'est-ce pas vous méconnaître et prendre plaisir à vous tromper vous-même ?

D'autant plus, ajoute saint Grégoire pape, que ces pécheurs qui diffèrent leur conversion, la remettent enfin jusqu'à un temps où il leur est,

en quelque manière, impossible de changer sincèrement de volonté. Quel est-il ce temps ? la fin de la vie, et souvent le jour même de la mort. Car, dites-moi, mes chers Auditeurs, si nous pouvons prétendre avec raison, qu'à ces derniers moments nous agirons par les vues de Dieu ? Toutefois ôtez ces vues de Dieu, toutes les volontés et tous les désirs imaginables ne suffisent pas pour vous sauver. Or, je vous demande : Est-il aisé d'agir par de semblables motifs, quand on est réduit à la plus extrême et à la plus pressante nécessité, qui est celle de la mort ? Quitter le péché quand on ne le peut plus commettre ; renoncer aux occasions, quand on n'est plus maître de les rechercher ; mourir au monde, quand le monde est déjà mort pour nous, est-ce là cette pénitence surnaturelle, si puissante sur le cœur de Dieu, et qui le fléchit immanquablement ? Je ne dis point les obstacles infinis dont la volonté du pécheur est combattue, ses forces épuisées, ses sens assoupis, son esprit égaré, sa mémoire troublée, la douleur qui le saisit ; en sorte que l'âme, occupée tout entière du mal présent, est incapable de réfléchir sur le passé et de délibérer sur l'avenir. Mais je veux qu'elle ait toute l'attention et tout le discernement nécessaire, encore une fois, est-il facile à un homme de devenir à la mort ce qu'il n'a jamais été pendant la vie ; de prendre des incli-

nations toutes nouvelles, de commencer à haïr ce qu'il a toujours aimé, de commencer à aimer ce qu'il a toujours haï ? Ne serait-ce pas un prodige ? Voilà néanmoins sur quoi l'espérance de tous les pécheurs est fondée. Ils sont convaincus que ce miracle se fera en eux ; ils se connaissent bien, disent-ils, et dès qu'ils le voudront ou qu'ils penseront à le vouloir, rien ne leur résistera ; quelque mondaine, quelque déréglée qu'ait été leur vie, ils se transformeront tout à coup en d'autres hommes. Jugez si vous devez les en croire, et s'il y a pour vous de la sûreté dans une pareille conduite.

Ah ! Chrétiens, attachons-nous plutôt au conseil que nous donne le grand Apôtre, et au commandement qu'il nous fait de ne pas recevoir en vain le don de Dieu qui nous est aujourd'hui présenté. Le temps est favorable, la grâce abondante, la disposition même de nos esprits et de nos cœurs avantageuse. Qu'attendons-nous, et que nous reste-t-il, sinon de profiter de ces heureuses conjonctures ? Le temps favorable : car c'est un temps de renouvellement pour tous les Chrétiens ; un temps qui réveille les plus assoupis, qui ranime les plus languissants et les plus froids ; un temps où les plus endurcis auraient honte de ne pas donner des marques de leur religion, où la piété publique triomphe du respect

humain, et où le libertinage confondu, devient scandaleux et odieux ; un temps où les âmes timides peuvent avec honneur se déclarer, et où tout le monde même ne s'étonne point des conversions qui paraissent dans le christianisme. Pour combien de pécheurs ce saint temps n'a-t-il pas été l'occasion d'une pénitence parfaite ? Pour combien d'âmes, qui semblaient désespérées, n'a-t-il pas été, si je puis parler de la sorte, un temps de crise où la foi (presque éteinte et à demi morte) ressuscite, revit, et opère les plus grandes merveilles. Mais, ô profondeur et abîme des conseils de Dieu ! temps de crise qui décide souvent ou de la vie ou de la mort, ou du salut ou de la damnation. Qui sait si cette pâque ne sera pas la dernière pour vous ; ou qui sait si Dieu voudra faire en votre faveur, à une autre pâque, les mêmes avances ? La grâce abondante : car l'Église nous ouvre tous ses trésors ; elle veut nous appliquer tous les mérites de Jésus-Christ ; elle nous appelle à son tribunal pour délier nos consciences ; elle inspire à ses ministres un zèle tout nouveau ; elle s'intéresse pour nous auprès de Dieu ; et Dieu, écoutant encore sa miséricorde, et ne dédaignant pas de nous prévenir, nous offre ses secours les plus puissants. La disposition de nos esprits et de nos cœurs plus avantageuse : j'ose dire qu'il n'y a point de pécheur si obstiné, qui, dans ces

jours de bénédiction, et spécialement sanctifiés par la piété des fidèles, ne fasse, malgré lui, certaines réflexions, et ne sente renaître au fond de son âme certains remords, certains désirs qui le ramèneraient à Dieu, s'il voulait faire quelque effort pour les suivre.

Allons donc, mes chers Auditeurs, et ménageons des moments si précieux. Disons à Dieu, comme David : *Dixi, nunc cœpi* ; C'est, Seigneur, un dessein formé, et dès aujourd'hui je me mettrai en devoir de l'exécuter. Disons-lui, comme saint Augustin : *Sero te amavi* ; Ah ! Seigneur, je commence bien tard à vous aimer, et que serait-ce si je différais encore ? Est-ce trop que de vous donner au moins quelques années qui me restent peut-être à vivre sur la terre, pour mériter de vivre éternellement avec vous dans la gloire, où nous conduisent, etc.

NOTES ET RÉFÉRENCES

Page 51. — (1) Note biographique. — Bourdaloue est né à Bourges où il a été baptisé le 29 août 1632. Il n'était nullement d'extraction noble, comme l'a voulu faire croire une généalogie fantaisiste, mais, au contraire, d'origine commune. Élevé au collège de Sainte-Marie, il partit pour le noviciat de la rue du Pot-de-Fer, après avoir malaisément obtenu l'autorisation paternelle, en 1648. Il débuta comme prédicateur à Rouen en 1665, parut à Nancy, entra au collège d'Eu, où il fit ses vœux de profès le 2 février 1666. On le voit ensuite à Amiens, à Rennes, à Rouen encore. Arrivé à Paris en 1669, il s'établit vers 1672 à la maison professe de la rue Saint-Antoine, d'où il ne s'éloigne plus que pour de rares et rapides apparitions en province, entre autres : un Carême à Rouen, 1677, une mission à Montpellier en 1685. Il meurt le 13 mai 1704. On trouvera dans le livre du P. Griselle le détail de ses prédications.

Page 53. — (1) M. Griselle a publié, dans ses *Sermons inédits de Bourdaloue* (p. 115 à p. 155), une copie « sténographiée » des sermons de l'*Impureté*. Nous en donnons quelques extraits pour que le lecteur

puisse se rendre compte de la différence entre le Bourdaloue « écrit » et le Bourdaloue « parlé ». Chose curieuse, l'édition commune, malgré son allure oratoire, est peut-être plus « corsée » en exemples et en traits actuels que la copie. Elle mentionne, sous des voiles transparents, l'affaire des poisons et les « messes noires » de Mme de Montespan. Le même sermon a dû être prêché à plusieurs reprises, puisque nous avons ici, chez Bretonneau et chez M. Griselle, deux versets initiaux différents, bien que l'économie et parfois la lettre des discours soient les mêmes. Dès lors la question de la date du sermon comporte deux solutions. Il se peut qu'on l'ait et en 1676 et en 1682. (Cf. Griselle, l. II, *in fine*, et l. III, *id.*). Nous verrons qu'il n'est pas sûr que ce soit à celui-ci que le *Sermon sur la Conversion de Madeleine* fasse allusion.

Page 53. — (2) Matthieu, xii, 43, 44, 45.

Page 54. — (1) Psaumes, xi.

Page 55. — (1) *Somme théologique*, IIIa quest., 53, art. 2.

Page 56. — (1) Matthieu, xxii, 13.

Page 57. — (1) Terram miseriæ et tenebrarum ubi umbra mortis et... nulla ordo. Job, x, 22.

Page 58. — (1) I. Corinthiens, ii, 14.

Page 59. — (1) Psaumes, xlviii, 13 et 21.

Page 59. — (2) Griselle... « Premièrement le péché

fait perdre à l'homme charnel la connaissance de soi-même, et saint Augustin me l'apprend quand il dit que les hommes charnels tombent dans une corruption si ignominieuse, qu'ils cessent d'être ce qu'ils étaient et qu'ils ne connaissent plus l'état auquel ils se réduisent. Et ce fut par là que commença le désordre de ces deux vieillards infâmes qui attentèrent sur l'honneur de Suzanne. Ils fermèrent les yeux de l'esprit à toute sorte de lumières et de connaissance, pour n'ouvrir que ceux de la chair aux sollicitations d'un péché si infâme. Car en effet, comment eût-il été possible qu'ils se fussent abandonnés à un péché si honteux, s'ils eussent ouvert les yeux au soleil, c'est-à-dire à toutes les considérations de la nature et de la grâce, dont la moindre n'eût été que trop puissante pour les empêcher de consentir à une si grande lâcheté. C'étaient des juges, ils étaient des vieillards et des premières têtes de la Synagogue. Comme juges, ils devaient être incorruptibles dans leurs déportements, comme vieillards, ils devaient considérer qu'ils pouvaient avoir éteint les flammes de leurs passions, ou du moins qu'ils devaient s'en être rendus les maîtres, et enfin, comme chefs de la Synagogue, ils devaient être les exemplaires et les modèles des peuples, pour les porter au bien et non pas pour les scandaliser ; et néanmoins ils fermèrent les yeux à ces belles vérités pour écouter seulement les suggestions de leurs passions. Tant il est vrai que c'est le propre

de ce péché d'aveugler les esprits et d'étouffer les lumières de la grâce et celles de la raison et de la nature même. » (pp. 122-123, *Sermons Inédits.*)

Page 72. — (1) Id. « Mais sans expliquer tout cela en détail, je ne m'arrête qu'à cette question : en quoi consiste le désordre de ce péché ? C'est en ce que l'esprit qui doit gouverner le corps est devenu l'esclave du corps. Car il y a cette différence entre cette passion infâme et les autres, que, dans les autres passions et les autres vices, l'esprit est séduit et surmonté par lui-même ; mais dans le péché charnel l'esprit est ravalé jusques à un tel excès d'infamie qu'il se laisse surmonter par la chair qui ne doit être que son esclave ; *in aliis affectionibus et vitiis* (*animus*) *a se ipso vincitur ; in peccato carnali, pudet animum ab ipso corpore vinci quod illi subjectum est*, dit saint Chrysostome. Quand il demande en quoi consiste le désordre de cette passion, il répond que c'est à porter l'impudique à des désordres qui sont inconnus aux animaux les plus lascifs et à lui faire inventer de certaines espèces de turpitudes qui sont inconnues aux bêtes les plus sales et les plus immondes. Car comme l'homme, dit le même docteur, peut s'élever au-dessus des Anges par la chasteté et pureté virginale, qu'il peut exercer dans son corps de terre et de fange, il peut aussi, par son impudicité, se ravaler au-dessous des bêtes et exercer des infamies dont l'usage leur est tout à fait inconnu et dont on n'ose parler. Ce

maudit péché a tellement désolé la face du christianisme qu'il n'y a presque plus d'innocence au monde. S'il y en a plusieurs qui ne veulent pas se laisser aller à tout le mal qu'ils pourraient commettre dans une matière si féconde en péché, du moins ils le veulent savoir, ils veulent en entendre parler; s'il y a un méchant livre, ils le veulent lire ; s'il y a un roman périlleux, ils le veulent avoir ; s'il y a une comédie dangereuse, ils y veulent assister par curiosité et sans aucun scrupule, comme s'ils étaient assurés d'une grâce miraculeuse pour les empêcher de tomber dans ce péché. Cependant ces gens-là qui savent bien par leur propre expérience qu'ils n'ont jamais été dans ces lieux et en ces compagnies qu'aux dépens de leur innocence, ne font pas réflexion qu'ils s'engagent dans des occasions prochaines, qu'ils sont obligés d'éviter sous peine de péché mortel. » (pp. 135-136).

Page 75. — (1) *De pudicitia*, cap. v. — On sait que cet ardent écrivain, longtemps une des lumières de l'Église, finit par tomber, par excès de zèle et de rigueur, dans la secte des *Encratites* ou purs.

Page 77. — (1) Allusion à la guerre de Troie et à « l'affaire des poisons » (1680). Cf. sur ce dernier sujet le livre de M. Funck-Brentano et les Lettres de Mme de Sévigné à cette même date.

Page 79. — (1) Allusion aux « messes noires » que ne craignit point, dit-on, de faire célébrer Mme de Montespan quand elle sentit l'amour du roi lui échapper (Isaïe, xiv, 24).

Page 82. — (1) Allusion au *George Dandin* de Molière, représenté pour la première fois en 1668, et toujours, ceci nous le prouverait, au répertoire.

Page 84. — (1) Luc, xi, 21.

Page 86. — (1) Au masculin, dans le sens concret de port de relâche.

Page 86. — (2) Matthieu, xii, 43.

Page 87. — (1) Job, ix, 4.

Page 102. — (1) Le mot est généralement employé dans son sens fort de *retour*, d'où le complément.

Page 103. — (1) Éphésiens, iv, 19.

Page 105. — (1) Romains, vii, 14.

Page 109 — (1) I. Corinthiens, vi, 10.

Page 110. — (1) Partage, au sens de division.

Page 111. — (1) *Grâce victorieuse et toute-puissante.* Faut-il voir ici une façon discrète de prendre parti sur la question si controversée encore de la grâce ?

Page 113. — (1) Luc, vii, 47.

Page 112. — (1) Faut-il rapporter ce passage du sermon sur l'Impureté ? Une considération pourrait faire hésiter. Bourdaloue déclare s'être servi dans « l'autre discours » des paroles toutes pures de S. Paul. Or, comme on a pu le voir, c'est de Tertullien surtout qu'il a usé et saint Paul ne lui a guère fourni que des incidentes. Peut-être résout-on la question en entendant que c'est de saint Paul que Bourdaloue se sert pour *s'excuser*. Il a

procédé comme lui, il ne s'est avancé qu'avec les mêmes précautions. A ce compte le début du paragraphe se rapporterait au texte de S. Paul cité plus bas (II. Corinth., xi, 1-2). Cet embarras n'a rien d'invraisemblable si l'on songe à la manière de Bretonneau. Tout, d'ailleurs, s'accorde pour rapprocher ce sermon du précédent. Griselle daterait du 21 mars 1683 le *Sermon sur l'Impureté* et du 8 avril le sermon sur la *Conversion de Madeleine* (*Histoire*, l. III, *in fine*). En tout cas on peut voir quelle vie animait une telle prédication.

Page 127. — (1) Ps., lxxviii, 58.

Page 132. — (1) Toujours avec le sens fort de « retour ».

Page 134. — (1) Tertullien notamment. On se persuade, par exemple, en lisant l'ouvrage de dom Guéranger : *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, que le monde moderne n'a rien innové, en fait d'immodestie dans la toilette

Page 140. — (1) Ps., xli, 15.

Page 143. — (1) Ps., cxvi, 12.

Page 147. — (1) Au sens général et archaïque de *nourriture*.

Page 150. — (1) Jean, xix, 25.

Page 152. — (1) Galates, ii, 20.

Page 152. — (2) Ps., xli, 5.

Page 153. — (1) Colossiens, iii, 3.

Page 153. — (2) Romains, vi, 4.

Page 155. — (1) Philippiens, i, 21.

Page 156. — (1) Jean, xx, 2, 15.

Page 161. — (1) Jean, xii, 3.

Page 165. — (1) Ce pléonasme se retrouve plus d'une fois à l'époque classique, même chez Bossuet.

Page 168. — (1) Ps., xciv, 8.

Page 168. — (2) Hébreux, iii, 12-13.

Page 173. — (1) Luc, xii, 40.

Page 175. — (1) Isaie, lv, 6.

Page 175. — (2) II. Corinthiens, vi, 2.

Page 177. — (1) Actes, i, 7.

Page 178. — (1) Luc, x, 6.

Page 178. — (2) II. Corinthiens, vi, 2.

Page 179. — (1) II. Timothée, iii, 3.

Page 180. — (1) Isaie, xxxiii, 1.

Page 181. — (1) Romains, ii, 4.

Page 181. — (2) Romains, ii, 5.

Page 182. — (1) Au sens théologique de « monde »

Page 184. — (1) Isaie, i, 13.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 11
Note sur le Texte 49
Note bibliographique 51
Sermon sur l'Impureté 53
Sermon sur la Conversion de Madeleine . . . 113
Sermon sur le Retardement de la Pénitence . . 161
Notes et Références. 195

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VELIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

MAR 28 '85

a39003 001702439b

BX 890 .B747 1921
BOURDALOUE, LOUIS
SERMONS SUR L.IMPURETE

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 08 08 22 6